

revue
catholique
internationale



communio



Vieillir

www.communio.fr

revue
catholique
internationale



communio

Vieillir

« Quand tu étais jeune, tu mettais ta ceinture toi-même pour aller là où tu voulais ; quand tu seras vieux, tu étendras les mains, et c'est un autre qui te mettra ta ceinture, pour t'emmener là où tu ne voudrais pas aller ». [...] Sur ces mots, il lui dit : « Suis-moi ».

Jean 21, 18-19

Nous ne perdons pas courage, car même si en nous l'homme extérieur va vers sa ruine, l'homme intérieur est renouvelé de jour en jour.

2 Corinthiens 4, 16

Publication diffusée avec le soutien
de la Fondation des Monastères



www.fondationdesmonasteres.org

Éditorial  6 Jean Duchesne : Un art de vivre

15 Isabelle Zaleski : Faits et chiffres – Données de contexte

Thème  **Vieillir**

21 Cardinal André Vingt-Trois : Un moment de vérité

Vieillir, c'est découvrir des parts jusque-là ignorées de la vérité sur soi-même. C'est aussi prendre mieux conscience des décisions à prendre et des engagements à tenir dans la relation avec Dieu en réponse à sa fidélité. C'est enfin une épreuve révélatrice pour les proches et même pour la société.

27 Sophie Ramond : Comme on pense la mort, on vieillit – Une lecture de Qohélet 12,1-8

Le poème de Qohélet 12 souligne que prendre de l'âge prive des plaisirs de la vie et conduit ainsi à s'interroger sur la mort. Et c'est de la prise en compte de cette réalité de la finitude humaine que dépend, avant même le grand âge, l'expérience du vieillissement.

39 Miklos Vetö : La vieillesse

La vieillesse est menacée par la détérioration, le non-sens et la mort. Mais la détérioration biologique est contrebalancée par la reconnaissance de l'expérience accumulée et par l'accomplissement à vivre de l'essence métaphysique de la personne. Vieillir n'est pas avancer inexorablement vers la mort, mais recevoir la promesse de la rencontre avec Dieu.

49 Bernard N. Schumacher : L'accueil de la vieillesse

Le culte de la performance et le déni de la mort ont imposé l'idée qu'une vieillesse réussie consistait à paraître toujours jeune. Cette idée fautive pervertit les rapports humains. Au lieu de vivre dans un passé bloqué ou un avenir illusoire, la sagesse du grand âge consiste à vivre au présent en recevant celui-ci comme un don immense.

61 Nicolas Aumonier : Les moyens du bord

Il y a, selon les circonstances, au moins deux manières chrétiennes de vivre âgé : chercher à maintenir nos aptitudes ou décider de nous en passer. Sans compter la souffrance. Cette faiblesse et cette souffrance, si elles sont offertes, ont un pouvoir de libération et de sanctification.

65 Ivica Raguž : Petite théologie du grand âge

Le vieillissement fait affronter la marginalisation sociale, le culte de la jeunesse, le déclin physique et l'approche de la mort. La foi chrétienne permet de discerner dans ces épreuves des opportunités et même des bénédictions mais aussi des risques, comme il en est de propres à chaque âge de la vie.

- 81 Grégory Solari : Comment dire la personne d'Alzheimer ?
Comment communiquer avec une personne atteinte de la maladie d'Alzheimer ? La théorie de l'identité narrative permet d'envisager une relation et même une communion autrement qu'avec des mots, dans les espaces du silence où les présences se découvrent mutuellement.
- 87 Didier Laroque : Sur l'architecture des maisons de retraite françaises
Le nombre croissant de personnes âgées entraîne une multiplication de lieux d'hébergement spécialisé. On tend à y gérer le plus économiquement possible l'inutilité sociale des vieillards. Mais pour savoir comment s'occuper d'eux, il faut se demander pourquoi, et ce sont les questions que soulève l'architecture des maisons de retraite.
- 95 Gilles Fumey : Les béguinages, lieux mystiques ?
À partir du Moyen Âge en Europe du Nord, les béguinages ont permis à des femmes vieillissantes et seules de vivre en pieuse collectivité, sans vœux définitifs. Ce mode de vie inspire aujourd'hui la recherche de nouvelles formes de sociabilité pour les personnes âgées.
- 101 Ysabel de Andia : Méditation sur la perte d'autonomie et l'abandon
Vieillir, c'est à la fois devenir de plus en plus dépendant et être seul dans sa souffrance. C'est une épreuve qui impose une lutte. Et ce peut être une grâce si, à la suite du Christ et avec l'aide de l'Esprit, ce n'est pas au néant que l'on s'abandonne, mais au Père des cieux, en se libérant du temps pour être accueilli dans l'éternité.

Signets

- 107 Marie-Aimée Manchon : L'avant-goût du Ciel, eschatologie et pardon
Comment chaque baptisé peut-il en réalité « goûter le Don du Ciel », dont parle l'Épître aux Hébreux (6, 4), dès ici-bas, dans ce monde tel qu'il est, où prédomine plus souvent l'amertume d'un enfer ? La liturgie qui se décrit elle-même à la croisée du « déjà-là » du Royaume et de son « pas-encore » peut apporter quelques éléments de réponse, en offrant de goûter un Corps donné pour le pardon des péchés. C'est là que se noue le lien entre eschatologie et miséricorde, lien qu'éclaire magnifiquement la Révélation biblique et que des philosophes peuvent nous aider à comprendre.
- 118 François Terré : Tempête sur la famille – Entretien
Une nouvelle édition du Manuel Dalloz sur la famille prend acte des grands changements de ces dernières années. Un entretien avec son principal rédacteur.

Un art de vivre

D'après les chiffres publiés en 2018, l'espérance de vie en France approche désormais 80 ans pour les hommes et dépasse 85 ans pour les femmes. Elle était (sans distinguer entre les sexes) de 30 ans en 1800 et de 45 ans en 1900¹. La baisse radicale de la mortalité infantile, l'amélioration de la sécurité, du confort et des soins expliquent cette progression considérable. Celle-ci ne signifie cependant pas que nos contemporains deviendront en majorité octogénaires, car ces projections concernent les nouveau-nés d'une année donnée. Il n'empêche que nos sociétés dites occidentales ou développées se caractérisent par un vieillissement sensible des populations². C'est au point que la médecine a une branche de plus : la gériatrie, et qu'aux trois âges classiques (jeunesse, maturité, vieillesse) est venu s'ajouter un quatrième. Y sont classées les personnes généralement de plus de 80 ans qui sont de plus en plus nombreuses et exposées à une sénescence plus ou moins visible et handicapante, tandis que sexagénaires et même septuagénaires gardent couramment, au moins en apparence, les mêmes cadences que leurs cadets de dix, vingt, voire trente ans.

Cette distinction entre « âgé » et « très âgé » est toutefois assez imprécise. Le vieillissement est un phénomène progressif mais non linéaire, avec des paliers. La décroissance commence dès la fin de la croissance³ (dès que les performances d'abord physiques déclinent) et se développe à un rythme qui varie selon les individus et les conditions de vie du milieu et du moment. Le fait demeure cependant qu'en moyenne, la seconde phase du cycle biologique humain s'allonge tangiblement. La différenciation récente entre les troisième et quatrième âges prend en compte cette extension : le temps de la vieillesse tend maintenant à durer autant et bientôt plus que celui de la jeunesse. Et il se décompose pareillement : de même qu'il y a d'un côté l'enfance puis une adolescence qui maintenant déborde au-delà de la trentaine (on se marie et on a des enfants plus tard), de l'autre on conserve plus longtemps une vitalité appréciable, avant un affaiblissement qui souvent se prolonge,

1 Chiffres pour la France publiés en juillet 2018 par l'Institut national d'Études démographiques.

2 D'après l'Institut national de la Statistique et des Études économiques (INSEE), l'âge médian en France est passé de 36,3 en 2000 à 40,5 en 2018 (à cause aussi de la stagnation, voire de la baisse

de la natalité).

3 C'est pourquoi l'illustration de couverture de ce numéro de *Communio* présente non pas un vieillard, mais « les trois âges de la vie », puisque le vieillissement commence dès le deuxième et que ce troisième est de certaines façons un retour au premier.

mais n'est pas une « maladie terminale ». Autrefois on mourait non seulement bien plus tôt, mais encore bien plus vite⁴.

Il reste que la mise à la retraite (imposée ou impatiemment attendue) constitue un seuil. Ceux qui, atteignant la limite d'âge, n'ont plus d'emploi rémunéré sont d'une certaine façon marginalisés. Il faut d'abord qu'ils trouvent, chacun livré à soi-même, comment s'occuper. Et puis ils cessent d'être productifs et consomment moins, parce que leurs ressources physiques et financières diminuent. Mais leur poids économique n'est nullement négligeable : il y a les dépenses de santé (qui augmentent en cas de « perte d'autonomie » et en « fin de vie ») et les pensions assurées soit par répartition, soit par capitalisation⁵. De plus, les « aînés », « anciens » ou « seniors » sont loin d'être socialement passifs. Ils exercent par exemple leurs droits et pouvoirs en votant bien plus massivement que les actifs ou les étudiants⁶. Et surtout, puisqu'ils sont plus disponibles même si leurs moyens diminuent, ils prennent une part croissante et fréquemment décisive dans les domaines culturel, associatif, caritatif... et aussi comme grands-parents dans les familles où désormais la plupart des mères travaillent, sans parler de leur engagement dans les communautés religieuses locales.

*

Le vieillissement est ainsi un aspect majeur dans notre univers actuel, aussi bien en raison du nombre de ceux qui sont concernés que pour la collectivité. C'est à quoi s'intéresse cette livraison de *Communio*, car l'attention accordée à cette évolution ne semble pas à la mesure de son impact, alors que des débats souvent vifs sont par ailleurs engagés sur la question assurément sensible mais différente de l'accompagnement des mourants⁷. Or la personne ne reste pas dans une maturité stable jusqu'au stade où son décès devient prévisible. Il y a des transformations corporelles et manifestes, plus ou moins liées à des altérations du comportement et du psychisme⁸ et avec des retombées sociales. On

4 Les maladies longues (donc non immédiatement fatales) liées à l'âge ont pour une bonne part été identifiées seulement à partir du XIX^e siècle, quand la durée de vie a augmenté : Parkinson (1817), ostéoporose (1832), Charcot (1869), dégénérescence maculaire liée à l'âge (1874), Alzheimer (1906) ... Si le cancer est connu depuis la nuit des temps, la prophylaxie spécifique se développe à partir de 1900, c'est-à-dire lorsqu'il fait plus de victimes parce qu'accidents et autres maladies tuent proportionnellement moins. La Ligue contre le cancer est fondée en 1918.

5 La note d'Isabelle DURAND-ZALESKI ci-après donne les principales « données de contexte ».

6 Selon une étude de l'INSEE (19 octobre 2017), la participation électorale augmente régulièrement entre 30 et 75 ans. Et si elle décline au-delà du fait des handicaps dus à l'âge, elle reste au même niveau qu'à 50 ans.

7 Voir *Communio* n° 223 (2012, 5), « Mourir ».

8 Voir ci-dessous la contribution de Grégory SOLARI sur la maladie d'Alzheimer.

Éditorial ● préfère cependant, en règle générale, ne pas s'y arrêter et faire comme si tout continuait comme avant. Il est intéressant d'essayer de comprendre pourquoi. On peut discerner plusieurs raisons à cet évitement.

L'une d'elle est sans doute qu'en devenant banale, la vieillesse a cessé d'être désirable. Elle n'est plus tenue pour un privilège ou une bénédiction. Elle est même considérée comme une déchéance ou du moins une disgrâce que l'on répugne à exhiber. Cacher son âge deviendrait même une sorte de coquetterie ou de pudeur, spécialement si l'on ne le « fait » pas. Certes, le prototype d'humanité en Occident n'a jamais été le vieillard. Mais ce n'est plus l'homme ou la femme au seuil de la maturité. Depuis le XVII^e siècle « classique » dans notre culture, ce serait plutôt celui ou celle qui sort à peine de l'adolescence. Dans *Le Cid* de Corneille, Rodrigue (la jeunesse) supplante le Comte (dans la force de l'âge) et n'épargne le déshonneur à Don Diègue (son géniteur décati) qu'en le réduisant à la dépendance. Dans *Athalie* de Racine, c'est clairement en vain que Jézabel tente de « réparer des ans l'irréparable outrage ». En compensation de leur détérioration physique engendrant l'humiliation de l'impuissance, les vieux étaient jadis réputés avoir été rendus sages par ce qu'ils avaient surmonté, si bien qu'il était recommandé de les écouter. Ce n'est désormais plus infailliblement le cas. Car ils lèguent un monde grevé de multiples dysfonctionnements qui ne les autorisent guère à faire la leçon.

Un autre motif de discrétion sur le vieillissement est évidemment qu'il rapproche de la mort. Se polariser là-dessus est assurément morbide. Le résultat est cependant que l'on s'épargne soigneusement d'en parler et que l'on n'aborde les difficultés liées à l'âge que pour y remédier concrètement autant que faire se peut dans l'immédiat, sans préjuger de la suite. Le pourrait-on d'ailleurs ? Nul ne la connaît avec certitude. De surcroît, les vieillards ont beau être moins révévés et même trouvés encombrants, leur rappeler qu'ils n'ont plus très longtemps à vivre demeurerait indécent. Eux-mêmes, s'ils restent lucides, peinent à concevoir ce qui les attend – tout autant que ceux que rien ne presse encore de s'y préparer. Car c'est l'abolition de tout avenir imaginable et nul défunt ne revient informer sur l'expérience du trépas et de l'au-delà⁹. Finalement, que la mort soit pratiquement impensable incite à ne pas s'appesantir sur le vieillissement dont le caractère irréversible l'annonce tout en laissant dans l'incertitude sur l'échéance et ses modalités.

9 On ne peut que rester prudent devant les « expériences de mort imminente ». Voir cependant Michel AUPÉTIT, *La mort, et après?*, Paris, Salvator, 2009, p. 13-32.

Il peut paraître curieux que le vieillissement soit assez largement refoulé. Car ce qui, en ce domaine, est ou n'est pas dit et fait est d'une portée dont on n'a pas toujours conscience. La façon dont sont regardées et traitées les personnes qui prennent de l'âge révèle l'idée que l'on se fait de l'humanité¹⁰. Si l'on tire un voile pudique sur la prise d'âge, ce n'est pas seulement parce que tout cela est pénible. C'est aussi parce que l'on préfère s'abstenir d'aborder crûment quantité de questions préalables¹¹.

Ainsi : jusqu'à quel point la vie mérite-t-elle d'être vécue ? Quelle dignité inaliénable garde quelqu'un qui est dépendant ? Comment accepter de voir ses capacités diminuer ? S'agit-il seulement de gérer le moins mal ou le plus efficacement possible (en cherchant le meilleur rapport qualité/prix) les effets déplaisants de l'inévitable sénescence ? Pourquoi s'ingénier à les retarder, minimiser ou camoufler ? Qu'est-ce qui justifie les solidarités intergénérationnelles ? Ne vaudrait-il pas mieux affronter brutalement les réalités, sans se soucier d'états d'âme qui ne sont après tout que de vains aveux d'impuissance¹² ? Quels principes retenir pour déterminer les choix à faire, les priorités à retenir, les renoncements auxquels consentir ou à imposer ?

Ces interrogations n'ont pas pour l'heure de réponses recueillant un consensus explicite. On évite même de les soulever. Elles requièrent un recul auquel certains se refusent, se contentant de parer au plus pressé des urgences et des détresses, et s'en remettant aux technologies disponibles. D'autres se réfèrent à des « philosophies », sans toujours oser les afficher si elles méprisent les réalités symétriques et irrépressibles du vouloir vivre et de la désespérance. D'autres encore sont éclairés par des visions religieuses de l'homme, de l'Histoire et du monde, c'est-à-dire des savoirs inspirés d'« en-haut » ou d'« au-delà », sans pour autant nier les expériences qu'ils interprètent mais aussi stimulent. Écouter, réfléchir et s'exprimer sans contraindre est un droit ; c'est également un devoir, dans une quête de vérité sans laquelle il n'est point de liberté ni de dignité ni pour soi ni pour autrui.

10 Voir ci-après les réflexions de Didier LARQUE sur l'architecture des maisons de retraite.

11 Des *a priori* analogues sous-tendent les questions qui se posent au sujet des débuts de la vie, depuis la conception et jusque dans l'éducation.

12 Deux dystopies anglaises peuvent alimenter la réflexion : d'une part *Le meilleur des mondes* d'Aldous HUXLEY

(1932), où les inconvénients du vieillissement sont éliminés en transformant en engrais avant que leur corps s'use les individus scientifiquement programmés et heureux de rester ainsi utiles à la collectivité ; d'autre part *Les Fils de l'homme* de P.D. JAMES (1992), qui décrit au contraire un monde où il n'y a plus de naissances et où ne restent plus que des vieux qui ne veulent pas penser à la mort.

Le chrétien n'est certainement pas pris de court sur le sujet du vieillissement¹³. Non qu'il y aurait une réponse spécifique de la Tradition aux problèmes qu'il pose, sous la forme de dogmes promulgués par le Magistère ou d'un mode de vie ad hoc¹⁴. Mais tout ce qu'enseigne la Révélation donne du sens – autrement dit à la fois une signification et une direction – à l'existence humaine à travers ses étapes successives, y compris les dernières¹⁵. Celles-ci ont des particularités indéniables, mais sans discontinuité avec les précédentes. Ce qui vaut pour la jeunesse demeure, pour une part importante et même essentielle, pertinent dans la vieillesse. C'est le cas d'une insouciance ou d'une sérénité qui n'a rien à voir avec l'indifférence ou l'aveuglement et qui justifie que l'on ne fasse pas d'histoires en prenant de l'âge, mais que l'on continue du mieux possible¹⁶.

On peut citer à cet égard les réparties semblables attribuées à deux saints non pas chenus, mais damoiseaux : Louis de Gonzague au xvi^e siècle et Dominique Savio au xix^e. À la question qui leur est posée pendant une récréation de savoir ce qu'ils feraient si c'était la fin du monde ou s'ils découvriraient n'avoir plus que quelques instants à vivre, ils répondent : « Je continuerais de jouer à la balle ». Cette réplique a séduit Charles Péguy. Il l'a comprise en écrivant que la sainteté à laquelle nous sommes appelés ne nous oblige « ni à rompre ni à altérer nos vies ordinaires¹⁷ ». Cela vaut à tous les âges : de même que l'enfant n'a pas à s'empêcher de jouer ni l'adulte de faire son métier, on n'a pas à craindre ni à nier de vieillir.

En allant un peu plus loin, on pourrait dire que chaque instant est à recevoir comme un don de Dieu, dont l'œuvre de création et de salut se poursuit jusqu'à la fin des temps sans que rien ni personne ne lui soit étranger. Même si la conscience que l'on peut en avoir est intermittente, fugitive et incomplète en raison des limites humaines, il est possible, voire souhaitable, de rendre grâce non seulement *en* mais encore *pour* toute circonstance, y compris les épreuves, dont celles de

13 Voir ci-dessous les analyses du cardinal André VINGT-TROIS et du P. Ivica RAGUŽ sur les aspects inséparablement socio-culturels et spirituels du vieillissement.

14 Voir cependant l'article de Gilles FUMEY sur les béguinages.

15 Voir plus loin l'étude de Sœur Sophie RAMOND sur l'enseignement de la Bible, et particulièrement le début de *Ophélet* 12.

16 Voir dans ce numéro l'article de Ni-

colas AUMONIER.

17 « Il importe peu de savoir si cette parole [...] est de quelqu'un et si elle a jamais été prononcée. Comme elle est, c'est une des histoires les plus admirables du monde [...], une formule incomparable pour tout ce qui tient à la règle de la vie et à l'administration du devoir » (« Louis de Gonzague », *Cahiers de la Quinzaine*, 26 décembre 1905, in *Œuvres en prose*, I, Pléiade, p. 943).

l'affaiblissement dû à l'âge¹⁸. Être « rassasié de jours » est une bénédiction promise et accordée à Abraham, à tout homme qui écoute Dieu et même à Job accablé¹⁹ – les bénéficiaires de cette faveur étant, par-delà les vieillards eux-mêmes, leur descendance, leur entourage, la société et « toute la famille humaine²⁰ ».

*

Mais alors, qu'est-ce qui différencie de la passivité (qu'elle soit stoïque ou négationniste) l'acceptation du vieillissement dans l'action de grâce ? C'est bien sûr une liberté et une paix intérieures qui sont les fruits de la gratuité des dons reçus et qui donc ne se décrètent pas unilatéralement, mais requièrent une disponibilité qui n'est pas toujours facile. Il y a d'ailleurs des difficultés propres au grand âge. S'il n'est pas faux qu'il peut être, dans la dépendance confiante vis-à-vis de Dieu et d'autrui et même dans une certaine irresponsabilité, jusqu'à un certain point un retour à l'enfance, il est loin d'en restaurer toutes les possibilités. L'orientation est irréversiblement descendante ou appauvrissante.

Si en effet la joie de vivre et de jouer est spontanée dans la prime jeunesse, si ensuite on jouit sans se forcer de ce que l'on accomplit et obtient par son travail en faisant la volonté de Dieu, si donc, jusque dans la maturité, « la grâce n'abolit pas la nature, mais la parfait²¹ », le bonheur de vieillir est défié par des dégradations et des pertes – de capacités personnelles et aussi de proches aimés, à commencer par ses parents, puis son conjoint... Quelle que soit la façon dont on l'affronte, sa durée ou son degré, « la vieillesse est un naufrage²² ».

L'homme devait profiter des cycles dans la création et la dominer. Il y est soumis depuis la Chute, ne pouvant plus se nourrir à l'arbre de vie. Et, jusqu'à la résurrection finale, il retourne à la terre dont il provient²³, après avoir décliné, si quelque accident n'a pas précipité la fin de ses jours sur terre²⁴.

18 Voir le témoignage d'Ysabel de ANDIA en conclusion des contributions sur ce thème du vieillissement.

19 Pour Abraham, voir *Genèse* 15, 15 et 25, 8; pour tout fidèle, voir *Deutéronome* 6, 2 et *Psaume* 91 (90), 16; et enfin *Job* 5, 25-26 et 42, 16-17.

20 Selon l'expression de l'avant-propos de *Gaudium et spes* de Vatican II.

21 Saint THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, Ia, q.1, art. 8, ad 2.

22 Ce mot de Charles de GAULLE concerne Philippe Pétain (*Mémoires de guerre*, I, Plon, 1954, p. 61).

23 Voir *Genèse* 1, 29-30 sur la place de l'homme dans la création; puis 3, 19 et 22-24 sur les répercussions de la Chute et *Romains* 5, 12 sur la mort comme conséquence; enfin *Luc* 20, 35-36 et *Apocalypse* 20, 11-12 sur la résurrection finale.

24 En raison des risques multiples de décès prématuré, on parlait autrefois de la « bonne mort »: celle à laquelle on a le temps de se préparer. On préfère aujourd'hui une « belle » mort: à l'improviste, avant d'être trop diminué, sans souffrances et sans angoisse.

Éditorial

L'unicité de la foi ne fournit pas un modèle unique de vieillissement. Le pape actuel et ses trois prédécesseurs illustrent cette diversité²⁵. Jean-Paul I^{er} est décédé prématurément, sans avoir eu le temps de s'user. Jean-Paul II a jusqu'au bout « continué sa mission en supportant la diminution progressive de sa capacité d'agir, [à l'image de] Celui qui porte nos souffrances et, humilié, n'ouvre plus la bouche²⁶ ». Benoît XVI a préféré renoncer, voyant que son amoindrissement pouvait s'accroître de longues années encore avant qu'il meure. La fragilité croissante que révèlent ses apparitions de plus en plus rares justifie cette décision. Aujourd'hui, le pape François, à bientôt 83 ans, tient fermement la barre dans les tempêtes sans insister sur son âge ni le cacher...

*

Qu'il n'y ait pas, dans l'histoire de l'Église, de figure singulière (ni masculine, ni féminine) du grand âge exemplaire n'est pas surprenant : Jésus n'a pas fait de cheveux blancs, et sa Mère non plus – du moins dans ses apparitions et dans l'iconographie²⁷. Même dans les représentations du Golgotha ou de la Dormition, et bien sûr dans celles de son couronnement, sa jeunesse intacte reflète sa virginité et, par-delà, son exemption du péché originel. En revanche Pierre, le premier des apôtres, s'entend prédire par le Christ la déchéance sénile par laquelle il rendra gloire à Dieu et sera lui-même glorifié²⁸. Et Jean, le benjamin, apparaît en vieillard comme auteur de l'Apocalypse et pas seulement comme jouvenceau en tant que « le disciple bien-aimé²⁹ ». Par la suite, on trouve des saints de tous les âges. Mais, si martyrs et morts trop tôt ne manquent pas, ce sont surtout des personnalités dont la vie a été assez longue pour qu'elles soient reconnues vénérables. Déjà pour

25 On peut noter des contrastes analogues parmi les fondateurs et inspirateurs de *Communio* : Jean Daniélou (à 69 ans) et Hans Urs von Balthasar (à 83 ans) ont été emportés d'un coup sans avoir été sensiblement diminués ; Henri de Lubac et Louis Bouyer ont longuement décliné sur des modes différents avant de s'éteindre nonagénaires.

26 Référence au Serviteur souffrant d'Isaïe 53, 7, faite par le cardinal LUSTIGER dans *Paris Notre-Dame* du 8 avril 2005 (texte écrit le lendemain de la mort de Jean-Paul II, repris dans *Jean-Marie Lustiger, témoin de Jean-Paul II*, Paris, Parole et Silence, collection « Communio » - Collège des Bernardins, 2011, p. 179-180).

27 Y compris au cinéma, malgré le ré-

alisme inhérent au genre. Ainsi, Franco ZEFFIRELLI dans *Jésus de Nazareth* (1977) et Jean DELANNOY pour *Marie de Nazareth* (1995) confient le rôle à des actrices d'une vingtaine d'années. Elles sont à peine plus mûres dans *La Voie lactée* de Luis BUNUEL (1969) et *La Passion du Christ* de Mel GIBSON (2004). Par contre, dans *L'Évangile selon saint Matthieu* (1964), Pier Paolo PASOLINI a recours à deux interprètes : une jeune pour la naissance du Christ, et sa propre mère pour la Passion.

28 *Jean* 21, 18-19.

29 Selon l'imagerie traditionnelle, que les débats sur l'identité du ou des auteurs des écrits canoniques attribués à Jean semblent encore loin d'affecter.

Moïse et David, leurs dernières années n'étaient pas moins et peut-être plus décisives que leur fracassante entrée en scène ou le zénith de leur carrière.

Il ressort de tout ceci d'un côté que le temps qui passe (ou le nombre croissant des années) ne fait sinon rien, du moins pas tout à l'affaire, et de l'autre que la prise d'âge fournit des opportunités propres³⁰. C'est à tout instant que la part de liberté toujours offerte au milieu des contingences ou bien échappe, ou bien est prise sans pouvoir être gardée, ou bien est rendue en action de grâce et ainsi partagée en entrant dans la dynamique désintéressée du don. Comme le notait Blaise Pascal, « nous errons dans les temps [le passé et l'avenir] qui ne sont point nôtres, et ne pensons point au seul qui nous appartient » : le présent³¹. C'est particulièrement vrai des phases successives du vieillissement. Quand ce qui fut s'évanouit, quand les restrictions dues à l'âge s'imposent peu à peu et quand les projets sont de plus en plus limités, c'est alors que chaque moment et même chaque chose peut avoir une qualité qui dément sa banalité et sa précarité aux yeux de ceux qui estiment avoir plus important à gérer.

Dans cette perspective, vieillir force à se poser des questions, c'est-à-dire à « philosopher », sans que cela se réduise – n'en déplaise à Michel de Montaigne reprenant Cicéron – à « apprendre à mourir³² ». C'est plutôt pratiquer, plus intensément que jamais parce que les tentations de s'aveugler ou de désespérer augmentent, l'art de vivre non pas comme un animal mortel, mais à l'image du Père éternel en imitant son Fils dans l'ouverture à leur Esprit³³. Si l'âge est une menace et s'il existe une grâce des vieux jours, on peut et doit croire avec Friedrich Hölderlin que « là où est le danger croît le salutaire aussi³⁴ ».

Jean Duchesne, professeur honoraire de chaire supérieure (anglais). Marié, cinq enfants, douze petits-enfants. Co-fondateur de l'édition francophone de Communio. Exécuteur littéraire du cardinal Lustiger et du P. Louis Bouyer. Dernières publications : Le catholicisme minoritaire ? Un oxymore à la mode, Paris, DDB, 2016 ; Chrétiens, la grâce d'être libres, Perpignan, Artège, 2019. Il a coordonné la partie thématique de ce cahier.

30 Voir dans ce numéro les articles des philosophes Miklos VETÖ et Bernard SCHUMACHER.

31 *Pensées*, éd. Brunschvicg, 172 ; La-fuma 47. L'intuition est foncièrement la même que celle de Louis de Gonzague, Dominique Savio et Charles Péguy.

32 C'est le titre du chapitre 19 du livre I des *Essais*.

33 On peut ici distinguer, comme le fait Jésus lui-même selon l'*Évangile de Jean* (12, 25), *psuché* (la vie en ce monde) et *zôé* (la vie qui ne meurt pas).

34 *Patmos*, v. 3-4.

Faits et chiffres – Données de contexte Isabelle Zaleski

Le seuil d'entrée dans la vieillesse n'est pas facile à déterminer. Il n'est pas le même pour tous les individus en un temps et un lieu donnés. Et surtout, il a varié et évolué encore au fil des siècles et dans l'espace, suivant les conditions de vie et de travail qui permettent ou non d'atteindre communément un âge avancé, et aussi selon les cultures et les possibilités économiques.

Le phénomène devient extérieurement visible à certains signes (état de la peau, de la chevelure, de la musculature...), avant d'être subjectivement perçu, par-delà l'image renvoyée par l'environnement et plus ou moins acceptée, à travers le constat d'une altération des capacités d'abord physiques. Il est enfin socialement marqué, dans la plupart des pays développés de nos jours, non seulement par la cessation (souvent désirée et en tout cas obligée) d'activité professionnelle avec en échange une pension inférieure au salaire, mais encore par l'accès à certains droits : réductions dans les transports et les activités culturelles, suivi médical, etc.

Les administrations chargées d'assurer ces avantages et de gérer les mises à la retraite ont besoin de normes objectives, stables pour au moins une décennie. D'après la législation en vigueur, elles situent généralement aujourd'hui la limite entre 60 et 70 ans. Les exceptions sont nombreuses, en fonction du métier exercé ou de situations particulières. En raison de la démographie, la tendance globale est de reculer cette entrée dans le « troisième âge¹ », formellement caractérisé par l'abandon d'emploi rémunéré permanent. Mais on sait que, dans les entreprises ainsi que dans les stratégies commerciales ou publicitaires, on classe dans la catégorie « seniors » à partir de 50 ans des gens qui se sentent pleinement valides et savent que la fin de leur carrière ne fera pas d'eux des vieillards du jour au lendemain.

Pour prendre un autre critère, purement clinique et numérique, il est intéressant de noter que l'âge au-delà duquel on ne peut plus participer aux essais de nouveaux médicaments est couramment fixé à 65

¹ Les deux premiers sont traditionnellement la jeunesse et la maturité. On parle de « quatrième âge » lorsque des individus sont limités qui ne sont pas en soi mortelles et rendent dépendant.

ans. C'est un paradoxe, car les médicaments ainsi testés seront ensuite prescrits également à des personnes ayant dépassé cet âge, et l'arbitrage à faire pour elles entre les bénéfices et les risques ne reposera donc sur aucune base expérimentale. Il existe encore une définition plus évolutive, et aussi plus restrictive, chez les épidémiologistes : on considérera comme « vieux » quelqu'un qui a dépassé l'espérance de vie moyenne, soit en France 80 ans pour les hommes et 85,6 ans pour les femmes².

Les dépenses de santé

L'allongement de la vie et le fait que les plus âgés ne sont plus « productifs » donnent de l'importance au facteur budgétaire à l'échelle nationale : les vieux de plus en plus nombreux « coûtent ». Combien ? Les pensions de retraite sont en principe couvertes en France par un système de répartition et de solidarité intergénérationnelle. Restent les dépenses de santé. Le poids du vieillissement de la population dans leur augmentation est largement étudié pour les prévisions, et il est parfois présenté de manière inexacte et stigmatisante. Trois facteurs interviennent. D'une part le nombre de personnes âgées augmente mécaniquement avec l'âge des *baby-boomers* (nés dans les décennies qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale). D'autre part de plus en plus de gens dépassent les 80 ans grâce aux progrès de la médecine et de l'environnement en général. Enfin l'effet de « génération » ou de « cohorte » fait que les personnes âgées ou très âgées sont aujourd'hui prises en charge médicalement de manière beaucoup plus active qu'il y a 20 ou 25 ans.

Lorsque les différents facteurs de croissance des dépenses de santé sont analysés un par un, il apparaît qu'environ un cinquième de l'augmentation observée au cours des années 2000-2008 peut être imputé au nombre plus élevé de vieillards³. Quant à la dernière année de vie, qui est celle où les traitements et du coup les frais sont souvent les plus lourds, elle coûte en moyenne environ 22 000€ par individu. Ce qui représente de 10% à 12% de la totalité des dépenses de santé cumulées – et non 50% comme on entend souvent dire par exagération⁴.

Une représentation de la variation des coûts médicaux en fonction de l'âge montre une augmentation modeste et régulière jusqu'à 60 ans, et une accélération ensuite. On note aussi une relation positive

2 Voir « Espérance de vie - Mortalité » du *Tableaux de l'Économie Française*, édition 2016, de l'INSEE <http://tiny.cc/e-de-vie>

3 Voir le rapport *Les déterminants de long terme des dépenses de santé en France* de France Stratégie

<http://tiny.cc/2017-depenses-sante>

4 Voir *Coût pour l'Assurance Maladie de la dernière année de vie des personnes décédées en 2008 en France* sur le site de la Société Française de Santé Publique <http://tiny.cc/sfssp>

entre les dépenses de santé et l'espérance de vie de la population : lorsqu'on examine tous les pays du monde, on constate que plus la dépense est élevée et plus l'espérance de vie est grande (avec un cas aberrant qui est les États-Unis⁵). L'interprétation de cette corrélation vertueuse n'est sans doute pas univoque. Il faut en effet tenir compte des ressources globales de la collectivité nationale : plus un pays est prospère et plus il dépense pour la santé de ses habitants, non seulement en valeur absolue mais aussi à proportion de sa richesse.

Il faut encore envisager le budget de la santé comme un investissement et non pas uniquement comme une dépense. De ce point de vue, l'allongement de l'espérance de vie est une conséquence et non une cause de l'augmentation des dépenses. Il y a là un non-dit dont la culture actuelle ne permet pas plus (et peut-être pas moins) que par le passé la formulation et le partage explicites : c'est que la vie est un bien qui mérite d'être cultivé et même préservé, quel que soit son stade depuis les origines de la personne jusqu'au terme de son parcours en ce monde.

Un risque contre lequel il faut s'assurer ?

Au-delà des dépenses de santé se trouvent celles qui sont dues à la dépendance liée à l'âge. C'est l'hypothétique « cinquième risque » de la Sécurité Sociale française⁶. Il concerne de 4 % à 10 % des personnes âgées de plus de 60 ans. Les dépenses publiques de compensation de perte d'autonomie chez des vieillards ont atteint 21 milliards d'euros par an, soit 1,05/ du PIB. En incluant les sommes à la charge des ménages, le coût total atteindrait 28 milliards, soit 1,41% du PIB⁷.

*Isabelle
Zaleski*

Cette notion de « cinquième risque » renvoie au principe appelé bismarckien de protection sociale⁸. Non seulement les maladies et l'in-

5 Du fait de la privatisation et de l'ultra-libéralisation des soins, les États-Unis consacrent 16% de leur PIB aux dépenses de santé, soit presque le double de la moyenne (8,9%) des pays « riches » de l'OCDE, où l'espérance de vie est supérieure (80,5 contre 78,1 ans). Voir : <http://tiny.cc/ocde>. D'autre part, la sécurité sociale ne couvre pas les examens et soins, si bien que les coûts médicaux dissuadent nombre d'Américains de s'offrir un suivi médical (dépistage, prévention, traitement d'affections durables qui peuvent à terme abrégé la vie). L'« Obamacare » a vainement tenté d'y remédier en rendant obligatoire l'assurance-santé.

6 Ce cinquième « risque » est un champ

supplémentaire de protection sociale qui s'ajoute aux quatre premiers : les branches maladie (y compris maternité et invalidité) ; accidents du travail et maladies professionnelles ; vieillesse (retraite et veuvage) ; famille (allocations pour enfants, lutte contre l'insuffisance de revenus).

7 Voir : <http://tiny.cc/irdes>.

8 Le Prussien Otto von Bismarck (1815-1898), connu comme « le chancelier de fer », victorieux de la guerre de 1870-1871 qui a permis l'unification de l'Allemagne en un empire, a établi entre 1883 et 1889 un système de protection sociale destiné à désarmer les mouvements syndicaux et socialistes au sein du prolétariat.

validité précoce, mais encore la maternité, les enfants et les problèmes liés à l'âge sont considérés comme des risques prévisibles contre lesquels il faut se protéger en souscrivant une assurance. Elle est obligatoire et on acquiert des droits par prélèvements sur son salaire, ces cotisations étant proportionnées non pas aux risques courus, mais au revenu. L'ensemble est géré conjointement par les représentants des travailleurs et des employeurs qui contribuent également, l'État se réservant, outre la supervision du système, la prévention et l'accompagnement de personnes en situation d'exclusion sociale grâce à des agences déconcentrées.

Un autre modèle existe, non plus « assurantiel » mais « assistanciel ». Il est dit « beveridgien », d'après l'économiste William Beveridge qui en a jeté les bases dans un rapport publié en 1942⁹. L'idée est de prendre en charge tous les citoyens sans discrimination (et pas seulement les salariés) en fonction de leurs besoins et non de la diminution ou de la perte de leurs ressources. L'assistance est administrée par l'État et financée par l'impôt. Elle est ainsi un service public, qui fonctionne donc au Royaume-Uni, et aussi en Espagne, dans les pays scandinaves...

Thème

La France a un système mixte, qui cependant emprunte plus à Bismarck qu'à Beveridge¹⁰. Notre pratique « assurancielle » considère comme des « risques » le grand âge et la dépendance qu'il peut entraîner. Dans quelle mesure cette approche somme toute négative influence-t-elle la manière dont nous envisageons le vieillissement ? Aujourd'hui, les personnes de plus de 60 ans sont généralement en meilleure santé que par le passé et elles contribuent à la croissance du PIB. Mais leur contribution est inférieure à leur consommation, ce qui signifie que cette dernière est financée par les transferts sociaux pour environ 75 %¹¹.

Contributions intangibles

Il reste toutefois à prendre en compte les contributions intangibles qu'apportent les personnes âgées. Il y a l'aide aux enfants et petits-enfants, la transmission, la cohésion familiale. Il y a aussi la disponibilité des retraités, majoritairement encore tout à fait valides : ce bénévolat est indispensable aux associations en tous genres. Par ailleurs, les services qui sont développés pour la population âgée (accessibilité, sé-

9 Le rapport de William Beveridge (1879-1963, qui a appartenu au parti libéral et non pas travailliste) a établi les principes de « l'État-providence » instauré au Royaume-Uni par le gou-

vernement travailliste après la Seconde Guerre mondiale.

10 Voir : <http://tiny.cc/modele-secu>

11 Voir : <http://tiny.cc/depenses> et <http://tiny.cc/imf>

curité, activités culturelles et physiques) profitent également à d'autres groupes. Ces bénéfiques pour la collectivité sont rarement évoqués et leur évaluation est complexe. Elle permettrait pourtant de jeter un regard à la fois plus global et plus positif sur le vieillissement et ses effets.

Ceci suggère à nouveau que la personne qui prend de l'âge ne peut, pas plus que l'enfant dépendant ou même encore à naître, être regardée et traitée uniquement sous un angle économique. Le vieillissement n'est pas un risque au sens où il s'agirait de la possibilité de quelque chose d'indésirable. Si risque il y a, c'est plutôt celui d'enfermer chacun dans le déni de l'épreuve à laquelle sa condition charnelle et le temps mettent sa liberté et celle de son prochain.

*Isabelle Zaleski, professeur de médecine à l'Hôtel-Dieu de Paris, deux enfants.
Membre du comité de rédaction de Communio.*



L'avancée en âge est un aspect important mais assez peu pris en considération par notre fonctionnement social. La place de la personne dans la société est en effet définie essentiellement par ses capacités de production et de consommation. Dès que l'on sort du système de production, autrement dit quand on part à la retraite ou qu'on y est mis, on entre sur un terrain mal balisé. Et quand un peu plus tard on sort progressivement du système de consommation, parce qu'on n'en a plus les moyens et que les besoins diminuent et en tout cas changent, on devient un élément au mieux neutre et au pire encombrant, parce qu'inutile et même coûteux. Il n'est donc pas rare que les personnes âgées se sentent plus ou moins en marge de la société.

Le temps du questionnement radical

C'est pourquoi le passage à la retraite est, d'une certaine façon, une épreuve de vérité. Jusque-là, on est plus ou moins porté par l'idée qu'on est quelqu'un grâce à ce qu'on fait, puisque c'est l'activité qui donne d'avoir une importance reconnue. Et puis voilà qu'on découvre qu'il y a des occupations auxquelles on ne peut plus ou même on n'a plus le droit de se livrer, alors que le monde autour de soi continue de s'affairer. Il faut bien alors chercher, identifier et mettre en œuvre les potentialités que l'on peut avoir, en dehors de la productivité et de l'engagement professionnel. C'est, me semble-t-il, un moment de vérité, parce que la question qu'on se pose à soi-même et qu'on ne peut pas esquiver, c'est : « Est-ce que tu n'es rien d'autre que ce que tu fais, ou bien est-ce que tu es *plus* que ce que tu fais ? ».

C'est un moment de vérité, parce qu'on est obligé de s'interroger comme on n'était pas poussé à le faire avant. On révisé ses critères de ce qu'est la vie – non pas la vie en général, mais sa vie présente : « Si aujourd'hui je n'ai rien accompli, rien fait en dehors de subvenir à mes besoins immédiats et laisser les bruits du monde parvenir jusqu'à moi sans qu'on me demande rien personnellement, ma journée a-t-elle été perdue ? Mais à quoi vais-je mesurer qu'une journée n'a pas été perdue ? ». C'est alors que des questionnements sur le passé et des comparaisons ont des chances de venir à l'esprit : « Quelle valeur ai-je eu aux yeux des autres dans mon métier ? Et moi-même, me suis-je intéressé

à d'autres ? Quel besoin ai-je eu d'eux ? Qu'en est-il maintenant ? Qu'y a-t-il de changé ? ». C'est tout un parcours qui s'éclaire ainsi peu à peu.

Il n'y a pas seulement la place dans la société et les relations avec les autres. Il y a aussi le rapport aux choses, aux objets. Dans la vie active, on en a toujours besoin et on n'a guère le loisir d'y penser. Quand on ne travaille plus, les besoins ne sont plus les mêmes. Est-ce dû à la cessation d'activité, ou bien s'aperçoit-on qu'on perd l'usage de certaines choses simplement parce qu'elles ne sont pas nécessaires pour vivre ? Une des vérités auxquelles confronte la retraite, c'est la façon dont on utilise et évalue les choses de ce monde. Il en est dont on se passe assez bien, et d'autres auxquelles on demeure attaché, le plus souvent pour des raisons sentimentales. Mais vient toujours un moment où il faut arriver à se dire : « Je n'ai plus besoin de telle ou telle chose ».

Pour ma part, j'ai eu la chance de changer de logement un grand nombre de fois. À chaque occasion, j'ai pu mesurer que la question n'était pas : « Est-ce que je vais pouvoir tout emporter ? », mais : « Qu'est-ce que je ne vais pas garder ? ». C'est assez décapant. Ainsi, j'ai traîné longtemps une magnifique bibliothèque en chêne massif. Elle est demeurée à Tours. Et quand j'ai quitté la résidence des archevêques de Paris, je suis parti avec quelques livres seulement, en laissant la quasi-totalité du reste que j'avais accumulé au fil des ans et qui pourra peut-être servir à d'autres.

Thème

L'heure de la décision

Ce moment de vérité de la vie a une vertu spirituelle : les prétextes pour ne pas pousser à fond la réflexion tombent les uns après les autres. On se donne beaucoup de mal en ce monde, surtout dans la maturité. Mais, dans toutes ces entreprises, dans tous ces investissements plus ou moins prenants, y compris quand il s'agit de passe-temps ou d'engagements non-professionnels et passionnels, il y a pas mal de « divertissement » qui empêche de chercher quels peuvent être le sens et la finalité de la vie humaine.

Quand on arrive à l'âge de la retraite, une question se pose de manière plus aiguë : celle de la décision à prendre pour répondre à l'appel de Dieu, quelle que soit la façon dont on le perçoit. On prend conscience que le temps donné pour user de sa liberté n'est pas infini. Le défi est de ne pas se contenter de regretter ce qu'on a fait et qu'on n'aurait pas dû faire, ni ce qu'on n'a pas fait et qu'on aurait dû faire, en s'imaginant par là « se mettre en règle ». Car au-delà, il s'agit de se demander sans attendre de n'être plus en état de le faire : « Suis-je ou non capable de rendre grâce à Dieu soir et matin ? De le remercier de la journée que j'ai vécue et d'espérer rester à son écoute tout au long de la journée qui commence ? »

Ce qui compte est de sentir comment Dieu agit jusque dans les limitations dues au vieillissement, alors qu'il devient déjà perceptible qu'est enclenché le processus irréversible dont le terme est le trépas. L'expérience de la diminution, du déclin est une opportunité pour discerner que Dieu n'est pas à l'œuvre uniquement dans la force dont l'homme peut naturellement jouir, mais aussi dans son affaiblissement, et de façon paradoxale mais sans doute plus saisissante et plus radicalement efficace. Car l'enjeu est de se laisser unir par l'Esprit au Fils qui est ressuscité parce qu'il remet à la disposition de son Père tout ce qu'il reçoit de lui et accomplit ainsi sa volonté de faire partager sa vie de don de soi, plus forte que la mort.

Quand on n'est plus entraîné dans le tourbillon des projets et des réalisations, et au contraire sur une pente de réduction des activités, cet amoindrissement peut être littéralement converti et réinvesti dans la dynamique de la mission de l'Église, en éprouvant et témoignant que la toute-puissance de Dieu se révèle et s'exerce dans le dépouillement.

Vieillir aujourd'hui

Tout cela prend aujourd'hui un tour particulier et sans doute inédit, dans la mesure où l'espérance de vie augmente. Autrefois, on travaillait très dur, sans vacances, et on commençait très jeune. Les premiers qui ont été mis à la retraite parce qu'ils devenaient inaptes au labeur n'en profitaient généralement pas longtemps. Leurs successeurs ont été de mieux en mieux lotis, grâce aux progrès de l'hygiène et de la médecine, grâce aussi aux avancées techniques qui permettent de faire moins d'heures et des heures moins pénibles. Le résultat est qu'indépendamment des aspects économique et spirituel, on peut relever certaines nouveautés, liées à l'accession de plus en plus fréquente au grand, voire très grand âge.

*Cardinal André
Vingt-Trois*

Il semble d'abord que, chez les « séniors » ou les « anciens », les différences sociales tendent à s'estomper. Quelle que soit la diversité des « milieux » d'origine, le vieillissement produit souvent une sorte de communauté de situation : une solidarité ou une complicité, en tout cas une proximité, peut-être due aussi bien à la marginalisation qu'au fait d'avoir été contemporain des mêmes grands événements et des mêmes mutations.

On notera ensuite, chez les personnes de plus en plus nombreuses à vieillir, une focalisation de la mémoire (quand elle peut s'exprimer) sur certaines expériences de leur passé. Ce sont des événements qui, souvent sans qu'eux-mêmes s'en soient rendu compte sur le moment, ont finalement marqué et façonné leur personnalité au point qu'ils y reviennent en oubliant le reste – et aussi le présent. C'est en chaque cas une part intime de vérité qui se manifeste là.

Il y a par ailleurs une évolution de l'accompagnement. Avant la Seconde Guerre mondiale, la plupart des gens vivaient dans les campagnes, avec un système de relations beaucoup plus denses et directes que ce que nous connaissons maintenant dans les villes. On ne comptait pas sur le téléphone. Il n'était pas rare qu'il n'y ait qu'un seul pour tout le village. L'entraide de voisinage et l'organisation familiale, avec plusieurs générations sous le même toit, étaient donc beaucoup plus développées. De nos jours, l'assistance s'est largement professionnalisée et elle intervient sur un mode administratif, sans doute matériellement plus efficace mais plus impersonnel.

C'est ce qui se vérifie dans les « établissements d'hébergement pour personnes âgées dépendantes » (EHPAD). Les conditions d'admission dans ces maisons de retraite médicalisées se sont durcies ces vingt dernières années. Pour y entrer, il faut désormais être vraiment incapable de rester chez soi et requérir des soins réguliers et intensifs. Il ne peut donc y avoir là que des personnes totalement dépendantes, ce qui pèse considérablement sur l'atmosphère. Lorsqu'il y a des pensionnaires qui peuvent sortir, revenir, parler de ce qu'ils ont vu, entendu et fait, ils apportent une qualité de vie que ne peuvent avoir des gens dont les capacités relationnelles se réduisent d'autant plus qu'elles sont de moins en moins sollicitées.

Thème

La famille

La perspective de la dépendance et de l'isolement qu'elle entraîne inquiète celles et ceux qui redoutent qu'on les « place » dans une institution spécialisée en les coupant de tout avant même qu'ils disparaissent. Cette anxiété est souvent liée à un sentiment de responsabilité vis-à-vis des générations suivantes. Si quelque chose grippe au niveau des enfants ou des petits-enfants, quand un mariage ne tient pas, quand un foyer se défait, quand les plus jeunes sont tiraillés et dispersés, les grands-parents restent les derniers témoins de ce qui ne passe plus. Et certains s'interrogent : que peuvent-ils, que doivent-ils faire ? Ils voudraient souvent être une sorte de cour d'appel affectif, au moins pour celles et ceux que cela pourrait aider.

Mais cette disponibilité requiert une forme de renoncement. Car on n'a plus sur ses enfants adultes la même autorité qu'au temps de leur éducation. Et s'ils sont parents à leur tour, ce sont eux qui sont les premiers et irremplaçables responsables de leurs enfants. Les grands-parents qui entendent répondre aux besoins de leurs descendants sont donc conduits à une certaine ascèse, parce qu'ils ne peuvent plus se comporter comme s'ils étaient toujours ce qu'ils ont été. Si bien qu'être un recours sans s'imposer requiert ce que l'on peut appeler une conversion.

Symétriquement, il y a la dette que les enfants ont conscience d'avoir vis-à-vis de leurs parents. Les situations sont très différentes selon l'autonomie du parent âgé, selon qu'il est seul ou non et selon les capacités de son conjoint s'il est toujours là. Or cela aussi réclame des moins vieux tout un travail sur eux-mêmes. On tend à estimer que la qualité de toute relation dépend de ce qu'on fait ensemble. Et on ne peut pas faire grand-chose avec quelqu'un qui est enfermé dans une maison de retraite. La conversation est difficile. On a du coup l'impression qu'il n'y a plus de communication. Mais c'est alors qu'il faut s'interroger, chercher et découvrir ce qui ne cesse de lier même quand on ne peut plus partager. C'est un moment de vérité, pour le visiteur comme pour le vieillard¹.

Ce qui vaut pour la relation entre les parents qui déclinent et leurs enfants en pleine force de l'âge vaut également et plus largement pour tous : la façon dont le vieillissement est accueilli, traité et vécu est révélatrice de ce qui sous-tend la société et de ce qui l'anime plus profondément que l'immédiat et le planifiable. C'est une épreuve de vérité.

André Vingt-Trois, né en 1942, prêtre à Paris en 1969, fut évêque auxiliaire de Paris (1988-1999), puis archevêque de Tours (1999-2005) et archevêque de Paris (2005-2017); fait cardinal en 2007 par Benoît XVI, il a été président de la Conférence des évêques de France (2007-2013). Dernières publications : La Famille, un bonheur à construire : des couples interrogent l'archevêque de Paris, Paris, Parole et Silence, 2011 ; Quelle société voulons-nous ?, Paris, Éditions Pocket, 2012 ; Dieu ouvre des chemins : Itinéraires en suivant l'Évangile de saint Matthieu, Paris, Salvator, 2015 ; La Parole s'accomplit : À l'écoute de l'Évangile de saint Luc, Paris, Salvator, 2016 ; Découvrir Jésus en lisant saint Marc, Paris, Salvator, 2017 ; La pédagogie du disciple bien-aimé : l'enseignement de l'Évangile de saint Jean, Paris, Salvator, 2017.

1 Sur la responsabilité des grands-parents vis-à-vis de leurs enfants et de leurs petits-enfants et sur l'accompagnement des parents âgés, voir le livre d'entretiens

du cardinal Vingt-Trois : *La Famille, un bonheur à construire*, Parole et Silence, p. 147-153.

Comme on pense la mort, on vieillit – Une lecture de Qohélet 12,1-8



Sophie
Ramond

La Bible ne contient pas en soi de propos sur le vieillissement. Ce n'est pas qu'elle l'ignore, car l'expérience est de celles que chacun peut, sauf accident de la vie, s'attendre à vivre : « J'ai été jeune et j'ai vieilli... » (*Psaume* 37,25). Mais si elle l'évoque c'est souvent pour souligner la sagesse acquise par l'expérience. Car les anciens, ceux qui portent la barbe (*Psaume* 133,2) et siègent à l'assemblée (*Psaume* 107,32), sont en principe des sages aptes au discernement (*Psaume* 119,100). Ils ont dès lors des fonctions de gouvernement et de transmission. La Torah commande de les honorer (« Lève-toi devant des cheveux blancs et sois plein de respect pour un vieillard » (*Lévitique* 19,32) et la littérature de sagesse de les protéger (*Siracide* 3,12). Le temps de la vieillesse, il est vrai, est aussi celui d'une plus grande vulnérabilité. C'est pourquoi le psalmiste s'écrie au *Psaume* 71 : « Ne me rejette pas au temps de la vieillesse, quand ma force s'épuise ne m'abandonne pas » (verset 9¹).

Ceci étant dit, le *Livre de Qohélet* offre un poignant poème (12,1-8) traditionnellement interprété comme une description allégorique du grand âge et de la corrélative dégradation du corps humain², voire comme une allégorie de la mort même³. Mais cette interprétation est contestée et d'autres modèles d'explication du poème ont été proposés, qui en font une parabole de la ruine d'une riche maisonnée⁴, une cérémonie funéraire⁵, la figuration de mois d'hiver au Proche-Orient⁶ ou d'une tempête qui approche⁷, la représentation d'un désastre cosmique

1 Voir S. RAMOND, « J'ai été jeune et j'ai vieilli » (Ps 37,25. « Vieillir et mourir dans les psaumes », dans T. Römer, H. Gonzalez et L. Marti (éd.), *Vieillir et être vieux dans le Proche-Orient ancien*. Actes du colloque organisé par le Collège de France, Paris, les 22 et 23 mai 2017 Fribourg – Göttingen – Paris, Academic Press – Vandenhoeck & Ruprecht – Collège de France, (à paraître).

2 Déjà dans le Targum. Voir M. TARADACH et J. FERRER, *Un Targum de Qohélet*, Genève, Labor et Fides 1998, pp. 94-95.

3 M. Fox, *A Time to Tear Down and a Time to Build Up. A Rereading of Ec-*

clesiastes, Grand Rapids – Cambridge, Eerdmans, 1999, pp. 347-349.

4 J. SAWYER, « The Ruined House in Ecclesiastes 12: A Reconstruction of the Original Parable », *JBL* 84 ((1975), pp. 519-531.

5 C. TAYLOR, « The Dirge of Coheleth », *JQR* 4 (1892), pp. 533-549.

6 C. WRIGHT, *The Book of Koheleth, Commonly Called Ecclesiastes*, London, Hodder and Stoughton, 1883, pp. 217-275.

7 D.C. FREDERICKS, « Life's Storms and Structural Unity in Qoheleth 11, 1-12, 8 », *JSOT* 52 (1991), pp. 95-114.

au langage apocalyptique⁸. Dans les limites de cette contribution il n'est pas possible de revenir sur les différentes lectures du texte⁹, mais nous tenterons de nous laisser saisir par son pouvoir de suggestion pour pénétrer ce qu'il figure du vieillissement.

Quand un problème philologique en dit long sur la condition humaine

Michael Fox écrit que « *Qohélet* 12,1-8 est le plus difficile passage d'un livre difficile¹⁰ ». Outre les difficultés d'interprétation que pose tout texte poétique, cet extrait biblique comporte en effet des mots rares, quelques incongruités lexicales et phraséologiques qui en rendent la lecture ardue. C'est en même temps la richesse d'un texte qui ne se laisse pas enfermer tout entier en une seule signification.

Qohélet 12,1-7 est une longue et même phrase qui consiste en un impératif (« souviens-toi ») et de trois propositions temporelles commençant par « avant que ne... » (*Ibidem*, 2, 6).

¹ Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ton adolescence,
- avant que ne viennent les mauvais jours et que n'arrivent les années
dont tu diras : « Je n'y ai aucun plaisir »,

² - avant que ne s'assombrissent le soleil et la lumière et la lune et les
étoiles, et que les nuages ne reviennent, puis la pluie,

³ au jour où tremblent les gardiens de la maison, où se courbent les
hommes vigoureux, où s'arrêtent celles qui meulent, trop peu nom-
breuses, où perdent leur éclat celles qui regardent par la fenêtre,

⁴ quand les battants se ferment sur la rue, tandis que tombe la voix
de la meule, quand on se lève au chant de l'oiseau et que les voca-
lises s'éteignent ;

⁵ alors, on a peur de la montée, on a des frayeurs en chemin, tandis
que l'amandier est en fleur, que la sauterelle s'alourdit et que le fruit
du câprier éclate ; alors que l'homme s'en va vers sa maison d'éternité,
et que déjà les pleureuses rôdent dans la rue ;

⁶ - avant que ne se détache le fil argenté et que la coupe d'or ne se brise,
que la jarre ne se casse à la fontaine et qu'à la citerne la poulie ne se brise,

⁷ et que la poussière ne retourne à la terre, selon ce qu'elle était, et
que le souffle ne retourne à Dieu qui l'avait donné.

⁸ Vanité des vanités, a dit le *Qohélet*, tout est vanité¹¹.

8 M. Fox, « Aging and Death in *Qohélet* 12 », *JSOT* 42 (1988), pp. 55-77 ; C.L. Seow, « *Qohélet's* eschatological Poem », *JBL* 118 (1999), pp. 209-234.

9 Pour un état de la question plus complet, voir H. Debel, « When It All Falls Apart. A Survey of the Interpretational

Maze concerning the "Final Poem" of the Book of *Qohélet* (*Qoh* 12: 1-7) », *OTE* 23/2 (2010), pp. 235-260.

10 M. Fox, *Qohélet and his Contradictions*, Sheffield, The Almond Press, 1989, p. 281.

11 Sauf indication contraire le texte est cité dans la traduction de la TOB.

Déjà le premier énoncé (« souviens-toi de ton Créateur aux jours de ton adolescence ») prête à discussion. Car le *bôr'eyka* que traduit « créateur » est un participe masculin pluriel de la racine *br'* (« créer »), objet de l'impératif du verbe « se souvenir ». Dans la forme de participe pluriel le verbe *br'* ne se retrouve nulle part ailleurs dans la Bible, alors que le participe singulier suivi du même suffixe possessif se rencontre en *Isaïe*, 43,1 (« ton créateur »). Éventuellement la forme plurielle a été comprise comme « une forme majestative, analogue à la forme plurielle 'Élohim¹² » (Dieu). Mais les propositions de corrections du texte sont nombreuses, parmi lesquelles celle d'une note de la *Biblia Hebraica Stuttgartensia* qui propose de lire en place du participe du verbe *br'* l'expression *bôr'ka*, « ta citerne, ta fosse ». Le terme *bôr* (« fosse ») est particulièrement employé dans des expressions qui nomment ceux qui descendent dans la fosse, c'est-à-dire les moribonds (*Psaume* 7,16 ; 28,1 ; 30,4 ; 88,5 ; 143,7 ; *Proverbes* 1,12 ; *Isaïe* 14,15.19 ; 38,18 ; *Ézéchiel* 26,20 ; 31,14.16 ; 32,23-30). Ainsi compris le texte de *Qohélet* s'entendrait : « Souviens-toi de ta fosse ».

Les arguments exégétiques ne manquent pas en faveur de l'une et l'autre lecture. Mais qu'est-ce que cela change quant à l'interprétation du poème et de ce qu'il peut livrer sur le thème du vieillissement ?

La première lecture (« ton créateur ») porte l'attention sur Dieu et, partant, sur le statut de créature de l'humain. Lue dans son contexte littéraire, l'exhortation prolonge celle de 11,9 qui invite l'homme jeune à se réjouir dans sa jeunesse tout en ayant conscience que Dieu le fera venir en jugement. Elle trouve un point d'aboutissement en 12,7 avec la mention du retour de la poussière à la terre et du souffle à Dieu qui l'a donné. Comme au *Psaume* 104,29 (« tu leur reprends le souffle, ils expirent et retournent à leur poussière »), *Qohélet* suggère que Dieu tient en main la destinée des humains : Il est celui qui les crée et leur donne vie, puis les fait mourir. En 3,20 il avait déjà indiqué que « tout va vers un lieu unique, tout vient de la poussière et tout retourne à la poussière ». De l'un à l'autre chapitre est ainsi soulignée la finitude humaine, rappelée la condition mortelle et esquissée la puissance d'une divinité contrôlant le sort des humains. La mort scellant la destinée de chacun et oblitérant toutes différences, même entre les hommes et les animaux (voir 2,14.15 ; 3,19 ; 9,2.3), la sénescence assume dès lors une fonction tragique : les dégradations des capacités de l'organisme qui la caractérisent ne sont que les signes avant-coureurs de la mort, de cette fin inexorable de toute existence humaine, *Qohélet* ne postulant pas l'existence d'une vie *post-mortem*. La mort est en définitive la mesure

Sophie
Ramond

12 M. GILBERT, « La description de la vieillesse en *Qohélet* XII 1-7 est-elle alégorique? », dans J.A. Emerton (ed.),

Congress Volume. Vienna, 1980, Leiden, Brill, 1981, p. 100.

de toute chose et ce à quoi nul n'échappe (« Personne n'est maître du souffle, pour le retenir ; nul n'a de pouvoir sur le jour de la mort » ; 8,8), ce qui encore définit l'humain qui s'en va vers « sa maison d'éternité » (12,5). Se souvenir du Créateur, c'est dès lors s'incliner devant la transcendance de Dieu et devant sa décision de créer les humains mortels, destinés à retourner à la poussière. Il est sagesse pour le jeune homme de l'apprendre aux jours de sa jeunesse, avant que le processus du vieillissement et d'affaiblissement des facultés physiques et psychiques ne le lui rappelle durement.

La seconde lecture (« ta fosse ») met plus explicitement encore face à la réalité de la mort, qui est l'un des thèmes parcourant l'ensemble du livre. Mais l'originalité consiste ici à l'associer au souvenir : au jeune homme encore dans la force de l'âge, qu'il invite pourtant à se réjouir, Qohélet enseigne qu'il convient de garder à l'esprit l'inévitable destinée de toute vie humaine. En somme, la pertinence de l'exhortation au jeune homme ne résiderait pas seulement dans l'appel à se réjouir dans la jeunesse mais aussi dans l'avertissement que cette dernière est « vanité » ou plus simplement, selon une acception de *hebel*, « éphémère ». Le *memento mori* est une voie de sagesse car il prévient la démesure de vouloir nier la fugacité de la vie.

Thème

Les deux lectures ne s'excluent pas en réalité et il n'est pas impossible qu'un jeu de mots par homophonie ait été voulu qui suggère, plus qu'il n'énonce, comment appréhender la condition humaine. La tradition juive semble en tout cas l'avoir envisagé, comme on le voit du propos du rabbi Akavia ben Mahalalel rapporté dans le traité *Avot* : « Considère trois choses et tu ne tomberas pas au pouvoir du péché : sache ta source (*b'er'ka*), où tu vas (*bôr'ka*, « ta fosse ») et à qui tu auras à rendre compte, le Roi des rois (le créateur¹³) ». Ainsi l'incitation à garder mémoire de son origine et de sa destinée serait sous-jacente à celle de se souvenir du Créateur.

Une clé d'interprétation de cette exhortation en ouverture du poème est peut-être donnée en 11,7-8. Au demeurant, la prise en compte de ces versets pourrait expliquer pourquoi certains commentateurs ont encore proposé de corriger « ton Créateur » (*bôr'eyka*) par « ta santé » (*bor'eyka*) à partir du terme araméen *bari*¹⁴. Deux verbes y apparaissent en effet, « se réjouir » et « se souvenir » qui sont ensuite repris :

13 *Pirkei Avot* III,1. Cité par L. Mazzinghi, *Ho cercato e ho esplorato. Studi sul Qohélet*, Bologna, EDB, Collana biblica, 2001, p. 283.

14 F. ZIMMERMANN, « The Aramaic provenance of Qoh », *JRQ* 36 (1945),

pp. 32 ; A Schoors, *The Preacher Sought to Find Pleasing Words. A Study of the Language of Qohélet*. Part II: Vocabulary, Leuven, Uitgeverij Peeters en Departement oosterse studies, OLA 143, 2004, pp. 375-376.

« Si l'homme vit de nombreuses années, qu'il se *réjouisse* en elles toutes, mais qu'il se *souvienn*e que les jours sombres sont nombreux, que tout ce qui vient est vanité » (11,8). Le premier vient au verset suivant dans l'invitation adressée au jeune homme de se réjouir dans sa jeunesse ; le second est repris dans l'exhortation à se souvenir de son Créateur ou de sa fosse, éventuellement encore de sa santé. Ces deux verbes sont en quelque sorte doublés par ceux qui commandent d'éloigner l'affliction (11,10) et par celui qui appelle à savoir que Dieu fera comparaître en jugement (11,9b). Se réjouir et écarter la peine, en même temps que se souvenir et savoir, voilà ce qui est sagesse. Car pour vivre de manière réaliste, il ne faut ni refuser la finitude humaine, ni marginaliser la mort ; mais pour ne pas être aveugle face à la richesse de la vie, il ne faut pas non plus les avoir pour seule obsession.

Douloureuse vieillesse

L'impératif jusqu'ici discuté est donc suivi de trois propositions temporelles commençant par « avant que ne... » (*ad 'asher lô* ; versets 1b, 2, 6). Elles construisent la dynamique du texte, avec au point de départ une considération générale encore adressée au jeune homme, dans la partie centrale une longue série de métaphores et, en finale, une évocation de la mort. Si on admet que le poème puisse être une description de la vieillesse, alors il établirait un contraste net entre le temps de la jeunesse et celui de la vieillesse. En sa progression, après avoir opposé le vieil âge à la jeunesse (verset 1b), il figurerait le vieillissement (versets 2-5), puis nommerait la mort (versets 6-7).

Sophie
Ramond

La réalité cruelle de la vieillesse est d'abord désignée par l'expression « les jours mauvais », alors qu'en 11,8 apparaissait déjà l'expression « jours sombres ». Les jours ainsi qualifiés sont en 12,1 clairement opposés « aux jours de ton adolescence », ce qui donne à l'exhortation une note d'urgence et une tonalité pessimiste : le vieil âge n'est pas explicitement nommé mais suggéré avec des expressions qui le disqualifient d'emblée. Notons que le terme *ra'ah* en hébreu, fréquent dans le *Livre de Qohélet*, peut certes se traduire par « mauvais » mais aussi par « malheur », ou par « mal ». La vieillesse serait une étape déplaisante, malheureuse. Toutefois, un détail dans ce qui suit invite à nuancer le propos. En effet, l'expression « [avant] que n'arrivent les années dont tu diras : "Je n'y ai aucun plaisir" » ne se présente pas comme un simple parallèle de « avant que ne viennent les jours mauvais ». Qohélet met dans la bouche du jeune homme, fictivement devenu vieux, l'appréciation selon laquelle les années à vivre sont désormais déplaisantes. Autrement dit, il ne se prononce pas abstraitement sur l'expérience de la vieillesse mais imagine que son interlocuteur vivra le vieillissement comme une étape douloureuse et dépourvue d'agrément. Du point de vue d'une expérience

subjective, les jours sombres se transformeraient ainsi en années sans plaisir, le temps s'étirerait et la vie deviendrait toujours plus pesante.

Il faut mentionner ici une interprétation selon laquelle ce qui serait visé est la perte de virilité dans le vieil âge. Cette lecture s'appuie sur le fait que *bôr'ka*, alors compris « ta citerne », renverrait métaphoriquement à la femme, comme il en est en *Proverbes 5,15* ou en *Cantique 4, 15*. Le jeune homme serait invité à se réjouir avec sa femme avant que la vieillesse ne le rende impuissant et lui ôte toute jouissance sexuelle. Le verset 6, avec une nouvelle mention de la citerne (*bôr*), appuierait l'idée que la vieillesse est associée à la perte de vigueur¹⁵. Si cette lecture est pour le moins tendancieuse, elle interroge cependant sur ce qui rend la vieillesse sombre et déplaisante.

Il est clair que dans la deuxième proposition temporelle (versets 2-5) apparaît une série de verbes qui traduisent un déclin, un affaiblissement ou une cessation : s'assombrir, trembler, se courber, s'arrêter, perdre son éclat, se fermer, tomber, se taire, avoir peur, avoir des frayeurs. Curieusement pourtant ce sont d'abord des éléments célestes qui sont nommés par paires : « le soleil et la lumière », « la lune et les étoiles », « les nuages » et « la pluie ». Le premier binôme renvoie à *11,7* : « douce est la lumière, c'est un plaisir pour les yeux de voir le soleil ». L'opposition de la vieillesse à la jeunesse semble ainsi renforcée, avec l'évocation d'un amoindrissement de la beauté et du plaisir de la vie. Mais le texte ajoutant le binôme des astres nocturnes oriente vers une perspective d'assombrissement global, de jour et de nuit. Quant à la dernière paire, elle use d'un symbolisme météorologique que plusieurs traductions (BJ, NBS, NEG par exemple) rendent plus littéralement que la TOB : « et que les nuages reviennent après la pluie ». Ce choix rend plus tragique encore la description de Qohélet puisque le ciel du vieil homme semble définitivement bouché. Après la pluie, il n'est pas de beau temps... mais des nuages annonciateurs de nouvelles averses. En définitive, les images utilisées créent une atmosphère sombre et maussade symbolisant la vie intérieure de qui est affronté à la senescence et à son irréversible progression vers la mort.

Dans les versets 3-5a, ce sont des hommes et des femmes qui sont évoqués en relation à diverses activités. Des hommes, gardiens de la maison, tremblent de peur, si on en croit la signification et l'usage du verbe *zw'* (voir *Esther 5,9*). D'autres, les « hommes vigoureux » ou peut-être « riches », se courbent. Les femmes qui meulent s'arrêtent parce qu'elles sont peu nombreuses ou peut-être plutôt selon un sens pos-

Thème

15 P. NEL, « Remember the "spring" of Your Youth. The Vanity of Male Power in *Qohélet 12* », OTE 21/1 (2008), pp. 149,160.

sible de *m't*, parce qu'elles sont « diminuées ». Celles qui ont le loisir de regarder par la fenêtre « perdent leur éclat ». Il n'est pas impossible que le texte nomme ici serviteurs et maîtres, servantes et femmes nobles, tous devenus incapables d'accomplir leurs fonctions propres¹⁶. Cette séquence étant liée à celle qui précède par l'expression : « au jour où... », il est possible de la comprendre comme une explication des jours sombres et des années sans plaisir. La vieillesse est le temps où s'expérimente une diminution qui contraint à une perte d'activité, une fragilisation qui altère la capacité à assumer les tâches quotidiennes. La conséquence en est un repli sur soi, que suggèrent les images des portes qui se ferment quand tombe la voix de la meule (verset 4a) et des chants qui s'éteignent alors que le chant des oiseaux éveille (verset 4b). Le texte s'élabore ici sur un double jeu de mots, d'abord par répétition du terme *qôl* : la meule ne fait plus entendre son bruit (*qôl*) et on se lève au son (*qôl*) des oiseaux, puis par homophonie : toutes (*kol*) les chansons (littéralement « filles du chant ») s'affaiblissent.

Mais il y a plus encore comme manifestation du vieillissement et le verset suivant ajoute la peur de sortir de chez soi. Le verset 5a souligne, en effet, qu'au vieil âge « on craint même de monter sur la terrasse ou de se tenir sur le toit de la maison, le lieu privilégié lors de la chaleur de l'été ; dans la rue, ce sont les frayeurs pour un homme à la démarche pénible. Le voilà confiné à la chambre¹⁷ ». Par contraste au déclin irréversible de l'être humain ainsi évoqué, la nature semble décrite comme se renouvelant au printemps (verset 5b). Le texte, toutefois, est difficile. Le premier verbe est un *hapax* que les traductions ne font pas toutes dériver de la même racine, de sorte qu'elles oscillent entre : « l'amandier est en fleur », à la suite de la LXX, et : « l'amande sera dédaignée ». Dans ce dernier cas, l'idée est une perte du goût de manger. Les stiques suivants pourraient aussi supporter l'idée que la sauterelle se fait lourde pour l'estomac et que le condiment qu'offre la câpre n'excite plus l'appétit. Quoi qu'il en soit, le verset semble bien prolonger l'évocation du vieillissement en termes de repli sur soi, d'affaiblissement et de crainte. À quoi le texte ajoute : « alors que - ou selon un sens possible de la préposition *kî* : oui - l'homme s'en va vers sa maison d'éternité, et [que] déjà les pleureuses rôdent dans la rue ». Il n'est d'issue à la vieillesse que la mort même.

Sophie
Ramond

Ces versets ont souvent été interprétés comme une allégorie de la décrépitude du corps humain : ce dernier serait comparé à une maison comme en *Job* 4,19 ou *Isaïe* 38,12, et derrière les dénominations allégoriques (gardiens, hommes vigoureux, femmes au travail, femmes oi-

16 Voir J. SAWYER, « The Ruined House in Ecclesiastes 12 », p. 525.

17 M. GILBERT, « La description de la vieillesse en Qohélet XII 1-7 », p. 105.

sives, battants de la porte) seraient visés différents organes (mains, reins, dents, yeux, oreilles¹⁸). Quant au verset 5, il présenterait un ensemble de métaphores sexuelles¹⁹. Plus crue encore, la lecture qui identifie dans le poème une liste de symptômes gériatriques : surdité, constipation, ischurie, acrophobie, agoraphobie, anorexie, impuissance et canitie²⁰. En figeant le sens du texte ces interprétations, toutefois, en ôtent le pouvoir de suggestion sans pour autant éclairer davantage sa description de la dégénérescence physique et morale qui accompagne la vieillesse.

Conception de la mort et expérience de la vieillesse

La figuration de la vieillesse conduit donc inexorablement à la mention de la mort, avec une première expression qui se propose, pour ainsi dire, comme une définition de l'humain : « Oui, l'homme s'en va (littéralement « s'en allant ») vers sa maison d'éternité ». Le même participe de *hlk* est quatre fois utilisé dans le livre avec la même connotation : tout s'en va vers un même lieu, tout retourne à la poussière ou au shéol (1,4 ; 3,20 ; 9,10 ; 12,5). Les autres occurrences fournissent un éclairage à 12,5, la « maison d'éternité » étant l'équivalent de la poussière ou du séjour des morts, du sort commun à tous les vivants. L'image est, par ailleurs, probablement d'origine égyptienne et est utilisée dans le monde du Proche-Orient ancien²¹. Mais l'originalité de Qohélet est bien de ne supposer aucune vie après la mort. Dans le contexte du poème, la « maison d'éternité », l'ultime demeure, s'oppose à celle décrite auparavant (même mot *bayt* au verset 3). Autrement dit, au caractère précaire de la maison qui s'en va à la ruine (versets 3-4) et qui dépeint le vieillissement s'oppose la durabilité de la maison d'éternité qui illustre la mort ou, plus concrètement, la tombe où est déposé le défunt. La fin du verset évoque, au demeurant, la lamentation funèbre qui déjà se prépare dans la rue. Alors que le verset précédent signalait les battants des portes se fermant sur la rue (même mot *shûq*), celle-ci devient le lieu où l'on se rassemble pour celui qui la désertait.

Thème

18 Entre autres A. LAUHA, *Kohélet* Neukirchen-Vluyn, Neukirchener Verlag, BKAT 19, 1978, pp. 210-15 ; N. LOHFINK, *Kohélet*, Würzburg, Echter Verlag, NEchtB, 1980, pp. 83-85 ; D. MICHEL, *Qohélet*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, ErFor 258, 1988, p.167 ; M. Rose, *Rien de nouveau : nouvelles approches du livre de Qohélet*, Fribourg, Ed. Universitaires – Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, OBO 168, 1999, pp. 480-488.

19 R. GORDIS, *Kohélet - The Man and his World*, New York, Jewish theological seminary of America, 1951, pp. 345-346.

20 A.D. POWER, *Ecclesiastes or the Preacher*, London- New York - Longmans, Green, 1952, pp. 123-126.

21 A. HURVITZ, « byt-wlm and byt-qbrwt: Two Funerary Terms in Biblical Literature and Their Linguistic Background », *Maarav* 8 (1992), pp. 64-66 ; J.-J. LAVOIE, « Étude de l'expression *beyt ôlamô* dans *Qohélet* 12, 5 à la lumière des textes du Proche-Orient ancien », dans J.-C. Petit et als (dir.), « Où demeures-tu ? » *La maison depuis le monde biblique*. En hommage au professeur Guy Couturier à l'occasion de ses soixante-cinq ans, Montréal, Fides, 1994, pp. 213-226.

Les versets 6-7 forment la dernière proposition temporelle du poème, ouverte avec l'expression « avant que ne ». Ils poursuivent l'allusion à la mort en une métaphore filée dont les comparants sont reliés par l'idée de brisure : c'est le fil d'argent, puis la coupe d'or, la jarre et la poulie qui se rompent. Là encore le texte présente de nombreuses difficultés textuelles mais pourrait en réalité utiliser deux images différentes, celle de la lampe qui se brise parce que le fil par lequel elle est suspendue se détache et celle du puits où la jarre se casse et la poulie se brise²². La première image, en prolongeant les évocations de « jours sombres » (11,8) ou d'assombrissement (12,2), figure une vie qui parvient à sa fin. La seconde, outre le fait d'user de l'eau comme symbole de vie, renvoie avec la mention de la citerne (bôr) à la fosse dont 12,1 disait qu'il fallait s'en souvenir. L'une et l'autre sont liées par un jeu d'allitération entre gullah (« coupe ») et galgal (« poulie ») et par la répétition du verbe ršš (« briser »). Le verset 7 scelle la référence à la mort en l'évoquant comme la brisure définitive. Comme déjà signalé, il souligne à la fois la finitude humaine et le fait que Dieu tient en main la destinée des hommes.

En définitive, ces derniers versets signalent que l'humain n'est interprétable qu'en relation à sa fin. Pour le dire sans détour, pour *Qohélet* la vie se définit comme être-vers-la-mort. Il peut dès lors conclure son propos en usant du célèbre refrain : « Vanité des vanités, tout est vanité » (verset 8²³). Cette finale invite, par ailleurs, à jeter un regard rétrospectif sur le poème entier. Qu'est-ce qui, en effet, porte ombre à l'étape de la vieillesse, quand la conscience de la finitude se fait plus aiguë, sinon la mort même comme fait conclusif ? C'est pourquoi, Daniel Fredericks peut, par exemple, écrire à propos de l'atmosphère ténébreuse dépeinte au verset 2 : « La raison d'un tel désespoir est que toute croyance selon laquelle la vie pourrait s'améliorer après la "pluie" de 12,1 (une des années de misère) est vaine. Les nuages reviennent après une vieillesse angoissante. Et que réservent ces nuages ? Ils réservent la terreur pour les personnes âgées et leurs proches. Par conséquent, le rôle des nuages qui reviennent est de comparer le désespoir et la terreur de la mort imminente au terme de ces misérables années à un orage menaçant, réduisant à égalité tous ceux qui sont concernés²⁴ ». Mais c'est en fait le poème entier qui pourrait être relu de la sorte, tremblement, assombrissement, repli sur soi, peur et frayeur étant engendrés non de l'expérience du vieillissement en tant que telle mais de l'appréciation portée sur la mortalité. Il apparaît, dès lors, que le but du texte n'est pas de donner des informations sur le vieillissement, mais

Sophie
Ramond

22 Pour une interprétation qui ne voit qu'une seule allusion au puits avec quatre éléments permettant d'y puiser de l'eau : chaîne, contrepoids, jarre et poulie, voir R. GORDIS, *Kohélet*, p. 348.

23 L'épilogue de 12,9-14 est généralement considéré comme un ajout.

24 D. FREDERICKS, « Life's Storms and Structural Unity in *Qohélet* 11.1-12.8 », p. 107.

de placer le lecteur face à sa propre mortalité, à son cheminement vers la mort. Celle-ci est le *terminus ad quem* de la vie, mais elle est aussi ce qui s'expérimente déjà dans l'existence à travers toutes les expériences de vieillissement ou de faiblesse. La leçon du *Livre de Qohélet* pourrait dès lors résider dans une invitation à porter un regard lucide sur toute chose, sur la vie en sa fragilité et sur la réalité de la mort qui scelle tout. Mais c'est parce qu'aucune existence *post-mortem* n'est espérée que vieillir acquiert une dimension particulièrement tragique et douloureuse. Lorsque la mort est perçue comme le dernier mot de toute destinée humaine, la vieillesse qui la précède est particulièrement redoutée.

Quelques deux siècles plus tard, le *Livre de la Sagesse* de Salomon met en scène des impies pour qui la vie est un non-sens en raison de son caractère éphémère et fragile. Il décrit comment, enfermés dans une conception de la vie marquée par le non-sens et par l'absurde parce que n'ouvrant sur aucune espérance après la mort, les impies adoptent un art de vivre basé sur la jouissance des biens présents, l'usage instrumentalisé des créatures et l'enivrement. Profiter de la jeunesse, jouir de tout tant qu'il est encore temps, se divertir et masquer l'irréversible destinée de l'humain, voilà leur pathétique projet de vie. L'appréciation qu'ils portent sur la mortalité, perçue comme étant le dernier mot de la destinée humaine, les rend ironiquement partisans de la mort. Par opposition, l'auteur s'attache à montrer ce qui est à craindre, à savoir la mort définitive qui s'origine précisément dans le rejet de la condition humaine mortelle et qui est une ultime séparation d'avec Dieu. Il est possible que le *Livre de la Sagesse* fasse allusion aux propos de Qohélet, sans cependant entrer délibérément en polémique avec lui²⁵. Quoiqu'il en soit, il envisage la mort comme un passage et appelle à vivre sur le mode de l'être-au-delà, sur le mode de l'espérance. La vieillesse en acquiert une valeur positive et est redéfinie : « La vieillesse estimée n'est pas celle du grand âge, elle ne se mesure pas au nombre des années. La sagesse tient lieu de cheveux blancs pour l'homme, l'âge de la vieillesse, c'est une vie sans tache » (4,8-9). Parvenir à une vie vertueuse et empreinte de justice, confiante en Dieu et en la proximité qu'il promet au-delà de la mort (2,22-23), voilà ce qui caractérise une vieillesse réussie.

En somme, l'un et l'autre livre biblique invite chacun à interroger sa propre conception de la mort. Car l'appréciation de la mortalité reflue sur la vie présente et détermine la façon de vivre le vieillissement.

25 L. MAZZINGHI, « Gli "empi" di Sap 2 e la polemica esegetica intragiudaica ad Alessandria », in M. Crimella, G.C. Paggazzi, S. Romanello, *Extra ironiam nulla*

salus. Studi in onore di Roberto Vignolo in occasione del suo LXX compleanno, Milano, Glossa, 2016, pp. 101-126.

Le poème final du *Livre de Qohélet* évoque sans ambages la vieillesse, sans jamais pourtant la nommer. Alliant paradoxalement suggestion et crudité, beauté et verdeur, il offre un enchaînement de métaphores qu'appuient des jeux de mots et qui se prête à de multiples interprétations. C'est que la part intime du vieillir ne peut tout à fait se livrer. Mais, au final, Qohélet avertit que celle-ci est étroitement liée à la représentation que chacun se fait de la mort. La vieillesse est sombre et morose, subjectivement ressentie comme déplaisante pour qui comprend la mort comme fin ultime. Toutefois, si elle reste une étape qui demande à consentir à l'affaiblissement des organes et des fonctions, elle peut être vécue différemment : comme on comprend la mort, on éprouve le vieillissement...

Sœur Sophie Ramond, docteur en théologie (2005 et habilitation à diriger les recherches en 2015), est membre du Theologicum, faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Institut catholique de Paris, responsable du Département d'études bibliques et aussi membre du Comité éditorial du Monde de la Bible. Outre de nombreux articles et participation à des ouvrages collectifs, elle a publié : Leçon de non-violence pour David. Une analyse narrative et littéraire de 1 Samuel 24-26, coll. « Lire la Bible » 146, Paris, Cerf, 2007 ; Pour lire et prier les psaumes (avec Michel Berder), coll. « Pour lire », Paris, Cerf, 2016.

1. Une maturité menacée

La vieillesse est un état, une condition où permanence et mouvement alternent et se complètent. C'est une situation où l'on est arrivé, où l'on est parvenu. Une situation qui jouit d'une certaine stabilité, qui existe et se déploie selon une harmonie véritable. Toutefois, cette actualité, cet achèvement héberge une potentialité cachée. Elle est d'une certaine manière le moment culminant, l'accomplissement des périodes qui se sont succédé, mais cet accomplissement cache une fragilité, cette actualité est minée par une impermanence, cette harmonie pacifique contient au-dessous ou en deçà d'elle-même la menace d'un affaiblissement, d'une désorganisation. La vieillesse est quelque chose qui se situe en haut, d'où on contemple le monde et où on reçoit le regard de ceux qui se trouvent plus bas, à côté, une situation dont émane une paix qu'observent et contemplent, rassurés et respectueux, les plus jeunes. Toutefois, cette grande permanence, cette grande maturité, cette maturité sublime se trouvent sous l'ombre d'une menace. Celle d'une cessation, d'une fin, en première et en dernière instance, de la mort. Être vieux c'est avoir échappé à la mort qui nous menace de tout côté. C'est une victoire merveilleuse dont jouissent les vieillards et qu'admirent les plus jeunes. Toutefois, la victoire n'est que provisoire et la menace évitée, surmontée reste toujours présente. En réalité, la paix dont jouissent les vieux est d'une profonde ambiguïté. On se sent tranquille, arrivé à une grande sécurité, à une sûreté véritable. Or, la merveilleuse victoire que remporte l'homme âgé n'est que quelque chose de superficiel, voire une espèce de leurre, un écran, un paravent. Les moments de vie, c'est-à-dire de survie qu'obtient, que gagne la personne âgée ne sont finalement que des instants dont chacun la fait approcher de sa fin. Être vieux, vieux heureux, vieux en bonne santé, n'est en dernière – et en première – instance qu'une apparence trompeuse. Chaque instant où on continue à jouir de la vie ne voile et ne cache que le rapprochement de la mort.

La menace de la mort est présente pour les hommes à tout âge, mais elle devient plus aiguë, plus virulente avec l'avancement des années. Toutefois, cette vérité physiologique, naturelle est en parallèle, elle existe contemporaine avec quelque chose de profond et de sublime, ou plus simplement, elle ne détruit pas fatalement la vérité ontologique, la richesse morale

de la condition âgée. En fait, cette condition est à comprendre comme l'avènement, comme l'accomplissement d'un destin. L'existence humaine contient un sens et ce sens advient, se réalise, s'impose par l'accès à l'âge avancé. Sans doute, ce sens ne se manifeste, ne se réalise pas de la même manière chez tous les humains. Or, l'essentiel c'est qu'il est présent dans chacun de nous et, tout en étant amené à une certaine visibilité, tout en présentant une certaine articulation, il a comme vocation sublime de révéler, de mettre devant le regard une transcendance. Cependant, si cette transcendance a une validité, une irréductibilité, son apparition peut n'être que momentanée et elle est condamnée à une détérioration, à un effacement, en fait à une disparition. L'homme âgé, le vieillard peut éprouver le fait d'être établi dans une condition stable, installé dans une permanence que pénètre et illumine un sens. Toutefois – et c'est ici que s'accuse l'ambivalence métaphysique de l'âge – dans la mesure où ses fondements, ses structures biologiques ont une influence irréductible, inévitable sur elle, la vieillesse qui est pourtant accomplissement du sens, reste toujours menacée par le non-sens.

2. Détérioration, lassitude, non-sens

Thème

La vieillesse provoque des jugements brusques, purement unilatéraux. Elle est néanmoins une catégorie ambivalente. D'une part, elle provoque le respect, l'admiration et elle manifeste une maturation, un accomplissement. Toutefois, ces moments positifs de la condition de l'homme âgé sont minés, voire effacés par une double négativité. À savoir, la détérioration physiologique que peut accompagner la détérioration intellectuelle. Et, plus profondément : les vieux sont condamnés à progresser vers la mort, à un mouvement fatal d'affaiblissement du sens se rapprochant incessamment du non-sens.

On parle du poids de la vieillesse qui désigne avant tout les choses physiologiques. Les vieux marchent plus lentement, montent plus difficilement, se fatiguent plus facilement. Ils voient moins bien et ils entendent moins bien. Ils sont plus susceptibles de prendre froid, ils sont plus exposés aux mauvais effets de certaines boissons et de certaines nourritures. Or, ces phénomènes pernicious qui se situent sur le plan physiologique provoquent chez les autres personnes des jugements où le constat de l'insuffisant, du détérioré est subsumé sous l'aperception des réalités plus générales, d'enracinement ontologique. On constate les infirmités du grand âge, mais on les lit comme des moments de défaillance d'une personne en général. Les personnes âgées tremblent et croulent sous le poids de la défaillance¹. Sans doute, elles peuvent jouir de pé-

1 V. JANKÉLÉVTICH, *La mort*, Paris, Flammarion, 1977, p. 188.

riodes de tranquillité, d'équilibre, mais tout cela n'est quasiment que des intervalles, des pauses momentanées. Les personnes âgées ne cessent de s'affaiblir, de décliner. Elles peuvent exercer correctement certaines de leurs facultés, mais tout cela n'est finalement que provisoire. Tôt ou tard, tout ne sera que débris, ruine, décrépitude². L'allemand appelle le vieux, un *Greis*, un « gris ». Or, si le vieillard est un *gris*, c'est que la lumière qui est le principe profond et chaleureux, le principe merveilleux et positif de la vie entre inexorablement dans une grisaille avec l'âge, en attendant qu'elle s'éteigne complètement et définitivement.

Les défaillances et les décrépitudes physiques illustrent la double déchéance de l'homme : son affaiblissement de vie en direction de la mort et de la déchéance en lui de tout ce qui est sens vers du non-sens. L'acheminement vers la mort est illustré par des textes bibliques. La vieillesse pèse au malheureux usé par l'âge et à bout de patience (*Siracide* 41, 2). Il sent ses forces décliner (*Qohélet* 12), et rien n'a plus de saveur pour lui (2 *Samuel* 19, 36). Le poids de l'âge, le déclin des forces expriment le mouvement vers la mort, la lente disparition des sons et des saveurs paraît comme une éloquente suggestion pour indiquer l'effacement du sens. Ce sont des développements jankélévitchiens qui illustrent et montrent avec éclat cet aller-vers-la-mort à partir d'une perspective ontologique-morale. Les propositions fulgurantes crépitent sous la plume du dernier grand moraliste de l'Occident. Le vieillissement – lit-on dans le traité sur *La mort* – est une sorte de mort diluée. Le devenir vital est en même temps avènement continué à l'être et acheminement continué vers le non-être³ : « Ce qui nous réalise à chaque minute, à chaque minute nous rapproche un peu plus de la mort⁴ ». « Dès le premier battement de son cœur, le nouveau-né a déjà fait un pas en direction de la mort⁵ ». Philosophes et poètes célèbrent avec éclat la vie, or « le continuel ouvrage de notre vie, c'est bâtir la mort⁶ ». Et c'est un passage plutôt prosaïque qui met les points sur les i. Le devenir fini est d'une irréversibilité constante qui « donne [...] son sens à l'usure implacablement progressive qu'on appelle vieillesse. Je suis un peu plus mort aujourd'hui qu'hier et un peu moins que demain⁷ ». Et ce mouvement métaphysique trouve une fois de plus une illustration, une manifestation physiologique. Le vieillard ressent une lassitude infinie qui le « conduit à l'abandon final ». Il lui advient un « mouvement » qui est inscrit dans son corps de vieillard, dans un corps qui se voûte pour annoncer l'attrance vers le bas, vers la tombe⁸.

Miklos
Vetö

2 Voir P. ROBERT, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* 6, Paris, 1964, p. 991s.

3 JANKÉLÉVITCH, *La mort*, op.cit., p. 186.

4 *Ibid.*, p. 187.

5 *Ibid.*, p. 187.

6 MONTAIGNE, *Essais* I, 19 in JANKÉLÉVITCH, op.cit., p. 187.

7 JANKÉLÉVITCH, op. cit. p. 196

8 *Ibid.*, p. 196.

Cet aller vers la mort n'est finalement que l'incarnation d'un mouvement métaphysique partant du sens vers le non-sens. La vie se déplie dans le temps, se déploie en direction du futur qui est sa condition, sa perspective essentielle. Or, chez le vieillard, « la marge du futur tendant vers zéro, ce sont les dernières traces du sens qui achèvent de se perdre dans l'océan du non-sens⁹ ». Et c'est ici que s'expose la mystérieuse ambivalence de la vieillesse qui, tout en se déployant dans un mouvement en direction du non-sens, contient le non-sens *en lui-même*. Bérulle a déjà écrit que « notre premier pas à la vie est le premier pas à la mort¹⁰ ». Autant dire que le conflit entre le sens et le non-sens est immanent à notre être. La mort signifie que le sens est brisé par le non-sens, or ce non-sens définitif n'est pas seulement quelque chose de loin et ailleurs, mais il est *dans* nous, il influence notre harmonie, il porte ombre à nos projets.

3. « Avoir devant soi l'universel comme une fin infinie »

La conception, la vision naturelle, la réception quotidienne de la vieillesse, le jugement qu'on porte sans réflexion sur la personne âgée, le constat de la réalité de la vieillesse, l'image du vieillard qui s'impose, sont péjoratifs, négatifs. Les vieux paraissent dans le meilleur des cas de pauvres malheureux, dans le pire des décrépits, abîmés dans le corps et dans l'esprit et qui peuvent, voire qui veulent, détériorer les autres. On se trouve ici d'ailleurs devant une perception, une appréciation de ceux qui sont les proies de l'âge. Dans les sociétés primitives, surtout dans celles de la préhistoire, la longueur de la vie tend à se recouper avec la fertilité. Les excavations attestent que des femmes ne survivent pas à l'âge où elles peuvent porter des enfants. Sans doute, les choses se présentent différemment pour les mâles. D'une part, leur fertilité dure plus longtemps que celle des femmes et surtout, adonnés à des actions qui dépassent le milieu conjugal, tout en s'affaiblissant dans leurs activités, décroissant dans leurs productions, il n'y a plus de stricte parallélisme entre le nombre de leurs années et leur aptitude à l'action. Exprimé plus précisément : une différenciation advient entre le physiologique et le moral. Et c'est cette différenciation, désormais étendue indifféremment aux hommes et aux femmes, qui permet la relecture de la vieillesse dans une perspective positive.

Les textes classiques reconnaissent fréquemment les richesses et les mérites de l'âge avancé, reconnaissent sa positivité¹¹, mais ce sont sur-

Thème

9 *Ibid.*, p. 18.

10 BÉRULLE, *Opuscules de piété* § 32, *Essais*, 1944, p. 147s, (Migne 171) in JAN-

KÉLÉVITCH, *op. cit.* p. 193.

11 Voir *Senectus. La vecchiaia del mondo classico*, Bologne, 1995.

tout des livres bibliques qui la célèbrent. Il y a d'abord le constat d'un bonheur simple qu'apporte le passage des années. Les *Psaumes* parlent de l'avènement d'une vieillesse florissante, heureuse (*Psaume* 92, 15), les *Proverbes* renvoient à la joie de voir les enfants de ses enfants (*Proverbes* 17, 6). Il ne s'agit pas toutefois seulement du fait du bonheur, des joies, mais aussi du discernement du bien de la condition. Le livre de l'*Exode* parle d'une couronne de vieillesse que mérite le juste (*Exode* 10, 27). Il déclare qu'une longue vie est promise à celui qui honore ses parents (*Exode* 20, 12). Or, les vieillards ne sont pas seulement susceptibles de vivre dans le bonheur, de mener des années agréables, joyeuses, ils sont également dignes d'appréciation, de reconnaissance. Les rides sur le visage rappellent les années passées dans le travail, les cheveux blancs méritent le respect (*Lévitique* 19, 32). Et ce respect n'est pas seulement comme un laurier ou une couronne, mais la réalisation d'une aptitude, voire d'une vocation sociale de nos aînés. *L'Écclésiastique* loue cette « belle chose » que « le jugement joint aux cheveux blancs » (*Siracide* 25, 4). Et il rappelle que, témoin de la tradition, le vieillard discret peut discourir avec autorité¹². Cependant, en dernière instance, c'est le Nouveau Testament qui mettra en lumière avec éclat la valeur de l'homme d'âge, la puissance de la vieillesse à travers sa potentialité de symbole eschatologique. Certes, l'Éternel apparaît déjà à Daniel sous l'aspect d'un vieillard (*Daniel* 7, 9), mais c'est dans l'*Apocalypse* que les vingt-quatre anciens symboliseront la cour de Dieu qui chante éternellement sa gloire¹³.

Miklos
Vetö

La vision de l'*Apocalypse* permet le dépassement définitif du niveau naturel, physiologique, si l'on veut chronologique, de la vieillesse en direction d'un approfondissement qui représente la réduction à notre essence métaphysique. Sans doute, cet approfondissement paraît d'abord et surtout sur un plan empirique. Les hommes et les femmes de nos sociétés éprouvent souvent de l'impatience envers les vieillards qui, renfermés en eux-mêmes, dans leur monde, semblent se désintéresser de tout changement. Or, ce désintéressement est aussi une valeur, un pouvoir. Sans doute, les hommes d'âge jouèrent un rôle important dans des communautés primitives, mais ce rôle semble devenir encore plus important dans le monde moderne, un monde de « vieilles sociétés riches ». Ces sociétés « ont tendance à devenir des gérontocraties. Les vieillards y règnent dans les conseils, dans les états-majors parce que dans un monde qui n'a pas changé depuis longtemps, l'expérience devient un bien précieux¹⁴ ». Toutefois, ce discernement par le romancier de la portée et des possibilités des vieux n'offre qu'une lecture très

12 *Siracide* 32, 3 ; 42, 8.

13 *Apocalypse* 4, 4 ; 5, 14.

14 A. MAUROIS, *Art de vivre* V. 2 in P.

Robert, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* 6, p. 293.

prosaïque et très pauvre de l'état de notre monde, il peut, en fait, il doit s'effacer devant le sublime discours conceptuel de Hegel.

Le grand philosophe allemand reprend fréquemment la réflexion sur la vieillesse. Il la décrit comme la fin de toute recherche, la fin de toute quête du neuf et il explique que cet arrêt de la quête, cet apparent enfermement reviennent en dernière instance à l'accès à une condition d'universalité. C'est l'*Encyclopédie* qui fournit la formule essentielle pour résumer la vieillesse. « Les gens âgés – écrit Hegel – s'installent de plus en plus chez eux en eux-mêmes et leur genre, leurs représentations générales deviennent de plus en plus familières, ce qui est particulier disparaît de plus en plus, par là aussi la tension, l'intérêt s'évanouit et ils sont satisfaits dans cette habitude (*Gewohnheit*) sans processus¹⁵. » On constate avec regret voire avec exaspération cette décroissance d'intérêt pour le monde, cet enfermement en soi. Certes, l'homme d'âge s'éloigne ainsi de la vie présente, paraît se désintéresser de ce qui se fait, de ce qui advient. Toutefois, ce qu'on prend si facilement pour de l'affaiblissement, pour de la dissociation d'avec le présent, le concret, possède des raisons profondes. Bien sûr, « la vieillesse est le retour à l'absence d'intérêt pour la Chose », pour les affaires¹⁶, mais ce qui paraît de l'effacement, de la privation possède sa vérité profonde dans une croissance, dans une maturation, et ce qui paraît un enfoncement brutal dans l'égoïsme est plutôt un merveilleux élargissement vers le monde. Tout cela est résumé par une formule d'une extrême richesse des *Cours sur la Philosophie de la Religion* : « La vieillesse, le degré de la pensée qui a devant soi l'universel comme une fin infinie, qui connaît cette fin – l'âge qui, à partir de la vitalité particulière et du travail, a fait retour à la fin universelle, à la fin absolue (*Endzweck*) et s'est rassemblé à partir de la large multiplicité de l'être-là à la profondeur infinie de l'être-en-soi¹⁷. » Si la vieillesse est abandon de la quête du neuf, désintérêt pour le particulier, c'est que sa vérité revient dans l'accès à une universalité. Autant dire que le vieillissement n'est pas à comprendre comme un mouvement de détérioration, comme une course vers l'extinction de la vie et la disparition du sens, mais plutôt comme l'installation et l'établissement dans le Sens.

Thème

4. Trois niveaux de réflexion : biologique, sociale, métaphysique

La réflexion sur la vieillesse a trois grands moments ou plutôt elle révèle trois plans, trois niveaux, elle nous met en face de trois conceptions

15 HEGEL, *Encyclopédie des sciences philosophiques* II, trad. B. Bourgeois, Paris, Vrin, 2004, p. 719.

16 *Ibid.*, 1988, p. 432.

17 HEGEL, *Sämtliche Werke. Jubiläumsgabe* 15,278. La première partie de cette phrase a paru dans *Leçons sur la philosophie de la religion* II, trad. G. Marmasse, Paris, Vrin, 2010, p. 133.

de l'âge. D'abord la conception biologique, puis la conception sociale et finalement, la conception métaphysique. Et à partir de ces trois, mais surtout à travers une relecture conceptuelle de la notion de la vieillesse en tant que telle, on aboutira à discerner, à saisir sa potentialité, si l'on veut, sa vocation religieuse.

Évidemment, le plan premier, essentiel, est le biologique. Et ceci de diverses manières et à travers diverses acceptions. Tout d'abord, on peut, on doit constater que « le squelette devient de plus en plus visible sous les chairs du vieillard amaigri¹⁸ ». Tout le monde sait qu'on ne peut pas ne pas observer « toutes les menues infirmités du grand âge¹⁹ », du grand âge qui entraîne l'affaiblissement, une diminution de plus en plus périlleuse des forces. Et ces moments, ces phénomènes purement biologiques ont des conséquences misérables directes, immédiates. Les vieux deviennent « tristes » et sombres²⁰. La vieillesse pèse au malheureux usé par l'âge et à bout de patience (*Siracide* 41, 1). Ce qui veut dire qu'au-delà de la détérioration "objective/ment" présente/ du corporel, les vieilles gens sont également victimes des craintes et des menaces qui découlent directement de la conscience de leur âge. Le vieillard sait qu'il va vers la mort et que ce parcours sera accompagné de peines et de maladies. L'attente de la mort n'est pas quelque chose qui se rapporte au lointain, à l'extérieur. Elle est en nous, elle influence l'harmonie, elle porte ombre à nos projets. Et en attendant sa fin inévitable peut-être encore lointaine, l'homme sait que ses jours sont comptés, que sa santé pourrait être à n'importe quel instant compromise, que ses plans pour un futur proche ou lointain sont aléatoires. Comme le dit Jankélévitch, « la vieillesse est l'automne de la vie »; elle est des affaiblissements et des pertes définitives, elle ne connaît aucune récupération²¹. Autant dire que le vieillissement est un processus qui se réduit « à l'épuisement progressif d'un stock fini de possibilités²² ». Toutefois, cet épuisement a, comme son pendant, un enrichissement : les affaiblissements, les pertes, toute la déréliction biologique peuvent avoir un pendant positif. Ce pendant positif se situe sur le plan social. Les forces du vieillard diminuent, il peut souffrir de maladies, cela ne l'empêche pas de jouer un rôle irremplaçable pour ceux qu'il connaît, pour la communauté à laquelle il appartient. Il a accumulé des expériences, il a développé des attitudes, il possède des savoirs. Tout cela lui donne une solidité et la puissance de discerner des situations, de donner des conseils, de procurer des admonestations. En face de la malheureuse déstructuration et défiguration auxquelles les vieux sont assujettis, nombreux sont les hommes d'âge disposant de ressources qui leur permettent de jouer un rôle irremplaçable sur le plan social. Et cet accès à l'accomplissement

Miklos
Vetö

18 JANKÉLÉVITCH, *La mort*, p. 194.

19 A. GIDE, *Journal. Souvenirs 1939-1949*, Paris, Pléiade, 1954 p. 214.

20 HOMÈRE, *Iliade* 4, 315, 19, 336,

24, 487.

21 JANKÉLÉVITCH, *La mort*, p. 190s.

22 *Ibid.*, p. 203.

social a comme parallèle, un parallèle supérieur sur le plan métaphysique. Arrivé à un certain âge, l'homme peut réaliser pour ainsi dire son essence. La vieillesse peut très bien être considérée comme l'accès de l'homme à sa véritable « maturité » (*Reife*²³). Elle est l'actualisation de ses potentialités métaphysiques où il parvient à dépasser la quête du particulier, du contingent. Comme selon sa version sociale ou sociétale, la vieillesse dans sa vérité métaphysique est également quelque chose de stable. Or, cette stabilité n'est pas de nature temporelle. Et c'est ici qu'on arrive à une situation de grande complexité. L'accomplissement social et métaphysique de la condition humaine revient à un dépassement de sa nature temporelle. Toutefois, ce dépassement du temporel correspond en dernière instance à un appauvrissement. Plus précisément, à un ré-enfermement paradoxal dans le temporel sous sa forme la plus superficielle, la plus plate qui est le présent.

5. De l'enfermement dans le présent à la promesse de la rencontre de Dieu

Une fois qu'on dépasse le biologique, on parvient à comprendre la vieillesse d'une manière positive, non pas comme quelque chose de contingent. La conception sociale aboutit à la vision de l'âge avancé comme un rôle bien joué, sa lecture métaphysique le pense comme une essence réalisée. Toutefois, si la vieillesse peut être envisagée dans les termes positifs d'un accomplissement, cet accomplissement advient, a lieu dans cette existence, ici-bas. Ce qui signifie que même si on met entre parenthèses sa fragilité, ses moments de défaillance, son délabrement, le grand âge est un phénomène de la finitude, la vieillesse s'arrête dans le présent, dans le monde immanent, elle n'a rien à voir avec la transcendance. Or précisément, la vieillesse ne doit pas être enfermée dans l'immanence, mais pourra, voire devra la dépasser. Les chantres de la vieillesse, du rôle qu'elle joue, de l'essence qu'elle manifeste sont satisfaits de la lire en termes d'universalités, or ces universalités l'enferment dans une condition négative fatale. On a déjà cité la formule importante de Jankélévitch : « Dès le premier battement de son cœur, le nouveau-né a déjà fait un pas en direction du néant²⁴ ». Et un peu plus loin, le grand moraliste revient à la charge : « Le continué ouvrage de notre vie, c'est bâtir la mort²⁵ ». Or, si la mort est visée dès le commencement de la vie, elle ne doit pas être conçue comme une fin complète, comme un anéantissement. Et c'est une affirmation d'une grande écrivaine française du XIX^e siècle qui ouvre la voie d'une relecture conduisant vers une révision radicale du sens de la vieillesse comme mouvement plein de potentialité et de promesse vers la mort.

Thème

23 HEGEL, *Sämtliche Werke* 11, 156.
24 JANKÉLÉVITCH, *La mort*, p. 187.

25 Voir *supra* n. 5.

Par la vieillesse – écrit George Sand – « on se rapproche [...] du terme de la vie, mais comme d'un but et non d'un écueil²⁶ ».

Cette définition a une portée, une signification immense. Elle revient à la restauration, – mais à une restauration dans une dimension positive – du rôle du temporel dans le vieillir. Et c'est cette réhabilitation du temporel qui rend possible la relecture de la vieillesse comme condition de personnes, de personnes allant vers la rencontre d'une Personne. La vision de la vieillesse en tant que perfection sociale ou métaphysique permet de lui attribuer un sens, une signification quasiment universelle, mais cette universalité revient à un enfermement. Sans doute, on a discerné et affirmé un sens, une valeur dans l'âge avancé, mais ce sens et cette valeur sont restreints à une vie enclose dans le présent, et de ce fait, la signification propre de l'existence humaine est mise entre parenthèses, oubliée. La véritable vocation de l'homme n'est pas d'accomplir un universel, de réaliser une essence générale, mais de vivre une existence une et unique, la sienne propre. Cette vérité conceptuelle est d'ailleurs obscurément, mais réellement, discernée par le langage humain. On peut parler d'un "vieux" ou d'un "vieillard", mais les deux mots ont des contenus fort différents. Vieux indique du relatif et il ne traduit pas nécessairement une personne selon sa vérité unique. Dans un groupe de jeunes ou d'âge moyen, on est « vieux » alors qu'on ne le serait pas dans un autre. Dans un certain groupe, on parlera d'un homme comme d' "un vieux". Or, quand ce même individu va dans un autre groupe, on ne l'appellera plus « le vieux ». "Vieux" est un adjectif qu'on attribue à un homme dans une situation donnée quand dans une autre situation, le même homme ne serait plus vu ni compris ainsi. Et la notion du "vieux" possède une différence radicale par rapport à "vieillard". L'adjectif "vieux" peut être institué en substantif : "le vieux". En revanche, le vieillard n'est jamais un adjectif qu'on pourrait attribuer à un individu, qu'on pourrait affirmer d'un être humain.

Miklos
Vetö

Ces légères différences grammaticales ont donc une véritable portée philosophique. Elles permettent de montrer comment le vieillir peut être compris non pas comme le fait d'avancer vers un écueil et un naufrage mais comme celui d'aboutir à un but et à une promesse. La vieillesse peut atteindre un accomplissement social et métaphysique. Or son sujet finira par un effondrement : la disparition par le décès. Il en va autrement pour le vieillard, la vieille personne. Il peut faire la preuve de perfection sociale ou métaphysique, mais sa richesse véritable ne consiste pas dans la possession de cet universel, de cette essence. La vérité, le sens d'un vieillard n'est pas quelque chose de général, mais

26 G. SAND, *Journal intime*, Septembre 1868, in A. MAUROIS, *Lélia ou la vie de*

George Sand, Paris, 1952, p. 504.

le concret d'une personnalité. L'essence est, certes, atemporelle, mais elle peut s'effacer, être mise entre parenthèses avec l'approche et l'avènement de la disparition du sujet qui l'incarne. Quant au vieillir du vieillard, de cette personne unique, c'est un aller, un avancer dans *son* temps vers la mort comme un but, comme une rencontre. Le vieillard est une personne; et être une personne, c'est être avec et contre l'arrière-fond d'autres personnes. Nombreux sont ceux qui attendent après leur mort une rencontre avec des chers disparus, mais l'essentiel c'est la rencontre avec la Personne Suprême. La vieillesse a été montrée comme la possibilité d'une perfection sociale et métaphysique dans un présent d'ici-bas. Elle l'est certainement, mais elle est aussi et surtout l'ouverture vers l'Autre. Certes, il est difficile de ne pas la représenter comme un enfoncement définitif dans l'écueil des ténèbres, du néant. Toutefois – et c'est sa vérité et sa vocation profondes – elle peut et elle doit avoir comme but d'approcher de Dieu (*Psaume* 73, 28), d'être avec le Christ (*Philippiens* I, 23).

Thème

Miklos Vetö, né en 1936, marié, trois enfants et neuf petits-enfants, est membre extérieur de l'Académie hongroise des sciences et professeur des universités (émérite). Dernières publications : Gabriel Marcel. Les grands thèmes de sa philosophie, 2014; De Whitehead à Marion. Éclats de philosophie contemporaine, 2015; Fénelon, penseur de la volonté, 2017; De Budapest à Paris (1936-1977), 2018.



« J'entre dans l'ascenseur, j'appuie sur le bouton du deuxième étage et je m'apprête à une nouvelle rencontre avec le monde à l'envers¹. » C'est ainsi que le poète Christian Bobin débute le récit d'une des visites qu'il rend à son père, atteint de la maladie d'Alzheimer et hospitalisé dans une maison de long séjour. À la fin de ce court texte, intitulé *La Présence pure*, il note ceci : « Ceux qui ont très peu de jours et ceux qui sont très vieux sont dans un autre monde que le nôtre. En se liant à nous ils nous font un présent inestimable². » Qu'est-ce à dire pour nous qui sommes jeunes, en bonne santé, hyperactifs, hyper-connectés, obnubilés par la performance et la volonté de tout contrôler ? Ce présent consisterait-il en une vieillesse « réussie » ? Et si le monde à l'envers dans lequel se trouve la personne âgée nous révélait une partie du monde à l'endroit, une dimension essentielle de notre humanité que nous aurions voulu oublier ?

1. Le monde à l'endroit des « bien-portants »

Le monde à l'endroit des « bien-portants » voue un culte à la performance, à l'efficacité, à ce qui est utile, à ce qu'on peut contrôler, dans le but de soumettre le réel dans son ensemble à la volonté de l'homme ; c'est pourquoi on y vénère plus que tout les valeurs suprêmes de l'autonomie et de l'indépendance. Cela ne concerne pas que le monde des jeunes ou des adultes « mûrs » ; ces idées imprègnent également le discours de la société sur la vieillesse. La culture occidentale, de manière générale, se rine qu'il faut à tout prix « réussir » sa vie si l'on ne veut pas être un perdant³, et cela vaut plus particulièrement pour la dernière étape de l'existence, comme le souligne le biochimiste écrivain Joël de Rosnay : « Oui, il est possible de bien vivre la dernière phase de notre vie, de réussir notre longévité. Prolonger la durée de la vieillesse ou prolonger celle de la jeunesse n'est pas du tout la même chose : il est plus positif de chercher à allonger la durée de la jeunesse. De vieillir "jeune" en quelque sorte⁴. »

1 Christian BOBIN, « La Présence pure » (1999), dans *La Présence pure et autres textes*, Paris, Gallimard, 2012, pp. 121-151, p. 136.

2 *Ibid.*, p. 150.

3 Voir Alain EHRENBURG, *Le Culte de la performance* (1991) Paris, Arthème Fayard/Pluriel, 2010 et *La Fatigue d'être*

soi. Dépression et société (1998), Paris, Odile Jacob, 2000.

4 Joël DE ROSNAY, « Le corps » (1^{re} partie), dans Joël DE ROSNAY, Jean-Louis SERVAN-SCHREIBER, François DE CLOSETS et Dominique SIMONNET, *Une vie en plus. La Longévité, pour quoi faire?*, Paris, Seuil, 2005, pp. 17-95, p. 43.

Pour ce faire, rien de mieux que d'utiliser des méthodes de management qui ont fait leurs preuves : contrôler les processus et les systèmes qualité du bien- vieillir. Ce management en usage dans le monde économique s'étend désormais à celui des soins et du prendre-soin. Il s'agit dès lors d'établir « des règles rationnelles de "management" de notre corps [...] de *successful ageing* ("vieillesse réussie"⁵) ». Quant au journaliste Dominique Simonnet, il compare la vieillesse réussie à « une seconde adolescence, peut-être aussi agitée que la précédente⁶ ».

Cette seconde adolescence – celle que Romano Guardini attribue à « un jeune homme diminué⁷ » – se caractérise notamment par l'exigence de vieillir sans paraître vieux, c'est-à-dire de continuer d'apparaître comme un « jeune vieux » dont le visage lisse est dépourvu des rides qui racontent une existence vulnérable. Il ne s'agit plus de battre en retraite, l'âge de la retraite arrivé, mais de vivre une nouvelle vie, « libre », à l'instar des adolescents. La vieillesse ne serait pas l'âge des impossibles, plutôt celui de tous les possibles. L'écrivain Michel Houellebecq résume bien ce diktat de la vieillesse réussie : « Dans le monde moderne, on pouvait être échangiste, bi, trans, zoophile, SM, mais il était interdit d'être vieux⁸ », car la vieillesse est considérée comme une « disgrâce ». Le sociologue Michel Billé, d'accord avec lui, a constaté récemment que « dans une société qui ne valorise que « jeunesse, gloire et beauté », vieillir est forcément un problème⁹ ».

Thème

Cette maîtrise du processus du vieillissement s'origine dans le programme formulé par le philosophe René Descartes en 1637 consistant à « devenir comme maître et possesseur de la nature¹⁰ ». Autrement dit, il s'agit de maîtriser les lois de la nature, afin de la contrôler et de la perfectionner pour servir des finalités que l'homme se sera choisies. Ce programme s'applique non seulement à la Nature, mais aussi au corps humain, sujet à des déficiences. La maîtrise, grâce au savoir scientifique, des mécanismes organiques permettrait de guérir, selon Descartes, « d'une infinité de maladies, tant du corps que de l'esprit, et même aussi peut-être de l'affaiblissement de la vieillesse ». L'application du programme cartésien a eu pour résultat, entre autres, de faire considérablement augmenter

5 *Ibid.*, p. 44. Voir Olivier DE LADOU-CETTE, *Le nouveau guide du bien vieillir*, Paris, Odile Jacob, 2014.

6 Dominique SIMONNET, « Prologue », dans Joël DE ROSNAY, etc., *Une vie en plus*, op. cit., pp. 11-16, p. 12.

7 Romano GUARDINI, *Les Âges de la vie*, traduit par Geneviève Bousquet et Pie Duployé, Paris, Cerf, 1976, p. 68 [*Die Lebensalter. Ihre ethische und pädagogische Bedeutung* (1953), Würzburg, Topos Taschenbücher, 2016¹⁵, p. 59 :

« alter Mensch nur ein vermindertes Junger »].

8 Michel HOUELLEBECQ, *La Possibilité d'une île*, Paris, Fayard, 2005, p. 213.

9 Michel BILLÉ, « Vieux mais libres ? », dans Michel BILLÉ, Christian GALLOPIN, José POLARD, *Manifeste pour l'âge et la vie : réenchanter la vieillesse*, Toulouse, Érès, 2017, pp. 11-51, p. 40.

10 René DESCARTES, *Discours de la méthode* (1637), Paris, GF Flammarion, 2000, 6^e Partie, p. 99.

l'espérance de vie, grâce notamment à une plus grande maîtrise de l'hygiène en général, à un contrôle de la santé, aux avancées fulgurantes de la médecine et aux développements technologiques. Cette augmentation de l'espérance de vie s'accompagne de l'exigence de continuer à faire reculer le plus possible la mort. Ceci entraîne, paradoxalement, l'augmentation d'une certaine précarité durant les dernières années de la vie à cause de l'émergence de nouvelles maladies, du caractère chronique de certaines d'entre elles, de l'augmentation des handicaps physiques et psychiques. Ceux-ci exigent que le système de santé soit davantage sollicité, ce qui accroît les coûts pour la collectivité, et contraint des proches de ces personnes âgées à devenir eux-mêmes dépendants. L'accélération, ces dernières décennies, du vieillissement de la population en Occident, couplée à la baisse de la natalité qui ne compense pas l'allongement de la longévité, s'accompagne par ailleurs d'un tassement de la croissance économique.

Le programme cartésien s'est toutefois radicalisé sous l'égide d'une nouvelle idole, la santé – « On vénère la santé¹¹ ». Telle est l'idéologie des transhumanistes au *xxi*^e siècle ; ils prophétisent non seulement l'élimination de la vieillesse, mais plus encore « l'euthanasie de la mort¹² ». Pour eux, la vieillesse correspond à une injustice de la nature. La science et la technique se sont vues investies de la mission de dompter la maladie, jusqu'à s'en affranchir ; de même pour le handicap, la vieillesse, en bref toute forme de vulnérabilité. Celle-ci se manifeste tout au long de l'existence, et de manière plus particulière au moment de la vieillesse qui débouche fatalement sur la mort. Cette dernière étape de la vie est caractérisée par une crise.

Bernard
Schumacher

2. La crise de la vieillesse

Le terme « crise » vient du latin *crisis* et désigne une phase décisive dans une maladie ; ainsi que du grec *krisis* qui signifie « décision », « jugement ». Un temps de crise – comme celui de la vieillesse – implique un processus de discernement et de prise de décision, car il s'agit de s'ajuster à une situation nouvelle aux aspects tantôt positifs, tantôt négatifs. La crise s'accompagne souvent d'un deuil : dans le cas de la vieillesse, la personne âgée est amenée à accepter l'altération irréversible, voire la perte de facultés physiques, psychologiques, rationnelles et spirituelles. Un des aspects de la crise est qu'elle n'est pas destinée à durer et qu'elle débouche sur un nouvel état de vie.

11 Friedrich NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-1885), texte établi par Giorgio Colli etazzino Montinari, traduit par Maurice de Gandillac, Paris, Gallimard, 1971, p. 27 (prologue, n° 5) [*Also sprach Zarathustra*, dans *Kritische Studienausgabe*, Giorgio Colli etazzino

Montinari (éds.), München, Deutscher Taschenbuch Verlag, De Gruyter, 1999, vol. 4, p. 20 : « man ehrt die Gesundheit »].
12 Laurent ALEXANDRE, *La Mort de la mort. Comment la technomédecine va bouleverser l'humanité*, Paris, JC Lattès, 2011, p. 12.

La sortie d'une crise apparaît du reste dans l'étymologie du verbe « réussir ». Ce terme est emprunté à l'italien *riuscire*, qui signifie « ressortir », « déboucher » en français. La réussite consisterait donc à traverser une crise pour atteindre un nouvel état. Réussir signifie également « se révéler ». La réussite impliquerait – si on se met à l'école de l'étymologie – la révélation d'une réalité dont on prend petit à petit conscience. Réussir sa vieillesse signifierait expérimenter dans sa chair la crise propre à cette étape de l'existence, crise qui révélerait notamment une dimension anthropologique que nos contemporains bien-portants et actifs ont tendance à refuser. Quelle serait cette dimension anthropologique ? Quel serait le « présent inestimable » – pour reprendre la formule de Christian Bobin – que nous fait le « très vieux », celui qui a accepté de traverser la crise de la vieillesse, contrairement au « jeune vieil ado » qui refuse de vieillir et qui fait dire au poète Hermann Hesse ceci : « La vieillesse ne devient médiocre que lorsqu'elle prend des airs de jeunesse¹³ » ?

3. La vieillesse assumée

La vieillesse révèle au grand jour le caractère intrinsèquement temporel de l'existence dont les effets se font sentir sur le corps et l'esprit de l'homme. Prendre conscience que le temps ne cesse de passer, c'est reconnaître qu'il échappe à tout contrôle, que l'homme ne saurait ni en faire l'acquisition ni le plier à sa volonté. Confrontée à ce temps qui ne cesse de lui filer entre les doigts, la personne âgée peut adopter plusieurs attitudes.

La première consiste à accorder au passé une importance qui peut sembler exagérée. Cela trahit la plupart du temps le besoin de faire le bilan de son existence. Il s'agit, comme le remarque la médecin gériatre Renée Sebag-Lanoë, de « se mettre en paix avec soi-même, avec son passé, son histoire. Mettre de l'ordre dans sa mémoire, dans sa vie, dans ses bons et ses mauvais souvenirs. Réexaminer les événements. Accepter que les choses soient ce qu'elles ont été¹⁴ ». Une telle attitude, tout à fait compréhensible, peut toutefois amener la personne âgée à désirer vivre uniquement dans le passé, en refusant de vivre le présent de sa vieillesse comme un présent qui porterait en germe un futur à venir.

Une deuxième attitude caractérise celui qu'on nomme un « jeune vieil ado ». Elle consiste à refuser de prendre conscience de la durée limitée

Thème

13 Hermann HESSE, « Les gens qu'on peut imaginer vieux », dans *Id.*, *Eloge de la vieillesse*, traduit par Alexandra Cade, Paris, Calmann-Lévy, 2000, pp. 45-48, p. 46 [« Im Altwerden », dans *Mit der Reife wird man immer jünger. Betrachtungen und Gedichte über das Alter*, édité par

Volker Michels, Frankfurt am Main, Insel Verlag, 1990, pp. 49-52, p. 50 : « Alter wird nur gering, wenn es Jugend spielen will »].

14 Renée SEBAG-LANOË, *Soigner le grand âge*, Paris, Desclée de Brouwer, 1992, p. 92.

de sa propre existence en se lançant dans une multitude de projets et de programmes à réaliser.

La troisième attitude, bien que plus équilibrée, est dénigrée par la société occidentale car elle contrevient à l'activisme fébrile. L'écrivain Paul Claudel a très bien résumé cette attitude, alors qu'il avait atteint l'âge de 84 ans, et qu'il devait mourir deux ans plus tard : « Hier, soupire l'un. Demain, soupire l'autre. Mais il faut avoir atteint la vieillesse, pour comprendre le sens éclatant, absolu, irrécusable, irremplaçable, de ce mot : Aujourd'hui¹⁵ ». Et le romancier François Mauriac de renchérit, à l'âge de 80 ans, quelques années avant sa propre mort : « [J]e ne me sens détaché de rien ni de personne. Mais vivre suffirait désormais à m'occuper. Ce sang qui afflue encore à ma main posée sur mon genou, cette mer que je sens battre au-dedans de moi, ce reflux et ce flux qui ne sont pas éternels, ce monde si près de finir, exige une attention à tous les instants, de tous ces derniers instants avant le dernier : la vieillesse, c'est cela¹⁶. »

Ces vieillards font l'expérience de vivre dans le présent ; ou, pour reprendre le constat de Renée Sebag-Lanoë, « les personnes âgées habitent davantage l'instant¹⁷ », ce qui s'exprime par exemple dans « leur manière de jouir très intensément d'un rayon de soleil ou de la vision fugitive d'un oiseau¹⁸... ». Telle semblerait être la clef du bonheur, comme le lui dit une dame âgée, alors qu'elle effectue des recherches sur la manière de vivre l'expérience du grand âge : « Permettez mon cher docteur, permettez que je vous dise tout bas, profitez pleinement de la minute qui passe, le temps glisse vite, le bonheur est fugace et les heures que l'on aime ne reviennent pas le lendemain¹⁹ ! ».

Bernard
Schumacher

Comment comprendre le fait d'habiter ainsi le présent ? Les stoïciens contemporains proposent une première hypothèse, eux qui refusent d'être confrontés au passé ainsi que d'être ouverts au futur dans l'utopie de tout contrôler. C'est ainsi que le stoïcien se protège contre toute forme de déstabilisation, de trouble, de souffrance. En effet, l'acte de désirer ou d'espérer est source de souffrance, car il entraîne la crainte que nos désirs ne se réalisent pas. Si l'on veut vivre heureux (au sens d'affranchi de toute crainte), il faut se concentrer sur le présent en renonçant aux désirs dont la réalisation ne dépend pas de la volonté. En fin de compte, se replier sur le présent, sans plus se tourner ni vers le

15 Paul CLAUDEL, *Journal*, volume II (1933-1955), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1969, cahier X, août-septembre 1952, p. 818.

16 François MAURIAC, *Nouveaux Mémoires intérieurs* (1964), dans *Mémoires intérieurs. Nouveaux Mémoires intérieurs*, Paris, Flammarion, 1985, p. 419.

17 Renée SEBAG-LANOË, *Propos sur le grand âge. Réfléchir une expérience*, Rueil-Malmaison, Editions Doin-Lamarre, 2008, p. 30.

18 *Ibid.*

19 Renée SEBAG-LANOË, *Soigner le grand âge*, op. cit., p. 93.

passé ni vers le futur, c'est, pour le stoïcien, craindre de ne pas continuer à être son propre souverain et de devoir s'en remettre à un autre. Cette crainte est fondée sur l'idée que la perte de contrôle de la volonté restreindrait la liberté et s'opposerait à la dignité humaine.

Cette attitude d'inspiration stoïcienne débouche sur ce que le philosophe Gabriel Marcel nomme « l'insularisation temporelle de l'homme²⁰ » à propos de la neutralisation du passé, et (pourrait-on ajouter) du futur. Cette insularisation représente une deuxième manière d'expliquer la prédilection qu'affichent nos contemporains pour le fait de vivre au présent : le temps est désormais atomisé, discontinu, compressé. Du coup, on n'envisage plus les divers événements de la journée, tout comme les périodes de la vie, comme reliés. Chaque événement particulier est considéré indépendamment et la personne n'a plus d'histoire, au sens d'histoire narrative. La vie n'est plus un ensemble porteur de sens ; elle se caractérise plutôt par de multiples opportunités à saisir, en dehors de toute notion de passé et de futur. En bref, le temps n'est plus continu, car la « logique » de l'expérience du présent vécu intensément, sans durée ou hors durée, remplace celle de l'ouverture vers le futur, dont l'espérance est l'exemple même.

Thème

La troisième manière de vivre au présent, est donc d'être présent – au double sens du *présent temporel* et de la *présence* – à ce qui est, à ce qui se présente. Être présent, c'est adopter une attitude de présence au monde et à autrui. Si on peut obliger quelqu'un à être là – comme un soignant devant un vieillard –, on ne peut obliger personne à être présent au sens d'être ouvert à la personne même d'autrui. Il y a, par exemple, deux façons de saluer quelqu'un. Le bonjour peut n'être que machinal, sans forme de relation, privé de toute présence, de toute authentique adresse à l'égard d'autrui. La présence n'est ni une technique à maîtriser ni une position de contrôle, du réel et d'autrui ; c'est avant tout une manière d'être en relation au monde et à autrui : attitude qui se caractérise par une ouverture, une disponibilité d'écoute ou une entrée en relation qui caractérise la seconde façon de saluer quelqu'un. Prendre soin de soi et de l'autre, c'est soigner et expérimenter la présence au présent.

Cette habitation du présent temporel nécessite toutefois une ouverture vers le passé d'où il tire son origine. Car le présent ne surgit pas de nulle part, il s'inscrit dans une double histoire narrative, celle de la personne et celle de la communauté. Cette habitation du présent se caractérise également par une ouverture vers le futur, vers le surgissement d'une nouvelle réalité d'existence non encore présente et qui échappe au raisonnement de la prospective, tout comme à la volonté de contrôle. Cette ouverture du présent tout à la fois vers le passé et vers le futur implique une autre

20 Gabriel MARCEL, *Les Hommes* sitaires, 1991, p. 36.
contre l'humain, Paris, Éditions univer-

dimension du terme « présent » : celui-ci n'est pas seulement une présence à et une présence pour, mais également un *présent, compris comme don*. En d'autres termes, l'ouverture qu'entraîne le présent se caractérise par un dessaisissement de la volonté de contrôle, afin de se laisser saisir par le réel compris comme donation première. Vivre au présent signifie ainsi expérimenter une présence et percevoir le réel et autrui comme autant de dons qui échappent à tout contrôle.

Laissons la parole au poète Hermann Hesse qui décrit à merveille l'expérience de la vieillesse vécue comme présence au présent-don du réel, lequel se révèle à celui qui se dessaisit de sa volonté de contrôle pour adopter une attitude de disponibilité, dans un esprit d'ouverture et de confiance : « Je vivais même des moments de ravissement, de révélation [...] Ces événements sont inattendus [...] l'éclosion de ces instants [...] où le sens et la valeur de tout ce qui existe et se produit s'offrent à nous à travers la forme d'un paysage, d'un visage, d'une fleur. [...] où le secret de l'Être se dévoilait ici, et pour celui qui regardait, c'était merveilleux, cela représentait le bonheur, le sens, c'était un présent [...]. L'événement en lui-même se résumait en fait à une apparition, un miracle, un mystère aussi beau que grave, plein de grâce mais aussi implacable²¹ ».

Face au temps, dont il ne peut pas jouir à volonté, l'être humain fait l'expérience d'une absence de contrôle radicale. Le pouvoir qu'il exerce sur le monde – dont le programme de Descartes évoqué ci-dessus est le paradigme – il ne l'exerce pas sur le temps, car il ne lui appartient pas. C'est ainsi que le vieillard nous révèle, par le biais de ses pauvretés physique et intellectuelle, une pauvreté plus profonde même si elle recèle une richesse incommensurable, richesse qui réside dans l'acceptation de l'existence telle qu'elle se présente, dans une disponibilité au moment présent, dans une présence au présent-don : celui de la réalité, des autres et de soi. Dans ce sens, la pauvreté désigne le fait d'être à même de s'abandonner et de se laisser conduire avec confiance sur les divers chemins de la vie (qui sont imprévisibles), pour consentir au réel dans le moment présent. « Accepter de ne pas maîtriser, souligne Michel Billé, est alors un des éléments constitutifs de la vieillesse. J'ai beau vouloir faire jeune, vient le moment où l'autre me perçoit vieux²² ». Tandis que la vieillesse frappée au coin de la tyrannie de la réussite et du jeunisme « n'est qu'apparence et tricherie²³ », car « vieillir, note le philosophe Lucien Guirlinger, c'est dépendre d'autres choses et d'autres êtres que de soi-même²⁴ ».

Bernard
Schumacher

21 Hermann HESSE, « Harmonie du mouvement et de l'immobilité », dans *Id., Éloge de la vieillesse*, op. cit., pp. 54-62, pp. 54-55, 59 [« Einklang von Bewegung und Ruhe », op. cit., pp. 57-65, pp. 57-58, 62-63].
22 Michel BILLÉ, « Vieux mais libres ? »,

op. cit., p. 45.

23 Romano GUARDINI, *Les Âges de la vie*, op. cit., p. 68 [« Schein und Lebensbetrug », p. 59].

24 Lucien GUIRLINGER, *Vieillir : art ou destin ?*, Paris, Pleins Feux, 2001, p. 33.

L'homme contemporain – obnubilé par la performance et l'efficacité, désireux de soumettre le réel à son vouloir propre – est appelé, en prenant exemple sur le vieillard, à renoncer au contrôle absolu de soi et à se laisser être déstabilisé et dessaisi pour adopter une attitude de réceptivité à l'égard de la réalité et des événements qui surgissent de manière imprévue. L'espérance exprime cette manière d'être au monde : conscient qu'il ne peut atteindre par lui-même l'objet qu'il espère, celui qui espère dans cet état accueille ce qui advient comme un don d'autrui. Le refus de l'espérance qu'expriment les stoïciens modernes a sa source dans leur refus de la dépendance au nom d'une liberté de contrôle ; ils évacuent par là-même la dimension du présent en tant que don, ainsi que la gratuité qui l'accompagne.

Le philosophe Clive Staples Lewis résume bien l'enjeu de la liberté : « Nous sommes comme des nageurs qui, se tenant encore debout sur le fond avec un pied, ou un orteil, veulent rester au sol ; si seulement ils lâchaient prise, ils se laisseraient aller glorieusement au plaisir qu'il y a à se laisser porter par l'eau. Si nous pouvions abandonner notre dernière exigence de liberté [...], nous connaîtrions la liberté²⁵ ».

La liberté du vieillard ne consiste pas à s'abandonner à cette mascarade qui lui imposerait de paraître à tout prix jeune, mais à acquérir une nouvelle liberté intérieure, en acceptant sa condition d'être temporel fini ; voilà qui rend possible une ouverture et une rencontre avec le réel dans une attitude de confiance et de disponibilité, à condition d'accepter de ne pas être aux manettes pour le contrôle de sa propre vie. « En vieillissant, note le philosophe Odo Marquard, on peut laisser aller les choses²⁶ », et acquérir ainsi une certaine sérénité.

4. Conclusion

Bien vieillir, c'est accorder de l'importance à une attitude de disponibilité réceptive qui implique, précise Renée Sebag-Lanoë, le « deuil de cette volonté de maîtrise et de toute-puissance qui caractérise l'homme contemporain²⁷ ». Cette attitude, on la trouve au cœur de la contemplation. À rebours de la consommation effrénée de nouvelles expériences dont sont si friands les adeptes de la culture contemporaine, le vieillard se distingue

25 Clive Staples LEWIS, *Les Quatre Amours*, traduit par Denis Ducatel et Jean-Léon Müller, Le Mont-Pèlerin, Éditions Raphaël, 2005, p. 220 [*The Four Loves*, New York, Harcourt Brace Jovanovich, A Harvest/HBJ Book, 1991, p. 131.

26 Odo MARQUARD, «Das Alter –

mehr Ende als Ziel», dans *Id.*, *Franz Josef Wetz im Gespräch mit Odo Marquard. Endlichkeits-philosophisches. Über das Altern*, Stuttgart, Philipp Reclam, 2013, pp. 76-95, p. 87 : « Im Alter kann man die Dinge eher mal laufen lassen. ». 27 Renée SEBAG-LANOË, *Soigner le grand âge*, op. cit., p. 90.

Thème

par la manière, précise Odo Marquard, dont il « regarde l'une ou l'autre chose et dont on s'attarde devant lui²⁸ ». La vieillesse nous enseigne à renouer avec le temps, à nous réconcilier avec lui. Cette réconciliation implique, comme le souligne le philosophe Robert Redeker, « que l'on rende son importance à la flânerie sans but, à la lenteur, à l'ennui, à la méditation, sans doute à ce qui était pour les anciens Grecs la *scholè*, le loisir, la gratuité. Est gratuit ce que nous faisons pour rien, sans but, hors agenda, hors emploi du temps²⁹ ». Le poète Hermann Hesse, quant à lui, souligne l'importance capitale que revêt cette attitude de contemplation telle qu'elle est vécue par le vieillard : « Regarder, observer, contempler devient progressivement une habitude, un exercice, et, insensiblement, l'état d'esprit, l'attitude que cela entraîne influencent tout notre comportement. [...] nous sommes étonnés de constater à quel point il est merveilleux et bon de se retirer de cette course poursuite, de cette course folle et d'accéder à la *vita contemplativa*. Dans ce jardin de la vieillesse s'épanouissent des fleurs que nous aurions à peine songé à cultiver autrefois. Ici fleurit la patience, une plante noble. Nous devenons paisibles, tolérants, et plus notre désir d'intervenir, d'agir diminue, plus nous voyons croître notre capacité à observer, à écouter la nature aussi bien que les hommes³⁰ ».

Le présent inestimable – conformément à l'intuition qu'en a Bobin cité dans l'introduction – que nous fait le vieillard, que l'on peut considérer comme un sage, réside dans l'élaboration d'une culture de la contemplation et du loisir authentique, comme l'a bien perçu le philosophe Friedrich Nietzsche, il y a près de cent cinquante ans : « Cette agitation s'accroît tellement que la haute culture n'a plus le temps de mûrir ses fruits ; c'est comme si les saisons se succédaient trop rapidement. Faute de quiétude, notre civilisation aboutit à une nouvelle barbarie. À aucune époque, les hommes d'action, c'est-à-dire les agités, n'ont été plus estimés. L'une des corrections nécessaires qu'il faut entreprendre d'apporter au caractère de l'humanité sera donc d'en fortifier dans une large mesure l'élément contemplatif³¹ ». Quant au philosophe Josef Pieper, il souligne, à juste titre, qu'« une culture véritable ne peut s'épanouir que sur le terrain du loisir³² »,

Bernard
Schumacher

28 Odo MARQUARD, « Das Alter – mehr Ende als Ziel », *op. cit.*, p. 83.

29 Robert REDEKER, *Bienheureuse vieillesse*, Monaco, Éditions du Rocher, 2015, p. 180. Voir Josef PIEPER, *Le loisir, fondement de la culture*, traduit par Pierre Blanc, Genève, Ad Solem, 2007.

30 Hermann HESSE, « De la vieillesse », dans *Éloge de la vieillesse*, *op. cit.*, pp. 64-68, p. 67 [« Über das Alter », *op. cit.*, pp. 68-74, p. 72.

31 Friedrich NIETZSCHE, *Humain trop humain, I* (1878-1879), traduit par Alexandre-Marie Desrousseaux et

Henri Albert et révisé par Jean Lacoste, dans *Œuvres*, édité par Jean Lacoste et Jacques Le Rider, Paris, Robert Laffont, 1993, vol. 1, pp. 417-695, p. 593 (nr. 285) [*Menschliches, Allzumenschliches, I*, dans *Kritische Studienausgabe*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 9-366, p. 232 (nr. 285).

32 Josef PIEPER, « Muße und menschliche Existenz », *Werke in acht Bänden*, édité par Berthold Wald, Hamburg, Felix Meiner, vol. 8.2, 2008, pp. 453-458, p. 456 : « Wahre Kultur gedeiht nicht, sei es denn auf dem Boden der Muße ».

c'est-à-dire d'activités qui ne servent à rien ou plutôt qui possèdent leur finalité en elles-mêmes. Leur présence nous rappelle ce que l'être humain est au plus profond de lui-même : il a une dignité, une valeur qui échappent à toute fin utile, à toute réflexion fonctionnelle et quantitative, aux intérêts et aux désirs subjectifs des bien-portants. Cette culture de la contemplanation et du loisir authentique, à l'opposé d'une culture de l'activisme et du divertissement, est ce qui permet à « l'homme de demeurer un homme³³ », pour reprendre la formule de la philosophe Simone de Beauvoir au sujet des vieillards, en ce sens qu'ils ne doivent pas se montrer performants ni être utiles et rentables pour la collectivité.

Le « monde à l'envers » dans lequel se trouve le père de Christian Bobin révèle en définitive une partie du monde. La présence du vieillard est pour le jeune hyperactif un présent inestimable dans la mesure où il est présent au présent. Ce sont sa capacité d'être présent sans volonté de contrôle et disponible au surgissement de l'inespéré, du nouveau, sa capacité à recevoir ce qui se révèle dans l'ici et le maintenant, et à s'ouvrir à l'à-venir dans une attitude de confiance et d'espérance qui représentent pour notre culture occidentale une très grande richesse. Le vieillard de cette sorte nous apprend à « perdre » notre temps en envisageant chaque rencontre comme un présent vécu en présence du présent. Comme l'écrit le poète à la fin de *La Présence pure* : « Quelques fleurs, vendangées par une pluie nocturne, sont tombées sur une table du jardin de la maison de long séjour. Mon père les regarde. Il a dans les yeux une lumière qui ne doit rien à la maladie et qu'il faudrait être un ange pour déchiffrer³⁴ ». Cette lumière révèle sa présence comme présent inestimable. Tel est le don que nous procure sa sagesse.

Thème

Bernard Schumacher, marié, quatre enfants, est professeur à l'Université de Fribourg (CH). Il est l'auteur notamment de : Quand cesse-t-on de vivre ? Pour une définition de la mort humaine, Nantes, Cécile Defaut, 2011 ; L'euthanasie de la personne vulnérable, Toulouse, Érès, 2017 ; L'Éthique de la dépendance face au corps vulnérable, Toulouse, Érès, 2019 ; Le Suicide F.X. Putallaz et B. Schumacher éd., Paris, Éditions du Cerf, 2019.

33 Simone DE BEAUVOIR, *La Vieillesse*, Paris, Gallimard, 1970, p. 568.

34 Christian BOBIN, « La Présence pure », *op. cit.*, p. 151.



Mon grand-père maternel avait une cousine germaine qui mourut centenaire en 2005. Elle était toujours d'une joie souriante, pleine d'attentions. Elle dit un jour à ma mère, qui s'indignait que ce fût elle qui prît l'autobus pour aller la voir : « Ma chérie, je fais aujourd'hui ce que je faisais hier pour pouvoir le faire demain ». Athlète de haut niveau, la personne âgée connaît le prix et la vertu de l'entraînement quotidien, dont l'interruption est source de perte irréversible de capacités. Ici, tout est dit en une seule phrase de la précarité qui menace si l'entraînement s'interrompt. La ténacité de l'entretien quotidien d'une capacité lie l'aptitude présente à celles qui la précèdent et qui la suivent. La discipline quotidienne est une action continuée qui place la volonté au cœur du temps qui m'est donné. Le temps, métaphysiquement, est implicitement compris comme une action continuée, celle de ma volonté, pour servir celle de Dieu. Il peut être bon, lorsque guettent la paresse ordinaire, le découragement ou la fatigue, de rappeler les vertus d'une discipline de vie qui permet de continuer à être tourné vers les autres.

Mais le cours de nos vies n'est pas linéaire et un accident, une perte irréversible de capacité peuvent produire une rupture à partir de laquelle plus rien ne sera plus comme avant. Souvent, le premier réflexe consiste à essayer de recouvrer tout ou partie de la capacité perdue. Tels, à force de volonté, réussissent à recouvrer l'usage de la parole après un arrêt vasculaire cérébral ou un accident ischémique transitoire. Parfois, il ne s'agit plus de recouvrer ce qui pouvait être énoncé par les moyens précédents, mais d'inventer une nouvelle manière de parler avec les moyens nouveaux dont ils disposent. Un prêtre, aumônier de la maison de retraite des sœurs de Chambéry¹, dit volontiers qu'il a plus appris là que dans tout son ministère antérieur. La vie est très difficile, dit-il, pour qui vit dans l'attente de recouvrer une capacité définitivement perdue. C'est une manière de vivre dans le passé, et finalement, de ne pas vivre. Si, en revanche, la personne, plus ou moins irrémédiablement diminuée, fait avec les moyens du bord, sans chercher à recouvrer ce qui ne peut plus l'être et dont elle disposait il y a encore bien peu, une telle personne, en décidant de se tourner vers l'avenir et non vers le passé, peut encore

1 Le Père Fontaine

vivre sa vie pleinement : aimer, avec les forces de vie qui sont à présent les siennes, sans épiloguer sur les capacités qu'elle vient de perdre.

Voilà qui semble bien plus aisé à écrire qu'à vivre, mais qui impose à nos désirs une discipline peut-être encore plus athlétique que celle de faire aujourd'hui ce que nous faisons hier pour pouvoir le faire demain. Tout l'enjeu consiste alors à continuer, c'est-à-dire à tenir toute l'unité de notre être en la récapitulant sous l'invention de l'unité toujours nouvelle de notre vie. Cette récapitulation, c'est le Christ qui l'accomplit en nous à chaque instant. Voilà pourquoi vivre, pour nous, c'est le Christ, non seulement à tout âge, mais peut-être plus encore lorsque les forces viennent à manquer. À mesure que les forces s'amenuisent, l'intensité de l'effort de vie augmente pour se concentrer sur l'essentiel d'une vie : répondre oui au Christ sans jamais nous détourner de Lui ni L'apostasier. L'important est d'arriver à bon port, d'arrimer notre barque au Christ ; peu importe l'état dans lequel nous serons alors. En vieillissant, notre ouïe et notre vue qui nous renseignent sur le plus lointain, notre odorat et notre goût qui nous renseignent sur le plus proche peuvent nous abandonner avant le toucher ; notre mémoire, notre intelligence, notre conscience peuvent nous quitter brusquement ou progressivement ; notre être se concentre de plus en plus. Nul regret ici comme dans le vers d'Henri Estienne « Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait » (*Les Prémices*, 1594), l'essentiel n'étant pas de pouvoir, mais d'être, c'est-à-dire d'aimer.

Thème

Une jeune fille belge de famille aisée, Jacqueline de Decker (1913-2009), après des études supérieures de sociologie et une formation d'infirmière, part en 1946 pour Madras où elle vit seule, en sari, parmi les pauvres. Entendant parler par un jésuite d'une religieuse qui vit, elle aussi, en sari parmi les pauvres, elle part la rencontrer. Ainsi naît, en 1948, une amitié très forte entre Jacqueline de Decker et Mère Teresa. De graves problèmes de santé contraignent bientôt la première à rentrer en Belgique. Elle y subit quinze greffes. Presque entièrement paralysée, elle ne peut plus envisager de rejoindre Mère Teresa en Inde. Celle-ci lui propose alors une voie de coopération unique : offrir ses souffrances pour le succès de l'œuvre entreprise. En octobre 1952, elle lui écrit ainsi :

« En te liant spirituellement à nos efforts, tu participeras par l'offrande de tes souffrances et ta prière à notre travail dans les bidonvilles. Notre tâche est gigantesque et j'ai besoin de beaucoup d'ouvriers. Mais j'ai besoin aussi d'âmes comme la tienne qui souffrent et prient pour le succès de notre entreprise. Veux-tu accepter d'offrir tes souffrances à tes sœurs d'ici pour leur donner chaque jour la force d'accomplir leur œuvre de miséricorde ? »

Le 12 avril 1953, 37 novices font leur profession religieuse, soutenues par 37 malades qui offrent leurs souffrances pour la mission de chacune. L'œuvre des Coopérateurs souffrants naît ainsi. Chaque missionnaire est doublée par un malade qui la soutient de toutes ses souffrances. Toute sa vie, Mère Teresa sut combien, par la prière et la libre offrande de ses souffrances, son amie Jacqueline prit une part essentielle à l'œuvre qu'elles ont toutes les deux portée. Quel exemple lumineux pour tous ceux qui, très âgés, se sentent tristement inutiles, alors qu'il leur reste tout l'essentiel : la prière et la force d'aimer.

Lors de ses soixante-cinq ans, saint Jean-Paul II écrivit un « Acte d'abandon à la Miséricorde » qu'il est bon de relire encore :

Seigneur, voilà plus de soixante-cinq ans que Tu m'as fait le don inestimable de la vie, et depuis ma naissance, Tu n'as cessé de me combler de tes grâces et de ton amour infini. Au cours de toutes ces années se sont entremêlés de grandes joies, des épreuves, des succès, des échecs, des revers de santé, des deuils, comme cela arrive à tout le monde. Avec ta grâce et ton secours, j'ai pu triompher de ces obstacles et avancer vers Toi. Aujourd'hui, je me sens riche de mon expérience et de la grande consolation d'avoir été l'objet de ton amour.

Mon âme te chante sa reconnaissance.

*Nicolas
Aumonier*

Mais je rencontre quotidiennement dans mon entourage des personnes âgées que Tu éprouves fortement : elles sont paralysées, handicapées, impotentes et souvent n'ont plus la force de Te prier, d'autres ont perdu l'usage de leurs facultés mentales et ne peuvent plus T'atteindre à travers leur monde irréel. Je vois agir ces gens et je me dis : « Si c'était moi ? »

Alors, Seigneur, aujourd'hui même, tandis que je jouis de la possession de toutes mes facultés motrices et mentales, je T'offre à l'avance mon acceptation à ta sainte volonté, et dès maintenant je veux que si l'une ou l'autre de ces épreuves m'arrivait, elle puisse servir à ta gloire et au salut des âmes. Dès maintenant aussi, je Te demande de soutenir de ta grâce les personnes qui auraient la tâche ingrate de me venir en aide.

Si, un jour, la maladie devait envahir mon cerveau et anéantir ma lucidité, déjà, Seigneur, ma soumission est devant Toi et se poursuivra en une silencieuse adoration. Si, un jour, un état d'inconscience prolongée devait me terrasser, je veux que chacune de ces heures que j'aurai à vivre soit une suite ininterrompue d'actions de grâce et que mon dernier soupir soit aussi un soupir d'amour. Mon âme, guidée

à cet instant par la main de Marie, se présentera devant Toi pour chanter tes louanges éternellement.

Il y a donc au moins deux manières chrétiennes de vivre âgé : chercher à maintenir nos aptitudes, ou décider de nous en passer. Ce sont deux manières de faire « avec les moyens du bord ». Et non pas de manière triste, mais, joyeuse, en étant prêt à aborder la vie éternelle, avec le désir de chanter les louanges de notre Seigneur, Créateur et Sauveur, éternellement.

Nicolas Aumonier, marié, quatre enfants, est maître de conférences en histoire et philosophie des sciences à l'Université Grenoble Alpes. Dernières publications : « Est-il possible de vouloir librement être euthanasié ? », in B. Schumacher, Euthanasie de la personne vulnérable, Toulouse, Éditions Érès, 2017 ; « Le suicide dans la tradition anglaise : autour de Hume », in F.-X. Putallaz et B. Schumacher, Le Suicide, Paris, Éditions du Cerf (à paraître, septembre 2019).

Petite théologie du grand âge

Ivica
Raguz

Il est donc permis de cheminer du grand âge et des rides à la jeunesse, et ce qui est admirable dans cette mutation est que, tandis que le corps évolue de l'enfance à la sénilité, l'âme, si elle atteint son épanouissement, passe de la vieillesse à l'adolescence.

(Origène, *Homélie sur Ézéchiel*, XIII, 2, 10)

C'est bien connu : la population vieillit en Europe et les gens du « troisième âge » pourraient bientôt y être majoritaires. L'espérance de vie augmente, principalement grâce à de meilleures conditions de vie et aux extraordinaires progrès de la médecine. La conséquence est que l'on passera peut-être presque la moitié de son existence à un âge considéré comme avancé. Une des questions les plus sensibles que pose le vieillissement est celle de la fin de vie avec de longues maladies incurables, ce qui amène à débattre sur l'euthanasie, l'acharnement thérapeutique, les déficiences mentales et pas seulement physiques, etc. Mais le vieillissement n'est pas seulement un fait : c'est aussi un problème social dans une culture qui valorise la jeunesse et où c'est une disgrâce de l'avoir perdue¹.

Cette perception négative du grand âge pèse sur les deux époques antérieures de la vie : la maturité et l'enfance. Autrefois, la maturité ou « deuxième âge » se caractérisait par le fait de fonder une famille et d'avoir des enfants. Aujourd'hui, ces deux réalités ne paraissent plus si désirables : on n'a pas envie de prendre des responsabilités et encore moins de vieillir ; on veut rester éternellement jeune, comme Peter Pan, c'est-à-dire sans décisions à prendre, surtout si les choix à faire conditionnent toute la suite de la vie. Cette idéologie « jeuniste » affecte aussi le « premier âge », car si être jeune est en soi la plus éminente des vertus, la nécessité d'éduquer et de préparer aux prises de responsabilité de la maturité tend à disparaître.

Tout cela constitue un énorme défi pour l'Église. Elle s'est toujours attachée à accompagner les personnes âgées, et les besoins sont de nos jours plus importants et plus urgents que jamais. Les réflexions qui suivent s'efforceront de les cerner. Dans un premier temps seront évoquées les difficultés que posent le vieillissement et aussi certaines manières inadéquates

1 Voir Matteo AMORI, *Tutti muoiono cambiando la nostra vita e la nostra fede*, Soveria Mannelli, 2016.

de l'affronter. Une seconde partie sera consacrée à un essai de théologie de l'avancement en âge à partir des Écritures et de la Tradition².

1. Le grand âge et ses difficultés

1 • La vieillesse commence quand l'homme s'aperçoit que son temps est limité, parce qu'il lui reste moins d'années à vivre qu'il n'en a déjà vécues. Le champ de l'avenir et du possible diminue, celui de la nouveauté et des capacités à les accueillir se restreint, à l'inverse de la jeunesse marquée par l'ouverture à tout ce qui peut advenir de bon. Les vieux « vivent dans la mémoire plutôt que dans l'espérance. Car le temps de vie qui leur reste se raccourcit. Le passé enfle, le futur s'amenuise. C'est pourquoi ils parlent tant des jours anciens³. » L'homme devient donc vieux à partir du moment où son avenir ne l'intéresse plus. En bref, tandis que les jeunes ont le sentiment d'avoir tellement de temps devant eux qu'ils n'y pensent même pas, les vieux, qui savent ne plus en avoir beaucoup, éprouvent qu'il leur est compté. Selon Jean Améry, l'expérience du monde et de l'espace est liée à la perception du temps, et quand le temps est raccourci, le monde et l'espace le sont aussi⁴. Cela se vérifie dans le fait que les personnes âgées tendent à rester là où elles sont et se souviennent mieux de ce qui est arrivé il y a longtemps que des événements récents.

Thème

Il en résulte une sensation d'« aliénation culturelle ». Puisque les vieux vivent de moins en moins dans le présent, ils sont de plus en plus étrangers au monde qui les entoure. Ils ne sont pas « dans le coup » et vivent avec les idées, les livres et les représentations d'autrefois. Lorsqu'ils s'ouvrent aux dernières modes, on les trouve toujours décalés, parce qu'ils s'affublent de ces nouveautés comme de vêtements qui ne leur vont pas. Comme le dit très bien Jean Améry (encore), « non seulement leur corps, qui avant les portait et maintenant leur pèse, mais aussi leur culture est pour eux un handicap, comme un cœur qui s'es-souffle, un estomac capricieux ou une mâchoire qui tombe⁵ ». Comme la culture moderne se caractérise par des renouvellements perpétuels, les vieux sont de plus en plus « largués » dans la société actuelle.

2 Voir bibliographie à la fin de cet article.

3 ARISTOTE, *Rhétorique*, II, 13.

4 Jean AMÉRY, *op. cit.*, p. 31s. Les citations sont tirées de la traduction anglaise, *On Aging: Revolt and Resignation*, Indiana University Press. On trouve là peut-être la meilleure description phénoménologique de la vieillesse et de ses difficultés. Mais, comme le suggère le titre du livre, pour l'auteur, écrivain juif autrichien (1912-1978), rescapé de la Shoah,

qui était athée et s'est suicidé, le grand âge pousse surtout à la résignation et au désespoir. L'intérêt de cette réflexion est de montrer que la société moderne affronte sans conviction ni efficacité les difficultés du vieillissement. Paradoxalement, cette vision nihiliste fraye le chemin pour la seule approche du grand âge qui soit adéquate et offre, au lieu d'un empirisme passif, une solution à la mesure du défi, à savoir la foi en Jésus-Christ.

5 *Ibid.*, p. 121.

À quoi s'ajoute une nette dévalorisation de la sagesse des anciens. Dans les sociétés traditionnelles, les vieux étaient la mémoire de la communauté ou de la famille. Aujourd'hui, les sociétés sont entièrement tournées vers l'avenir et l'expérience des générations précédentes n'a pas d'intérêt. Ce sont plutôt les anciens qui, s'ils veulent passer pour raisonnables, doivent apprendre des jeunes. Comme l'a dit le philosophe autrichien Paul K. Liessmann, le seul moyen pour les vieux de survivre dans une société post-traditionnelle, c'est de rester ou d'avoir l'air jeune⁶.

C'est le drame du vieillissement dans le monde contemporain : les vieux sont forcés de se comporter, de penser et d'agir comme les jeunes. C'est évident dans l'habillement. Les femmes – et les hommes de plus en plus – ont recours à la chirurgie esthétique et aux traitements anti-vieillessement – ce qui, soyons francs, donne des résultats peu naturels et même grotesques⁷. Les vieux restent vieux et ces artifices ne font que le souligner. Mais cette inaccessibilité du présent et de l'avenir pousse au pessimisme et à une certaine négativité vis-à-vis de l'existence. Aristote l'avait déjà bien vu : « Du fait qu'ils ont vécu de longues années pendant lesquelles ils ont été souvent trompés et se sont eux-mêmes souvent trompés, et puisque tout va mal et leur échappe, ils ne voient rien de positif et manquent en toutes choses totalement d'énergie. [...] Ils deviennent méchants, puisque la méchanceté consiste à ne voir partout que le pire. Ils sont toujours soupçonneux, parce que l'expérience leur a enseigné de ne se fier à rien⁸. »

Ivica
Raguž

2 • Le deuxième aspect du vieillissement, qui est aussi une difficulté, est le déclin des capacités physiques. Le corps devient de plus en plus une masse à porter et de moins en moins un foyer d'énergie. Jean Améry écrit : « Misérable jambe, cœur affolé, estomac rebelle, vous me faites mal ; vous êtes mes ennemis. J'ai envie de vous toucher, de m'occuper de vous, de compatir avec vous, et aussi de vous arracher de mon corps et de vous remplacer⁹. » Le corps n'est plus ce qu'il était. Il se fatigue vite. Même lorsqu'il sort d'une maladie, il ne retrouve pas toute la vigueur qu'il avait avant. Il y a encore les affections mineures : hypertension sanguine, problèmes de vue et d'audition. Dans sa corporéité, la personne est comme altérée : elle est toujours elle-même, mais plus tout à la fait la même. Son corps s'adapte de moins en moins bien à l'extérieur et finit par ressembler à une coquille dure – comme une tombe déjà, ainsi que l'avait remarqué Platon en rapprochant *soma* (le corps) et *sema* (la sépulture). D'une certaine façon, le corps oblige celui ou celle qui prend de l'âge à se couper du monde, et l'on retrouve à ce niveau le « vieillissement culturel » évoqué plus haut : on n'a plus la force d'apprendre, de s'ouvrir au nouveau ; on se sent fatigué, désabusé.

6 P. K. LIESSMANN, *op. cit.* note 2.

8 ARISTOTE, *ibid.*

7 Voir Robert REDEKER, *op. cit.* p. 59-147.

9 Jean AMÉRY, *ibid.*, p. 61.

Cette faiblesse générale se manifeste particulièrement, comme Cicéron l'a bien noté dans son *De senectute*, dans le fait que manger et boire ne sont plus des plaisirs qui assurent le bien-être. On se rend compte qu'une nourriture trop abondante et trop riche nuit au corps, se digère mal et fait grossir. L'alcool est moins bien toléré : il donne des maux de tête, fait monter la tension et diminue les capacités sexuelles bien plus que quand on était jeune. Il est également plus difficile pour le corps de se détendre, de récupérer, de retrouver tout son dynamisme, quels que soient le désir et la volonté.

Chez certains, ces limites et défaillances physiques provoquent ce qu'Améry appelle une « mélancolie narcissique¹⁰ ». La personne âgée devient obsédée par son corps : elle voudrait le restaurer et le déteste tout en même temps. Ces sentiments contradictoires se neutralisent souvent pour donner une apathie qui rend vulnérable aux tentations immédiates de la bonne chère et des boissons fortes. Mais les satisfactions sont alors précaires et ne font qu'accentuer le vieillissement et l'avachissement.

D'autres, cependant, refusent de se laisser aller et font tout ce qu'ils peuvent pour rajeunir leur corps. C'est particulièrement le cas dans le domaine des performances sexuelles, surtout aujourd'hui où l'orgasme est considéré comme un droit et bientôt une norme si ce n'est un devoir si l'on entend vivre pleinement. D'où le Viagra et toutes sortes de médications. Cela ne change pourtant rien à cette règle générale que les jeunes ne cherchent pas des partenaires vieux alors que les vieux continuent de rêver de jeunes proies. Le « jeunisme » n'est sans doute pas directement responsable de cet état de choses. Mais il influence les personnes ayant dépassé l'âge de la maturité qui, pour se prouver qu'elles n'ont pas vieilli puisqu'elles n'ont rien perdu de leur puissance sexuelle, trompent leur conjoint ou se rendent dépendants de drogues censées abolir les effets du temps sur leur corps.

3 • La troisième caractéristique du vieillissement qui constitue également un défi est la cessation des activités professionnelles. C'est ce que Norberto Bobbio appelle une « marginalisation bureaucratique ». La mise à la retraite donne à beaucoup de gens le sentiment de devenir inutiles et de n'avoir plus leur place dans la société. Ils ont l'impression qu'on ne les respecte plus. Dans le monde actuel, seuls ceux qui produisent ont de la valeur. Les vieux sont condamnés à être improductifs, à s'affairer de façon que l'on pourrait presque dire contemplative, avec des distractions, des passe-temps, du tourisme, des visites d'expositions et de musées, et un peu de suppléance auprès de leurs petits-enfants si leurs enfants le demandent.

Thème

C'est pourquoi certaines personnes qui prennent de l'âge refusent de se laisser mettre sur la touche. Elles ne veulent pas s'effacer devant les jeunes et tiennent jalousement à garder des responsabilités¹¹. Ou bien elles s'acharnent à continuer comme avant, ce qui peut les mener à l'épuisement, à la dépression et à l'effondrement physique¹².

4 • La quatrième dimension qui pèse sur le vieillissement est la prise de conscience du rapprochement de l'heure de la mort. Les jeunes n'en ont pas peur et n'y pensent que très rarement, même s'ils sont gravement malades. Ils prennent des risques sans s'inquiéter de savoir si cela peut leur être fatal. Les vieux au contraire redoutent tout, jusqu'à la moindre affection, en se demandant si ce n'est pas pour eux le début de la fin. Ces appréhensions sont accentuées par la solitude, surtout si le conjoint, les amis et connaissances de la même génération meurent ou sont en mauvaise santé. En ouvrant leur journal, les personnes âgées tendent à se précipiter sur les avis de décès et les notices nécrologiques.

Chez beaucoup, la peur de la mort suscite la méfiance et le soupçon, voire une animosité à l'égard des jeunes, jugés coupables d'insouciance. Cela peut conduire à la réprobation du rire, comme si l'amusement des autres était une marque de mépris et une menace: « Les vieux sont, comme les jeunes, enclins à la pitié, mais pas pour la même raison. Chez ces derniers, c'est par solidarité humaine. Chez les premiers, c'est par faiblesse, parce qu'ils pensent qu'ils sont eux-mêmes sur le point d'être accablés par toutes sortes de malheurs. [...] C'est pourquoi les vieux se plaignent et n'aiment pas les amusements ni le rire. L'inclination à récriminer est à l'opposé du plaisir de rire¹³. »

Ivica
Raguž

De plus, la peur de la mort polarise ceux qui vieillissent sur eux-mêmes et leurs misères, ce qui les rend hypocondriaques et les amène à se désintéresser des autres. L'avarice est une autre pente sur laquelle certains se laissent glisser, parce que l'argent offre un peu de sécurité. Cicéron et Montaigne ont remarqué que les vieux pouvaient oublier beaucoup de choses, mais pas l'endroit où est cachée leur bourse¹⁴.

11 Romano GUARDINI a justement souligné que les vieux sont souvent responsables de l'attitude négative de la société à leur égard, par exemple s'ils se rendent désagréables par leur égoïsme et leur rejet d'innovations qu'ils ne peuvent contrôler (*Ethik. Vorlesungen an der Universität München*, I, Mainz-Paderborn, 1993, p. 656).

12 ARISTOTE (*loc. cit.* note 3) a déjà relevé qu'il arrive fréquemment que les vieux s'intéressent plus à l'utile qu'au beau (ou au noble): « Ils ne vivent pas pour ce qui

est noble, mais pour ce qui leur est utile, parce qu'ils sont égoïstes. En effet, ce qui est utile est bon pour l'individu, tandis que ce qui est noble est bon en soi ». La société contemporaine gouvernée par l'utilitarisme pousse les personnes vieillissantes à donner la priorité à leur intérêt propre tel qu'elles le voient égoïstement, ce qui accentue leur tendance à l'accaparement et à l'avarice.

13 ARISTOTE, *loc. cit.*

14 Ivica RAGUŽ, *Razgovori s prijateljima* (*op.cit.*), p. 50s.

Il vaut la peine de citer ici à nouveau Jean Améry, lorsqu'il parle de ce qu'il nomme « l'âge social¹⁵ ». Le vieillissement se produit au moment où l'homme devient un « être d'avoir ». Cela veut dire qu'en possédant un bien immobilier, une famille, en jouissant de sa réussite et d'honneurs, il est défini par ce qu'il possède. La société l'identifie par ce qu'il a et lui-même s'enferme dans ce qu'il s'est approprié. Il est alors pris dans un engrenage qui accentue son vieillissement, car s'il n'« est » plus que ce qu'il « a », il s'y accroche et en veut toujours plus en sentant bien que cela ne suffit pas pour lui garantir d'« être » indéfiniment. Soit dit en passant, le même mécanisme s'observe chez de moins âgés, qui ainsi vieillissent prématurément.

Finalement, la peur de la mort rend beaucoup de vieillards insensibles à l'effet qu'ils produisent sur les autres dont les réactions leur sont devenues indifférentes. Ils peuvent donc se montrer acariâtres, et aussi ne plus prendre suffisamment soin d'eux-mêmes, ce qui rend difficile la cohabitation avec les proches.

D'autres aspects du vieillissement pourraient être étudiés, mais ceux qui viennent d'être présentés montrent déjà que cette dernière étape de la vie est différente des autres et peut être un temps absurde de frustrations et de misères morales et pas seulement physiques. Les Écritures n'ignorent pas ces épreuves : « Mieux vaut un gamin pauvre et sage qu'un vieux roi débile, refusant tout conseil, car il peut sortir de prison pour régner, bien que né pauvre dans son royaume » (*Ecclésiaste* 4, 13). « Il est trois sortes de personnes que mon âme déteste et dont la manière de vivre m'irrite terriblement : le pauvre plein d'orgueil, le riche qui ment et le vieillard adultère, dépourvu de bon sens. Ce que tu n'as pas amassé dans ta jeunesse, comment le trouverais-tu dans ta vieillesse ? » (*Siracide* 25, 2-3). Venons-en à présent, en reprenant les quatre points qui viennent d'être traités, à la façon dont la foi chrétienne considère le vieillissement et quelles ressources elle offre pour lui donner du sens grâce au salut en Jésus-Christ.

Thème

2. Vieillir en chrétien

1 • Nous avons vu que la première caractéristique de la vieillesse est la perception que le passé l'emporte sur le futur : celui-ci raccourcit à mesure que celui-là s'allonge. C'est pourquoi les vieux risquent de vivre uniquement dans le temps derrière eux et de se fermer à tout avenir, à toute nouveauté. Or, dans le christianisme, le grand âge n'est pas la fin de tout. C'est certes un terme, mais aussi un nouveau commencement : ce qui va permettre une pleine communion avec Dieu.

Le grand âge est donc pour le chrétien le temps non pas de la démission parce qu'il n'y a plus grand-chose à attendre, mais de l'espérance, de l'ouverture à un « à venir » : à l'advenue de Dieu qui vient le chercher. À la différence de l'incroyant qui se lamente et se rappelle inutilement ce qu'il a vécu (Norberto Bobbio), le baptisé fidèle ne sombre pas dans un néant qui l'engloutit, car il sait que Quelqu'un – le Christ Jésus – s'est déjà mis en chemin pour le rencontrer. La vieillesse apparaît ainsi comme le temps où la perspective d'être bientôt uni au Seigneur stimule l'espérance. Bien sûr, cette espérance nourrit tous les âges de la vie, mais la vieillesse aiguise la conscience que seule l'union au Christ peut bénir l'existence, lui donner du sens et la sauver du naufrage dans le néant.

Ceci retentit sur la compréhension du temps. Pour tous les chrétiens, et pas seulement les plus âgés, il est limité, comme le dit saint Paul : « Frères, je dois vous le dire : le temps se fait court. Dès lors, que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'en avaient pas, ceux qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient pas, ceux qui ont de la joie, comme s'ils n'en avaient pas, ceux qui font des achats, comme s'ils ne possédaient rien, ceux qui profitent de ce monde, comme s'ils n'en profitaient pas vraiment. Car il passe, ce monde tel que nous le voyons » (1 Corinthiens 7, 29-31). En présence du Christ, le temps est donc abrégé et est vécu de façon originale. Comme saint Paul l'exprime en demandant de se comporter « comme si... », le chrétien est appelé à réinterpréter les réalités de ce monde. Il ne lui est pas réclamé de le fuir, mais d'y faire déjà l'expérience d'une libération grâce au Christ Jésus, de découvrir que, si l'on croit en Lui, on n'est plus assujéti à l'implacable écoulement des années et que l'on vit dans un temps différent, gouverné par la foi, l'espérance et la charité qui percent des brèches dans le défilement chronologique linéaire, irréversible et finalement destructeur.

Ivica
Raguž

Si le temps est ainsi altéré, ce n'est pas qu'il serait déjà aboli, mais que la foi permet d'y préparer le saut à faire pour rencontrer personnellement le Christ. L'expérience chrétienne de la brièveté du temps est prise de conscience de la proximité du Seigneur et de l'urgence d'être prêt à l'accueillir et à lui être associé. Il n'est donc pas question de se replier dans une nostalgie stérile tout en regrettant de ne plus pouvoir faire de grands projets, mais de s'ouvrir à l'avenir ultime : l'accomplissement du dessein de Dieu et l'avènement de son règne.

Le fait que pour chacun « le temps se fait court » n'a donc rien d'oppressant. Cela signifie au contraire que l'on ne dépend plus exclusivement du temps à l'œuvre dans le monde. Alors que nous vivons à une époque de frénésie où le temps semble s'accélérer¹⁶ au point que l'on finit par l'oublier et avoir le sentiment qu'existe uniquement le présent, les chrétiens

qui prennent de l'âge vivent un temps qui semble, en comparaison, ralenti, où les événements et les gens prennent du sens en se situant, qu'ils le sachent ou non, dans la perspective d'une relation déjà possible avec le Christ en attendant qu'il soit « tout en tous » (1 Corinthiens 15, 28).

Cette perception du temps comme lieu d'où l'on « saute » dans l'espérance de la rencontre salvatrice avec le Christ permet aux chrétiens qui vieillissent de ne pas dramatiser leur affaiblissement dû à l'âge, de ne pas y voir une déchéance ni un échec. Ils n'ont pas besoin d'avoir l'air jeune à tout prix, comme le réclament la culture contemporaine ou la philosophie étrangère à la foi (par exemple celle de Paul K. Liessmann¹⁷). Ils ne se sentent pas davantage menacés parce qu'ils sont culturellement ou bureaucratiquement classés dans la catégorie des vieux inutiles, parce que le temps qui s'écoule, s'il les diminue, les rapproche de la rencontre du Christ qui surpasse toute nouveauté en ce monde.

Thème

Ils peuvent sereinement admettre qu'il y a beaucoup de choses qui leur échappent désormais, parce qu'ils sont en train d'apprendre à vivre toujours plus intensément de la foi et découvrent de mieux en mieux que celle-ci n'est pas une connaissance qui donne de tout assimiler et contrôler sur cette terre, mais requiert la confiance jusque dans l'ignorance et pourtant sans aucun complexe. Car, comme le leur demande saint Paul, ils doivent éviter tout conformisme: « Ne prenez pas le monde présent pour modèle, mais transformez-vous en renouvelant votre façon de penser pour discerner quelle est la volonté de Dieu » (Romains 12, 2). Pour tout chrétien – quel que soit son âge, et c'est particulièrement vrai pour les plus vieux –, c'est du Christ qu'il s'agit d'être contemporain. Cette « contemporanéité » -là suppose un recul critique vis-à-vis de la culture ambiante. La sagesse du vieillissement chrétien résiste à l'exigence sociale de se faire contemporain uniquement de la « modernité¹⁸ ».

Par ailleurs, il n'y a pas dans le vieillissement chrétien de place pour le pessimisme, pour ce sentiment que tout allait mieux avant et que tout va de mal en pis. Cela ne veut pas dire que le grand âge ne pose plus aucun problème. Comme toutes les réalités humaines, il est placé sous le signe de la Croix. C'est-à-dire que l'expérience de l'obscurité, de l'abandon, de la maladie, de la souffrance et de l'angoisse n'est pas épargnée au croyant. Il sait que la vieillesse mène jusqu'à la mort et que celle-ci est la conséquence du péché. S'il n'y avait pas eu la Chute, l'homme vivrait jusqu'à un âge très avancé, sans mourir, jusqu'à ce que Dieu le

16 Voir Harmut ROSA, *Beschleunigung und Entfremdung: Entwurf einer kritischen Theorie spätmoderner Zeitlichkeit*, Berlin, 2013.

17 Voir ci-dessus notes 2 et 6.

18 La notion de « non-contemporanéité » est importante aussi en philosophie. Il suffira ici de mentionner seulement le titre des *Considérations à contre-temps* de Nietzsche.

prenne avec lui. Ainsi, « HénocH vécut en tout trois cent soixante-cinq ans. Il avait marché avec Dieu, puis il disparut car Dieu l'avait enlevé » (*Genèse 5, 23-24* et *Hébreux 11, 5*). Or le chrétien peut, spécialement en arrivant vers la fin de sa vie sous le signe de la Croix, « marcher avec le Christ » et faire alors de ses vieux jours le temps de l'espérance.

Et cette espérance doit être communiquée, ce qui exclut toute amertume et suspicion face aux générations plus jeunes. Ce que les chrétiens du troisième et même du quatrième âge ont à offrir, c'est leur espérance de rencontrer le Christ et en lui tous les saints et tous ceux qui leur ont été chers¹⁹. Si l'homme d'aujourd'hui n'a plus de racines ni de but au-delà du court terme, le croyant vieillissant est appelé à lui permettre d'en retrouver dans l'espérance qui libère à la fois de l'orgueil tiré de ce que l'on a acquis et de la morosité inspirée par la conscience de ne pouvoir le garder indéfiniment. La nouveauté du Christ débloque l'alternative en dégageant l'horizon, en inscrivant le présent dans l'histoire depuis ses origines jusqu'à son accomplissement. Cela bouscule aussi bien l'arrogance qui s'enferme dans l'autosuffisance aveugle que le pessimisme qui voit tout promis au néant. C'est l'expérience que les chrétiens ont vocation à faire et à partager en vieillissant dans l'espérance, c'est-à-dire sans illusions ni peurs.

2 • En ce qui concerne l'affaiblissement du corps, qui est la deuxième difficulté inhérente à l'âge, nous avons relevé qu'il porte à renoncer aux plaisirs. Comme ceux-ci sont inséparables des relations sociales, le risque est l'isolement. Certains cependant, une fois à la retraite, entendent « profiter de la vie » tant qu'ils le peuvent encore. Ils multiplient les sorties et les soirées, souvent bien « arrosées », ce qui peut finir par nuire à leur santé. Les pulsions sexuelles qui demeurent peuvent aussi créer des problèmes : liaisons sans avenir qui nuisent à la famille et aux amitiés, pouvant aller jusqu'à détruire la personnalité. On en voit le prototype dans les vieillards libidineux qui tentent de séduire Suzanne (*Daniel 13*).

Ivica
Raguž

Mais la perte de vitalité peut aussi et devrait être une chance de mener une vie plus simple et plus saine. C'est un point que Cicéron a souligné dans son *De senectute* : la dictature des appétits ne porte pas seulement atteinte à la santé physique ; elle affecte aussi la qualité de la vie intérieure ou spirituelle et l'homme s'en trouve mutilé. Que les besoins décroissent permet de devenir plus méditatif, plus contemplatif, de découvrir des réalités moins grossières, moins évidentes, mais plus profondes et plus décisives. La sagesse que procure l'âge consiste ainsi non pas à mépriser la chair, mais à vérifier que l'hygiène du corps, quel que soit le stade de son évolution naturelle, est inséparable de celle de l'âme et à en témoigner.

19 CICÉRON se réjouissait déjà du « jour heureux où il serait admis dans l'assemblée céleste pour le divin conseil des âmes

et délivré de l'agitation impure d'ici-bas » (*De Senectute*, XXXIII).

L'ouverture à la transcendance, la relation à Dieu et ce qu'il faut bien appeler la prière sont donc nécessaires à l'équilibre de la personne et à la plénitude humaine. On connaît la devise proposée par Juvénal un bon siècle après Cicéron : *Mens sana in corpore sano*. Mais il ne faut pas oublier les trois mots qui précèdent et donnent tout son sens à l'énoncé : *Orandum ut sit...*²⁰ Pour avoir « un esprit sain dans un corps sain », il faut prier (*orare* en latin). C'est la spiritualité qui en quelque sorte assainit le corps affaibli par l'âge et qui fait que la vie vaut toujours d'être vécue.

Par ailleurs, Cicéron insiste sur l'importance du *convivium*, la réunion entre amis où manger et boire sont des moyens ou un cadre et non la fin²¹. La convivialité est en effet une relation mutuelle fondée sur des échanges authentiques qui requièrent que l'on se décentre de soi-même pour écouter l'autre et aussi pour se livrer à lui. Les conversations restent superficielles si l'on n'y cherche que son agrément ou qu'à éviter les désagréments. C'est pourquoi la plupart des rencontres et réunions ne donnent pas lieu à de véritables échanges. On essaie de tirer le meilleur parti possible de l'autre, en obtenant de lui quelque chose d'utile ou en projetant une bonne image de soi. Pour Cicéron, l'âge qui réduit les exigences du corps et libère du souci des affaires permet une véritable convivialité, une réciprocité dans les échanges qui crée et approfondit l'amitié, et surtout épanouit l'humanité.

Thème

La convivialité a encore plus d'importance pour les chrétiens. Tout au long de leur existence, et de façon sans doute plus pressante quand ils prennent de l'âge, ils sont appelés à une vie en commun avec le Christ dans les échanges de la prière et à la table eucharistique. C'est ce dont parle saint Paul quand il écrit : « C'est pourquoi nous ne perdons pas courage, car même si en nous l'homme extérieur va vers sa ruine, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour » (2 Corinthiens 4, 16). On perçoit ici que « l'homme extérieur » n'est pas diminué lorsqu'il vieillit, mais demeure pleinement humain dans la mesure où il reste « convivial », c'est-à-dire dans une relation d'échange à la fois spirituel et concret avec Dieu.

Cette dimension de communion concrète aussi bien qu'intérieure prend une valeur particulière aujourd'hui où le corps ne trouve plus sa place dans le monde virtuel des nouvelles technologies de communication. C'est sur le terrain de la convivialité que les personnes âgées peuvent participer à d'authentiques échanges, non seulement entre elles et en écoutant de plus jeunes, mais aussi en leur parlant d'elles-mêmes. Dans de telles conversations, nul ne fait la leçon, et c'est plutôt la sagesse qui se partage.

20 JUVÉNAL, *Satires*, X, 356.

21 « Nos ancêtres ont fort bien nommé convives des amis qui se réunissent à une

même table, car alors on se rassemble et la vie coule en commun » (*De senectute*, XIII).

3 • Pour ce qui est du troisième défi lié au vieillissement, à savoir la cessation d'activités « productives », la foi chrétienne n'invite pas du tout à la passivité ni à l'inaction que restent des forces. On se rappelle la mise en garde du Christ : « Si tu te dis à toi-même : "Te voilà avec de nombreux biens à ta disposition, pour de nombreuses années. Repose-toi, mange, bois et jouis de l'existence", alors Dieu te dira : "Tu es fou ! Cette nuit même, on va te redemander ta vie. Et ce que tu auras accumulé, qui l'aura ?" » (*Luc 12, 19-20*). Cet enseignement vaut pour tous les âges de la vie, mais spécialement pour celui de la retraite. Il n'est pas bon de sombrer dans l'oisiveté sous prétexte que l'on n'est plus obligé de travailler. Il y va de la santé de l'esprit et pas seulement du corps. Le païen Cicéron suffit ici : il s'est mis à apprendre le grec à la fin de sa vie, et saint Augustin le confirme par principe²².

Il devrait aller de soi que celui ou celle qui vieillit est appelé à œuvrer à proportion de ses capacités physiques et autres, même si elles baissent peu à peu, par paliers. Peut-être faudrait-il tenir pour toujours valable l'idée de Cicéron que le grand âge a intérêt à s'occuper d'animaux et de jardinage²³. De fait, le contact avec la nature permet de saisir que la mort est inséparable de la vie et permet une renaissance. C'est ce que dit Jésus lorsqu'il parle du grain de blé qui doit tomber en terre pour porter du fruit (*Jean 12, 24*). Et cela concerne aussi la vie éternelle : pour ressusciter, il faut décliner et mourir...

Ivica
Raguž

Le chrétien est toujours appelé à se comporter sur le mode qui convient à son âge, quel qu'il soit. La vieillesse l'invite donc à admettre que certaines activités ne sont plus possibles ni même désirables. Et ce devrait être d'autant plus facile pour lui qu'il sait que sa dignité ne repose pas sur l'apparence de « l'homme extérieur » – sur sa position sociale – mais sur son attitude intérieure, sous le regard de Dieu pour qui tout être humain, depuis le nouveau-né jusqu'au vieillard, et qu'il soit ou non utile à la société, a vocation à devenir un enfant bien-aimé. La dernière partie de la vie permet de prendre mieux conscience de l'importance de la contemplation méditative et d'y reconnaître l'activité qui, mieux que celle dont l'efficacité est aisément mesurable, est décisive pour atteindre la plénitude de l'humanité.

Ceci est spécialement vrai à notre époque où la réussite est évaluée en termes « objectifs » de résultats et par conséquent subordonnée à quelque chose d'autre. Le vieillissement qui encourage l'ouverture à ce

22 L'évêque d'Hippone écrit à saint Jérôme que, bien qu'agé, il tient à continuer de s'instruire, et il généralise : bien que, de fait, les vieux enseignent plus qu'ils n'apprennent, « il faut qu'au lieu de

rester ignorants d'une bonne part de ce qu'ils pourraient transmettre, ils continuent à l'explorer » (*Epistolae*, 166, 1, 1).
23 CICÉRON, *De Senectute*, XV-XVI.

qui ne présente pas d'intérêt immédiat ni palpable peut donc être la source de la sagesse dont la société tout entière a besoin pour percevoir la vérité cachée sous l'agitation²⁴.

Il ne faut toutefois pas conclure de tout ceci que l'âge de la retraite donnerait mécaniquement d'accéder à une sérénité spirituelle et religieuse qui était hors d'atteinte au milieu des sollicitations de la maturité. Ce serait se méprendre sur la réalité de la vie de foi, qui n'est pas de tout repos. Elle exige en effet de lutter contre l'engourdissement dans les habitudes, de reconnaître son péché et de consentir aux renoncements nécessaires pour communier avec Dieu. Qui s'imaginerait que la joie de croire lui viendra (ou reviendra) sans effort quand il vieillira s'expose à de cruelles désillusions. Comme le corps et l'esprit sont liés, la détérioration physique peut achever de ruiner une foi qui s'est anémiée depuis l'enfance. Il n'est donc pas surprenant que tant de vieillards s'éloignent de plus en plus de l'Église : il est difficile qu'ils récoltent ce qu'ils n'ont plus cultivé depuis longtemps, voire n'ont jamais semé. La contemplation et la foi peuvent certes toujours advenir par pure grâce, comme de nulle part. Mais pour qu'elles s'épanouissent au grand âge, il vaut mieux qu'elles aient toujours été pratiquées avant dans toute la mesure où les circonstances le permettaient²⁵.

Thème

4 • La quatrième et dernière caractéristique du vieillissement est la préparation à la mort. Pour le chrétien, c'est en quelque manière l'heure de vérité : celle de l'ultime exercice de la liberté avant d'être jugé par ses actes, ses paroles, ses pensées et ses omissions. Le grand âge comme *ars moriendi* est ainsi une invitation à examiner toute sa vie et reconnaître ses péchés pour se confier à la miséricorde de Dieu. Il serait vain de compter sur ses vertus pour faire du pardon un dû et effacer la réalité des manquements. Ce qui compte est l'abandon de soi-même, la conversion toujours plus radicale qui rend disponible à un bonheur immérité et qu'aucune faute ne rend impossible pourvu qu'elle soit regrettée, et par amour plutôt que par crainte. C'est ainsi dans leurs vieux jours qu'Abraham, Moïse et jusqu'à Simon-Pierre deviennent vraiment des saints²⁶.

24 Le philosophe Odo MARQUARD soutient que la vieillesse rend l'homme capable de théoriser et par là d'être utile à la société (« Theoriefähigkeit des Alters », *op. cit.* note 2)

25 « Ce que tu n'as pas amassé dans ta jeunesse, comment le trouverais-tu dans ta vieillesse ? » (*Siracide* 25, 3).

26 Dans sa *Lettre aux personnes âgées* (1^{er} octobre 1999), 6-8, saint JEAN-PAUL II passe en revue les personnages de la Bible

et de l'Évangile qui deviennent des saints sur le tard, et il conclut : « La vieillesse se présente comme un "temps favorable" à l'achèvement de l'aventure humaine et elle entre dans le dessein de Dieu sur l'homme comme le temps où tout concourt à ce que l'homme puisse mieux saisir le sens de la vie et parvienne à la "sagesse du cœur". [...] Elle constitue l'étape définitive de la maturité humaine et elle est l'expression de la bénédiction divine ».

Il est intéressant à ce propos de signaler la distinction que fait Teilhard de Chardin entre « les passivités de croissance » et « les passivités de diminution »²⁷. Les unes et les autres font partie de la réalité de l'existence humaine. Les premières sont des progrès accomplis grâce à des causes extérieures et non par volonté. Les secondes sont la conséquence de phénomènes qui provoquent des pertes, des réductions, et peuvent soit venir de l'extérieur – comme les bactéries, virus et accidents qui affectent le corps –, soit de l'intérieur – par exemple comme les dégradations physiques et mentales qui apparaissent avec l'âge. Ces appauvrissements subis aboutissent à la mort. Selon Teilhard, ces « passivités de diminution » permettent au chrétien de s'en remettre entièrement à Dieu : « Le grand triomphe du Créateur et du Rédempteur [...], c'est d'avoir transformé en facteur essentiel de vivification ce qui, en soi, est une puissance universelle d'amointrissement et de disparition. Dieu doit, en quelque manière, nous creuser, nous évider, se faire une place. Il lui faut, pour nous assimiler en lui, nous refondre, briser les molécules de notre être »²⁸. » Cette sagesse est difficile à percevoir de nos jours, mais c'est sans doute plus que jamais la mission des chrétiens qui vieillissent que d'en donner l'exemple et de la proposer.

Comme Cicéron l'a bien vu, l'acceptation dans l'avancée en âge des « passivités de diminution » donne une sérénité, une douceur qui suscitent la bienveillance²⁹. L'approche de la mort invite à se concentrer sur ce qui est le plus important, sur ce qui restera : l'amour donné au prochain et reçu de lui, l'amour prodigué par Dieu et à lui rendre. C'est un détachement sans mépris de ce monde. Cicéron dit encore qu'il faut quitter cette vie comme on part d'une auberge, et non comme si l'on était expulsé de chez soi³⁰. Pour tous les chrétiens et pas seulement pour les anciens parmi eux, cette vie est un lieu de passage, car ils ont « leur citoyenneté dans les cieux », comme l'affirme saint Paul (*Philippiens* 3, 20).

Pour autant qu'ils dépassent l'obsession d' « avoir », les chrétiens qui prennent de l'âge ne sont plus assujettis aux normes de la réussite sociale ni à l'obligation – que l'on peut appeler « le conformisme au futur »³¹ – de faire des projets pour garder une place en ce monde. Ils sont libres pour « être », pour entrer dans la vie de Celui qui est « le Chemin, la Vérité et la Vie » (*Jean* 14, 6).

27 C'est toute la deuxième partie du *Milieu divin* (Seuil, Paris, 1957, p. 71-102).

28 Pierre TEILHARD DE CHARDIN, *Ibid.*, p. 93-94.

29 CICÉRON, *De Senectute*, IX : « Un ton calme et doux est bienséant aux vieil-

lards, et leur éloquence, tout empreinte de modération et de suavité, s'ouvre facilement les esprits ».

30 *Ibid.*, XXIII.

31 Voir Odo MARQUARD, *op. cit.*, p. 116s.

Conclusion

Le Nouveau Testament donne les exemples du vieillard Siméon et de la prophétesse Anne (*Luc 2, 25-38*). Lui est « juste, pieux et espère la consolation d'Israël ». Elle « rend nuit et jour un culte à Dieu dans le jeûne et la prière ». Et ils peuvent tenir dans leurs bras Celui qu'ils attendaient avec une confiance qui paraissait probablement naïve et qui le reste, puisqu'ils ne voient et ne touchent qu'un bébé. Mais ils peuvent être pris comme modèles du vieillissement chrétien. Il y a quelque chose de vrai dans le dicton qui dit que les vieux redeviennent comme des enfants. Le grand âge permet de retrouver, dans une dépendance croissante, la fraîcheur, l'insouciance, l'ouverture d'esprit et la liberté du temps d'avant tout ce qui pèse de plus en plus quand on arrive à l'âge adulte.

On aurait cependant tort de faire de la jeunesse l'unique idéal qui serait perdu puis paradoxalement rendu vers la fin de la vie, neutralisant les effets fâcheux du vieillissement. Car on pourrait aussi bien soutenir que, si le grand âge permet de se rapprocher de Dieu, le chrétien doit être vieux dès sa naissance et le rester. En fait, il doit tout au long de son pèlerinage sur cette terre, être à la fois jeune et vieux. C'est ce que saint Augustin a résumé en écrivant : « Que la vieillesse ressemble à l'enfance et que l'enfance ressemble à la vieillesse, c'est-à-dire que la sagesse ne soit point orgueilleuse et que l'humilité ne soit pas sans sagesse³². »

Thème

La vieillesse vécue dans la foi et l'espérance est une bénédiction pour la société et pour le monde : « Qu'il est beau, à l'âge des cheveux blancs, d'avoir du jugement et, dans la vieillesse, de savoir conseiller ! Qu'elle est belle, la sagesse des anciens, de même que la réflexion et le conseil des gens vénérables ! La couronne des vieillards, c'est leur riche expérience ; leur fierté, c'est la crainte du Seigneur » (*Siracide 25, 4-6*).

(Traduit de l'anglais par Jean Duchesne. Titre original : *The Little Theology of Old Age*)

Ivica Raguž, responsable de la rédaction croate de Communio, enseigne la théologie dogmatique à la faculté de théologie de Djakovo – Université Josip Juraj Strossmayer à Osijek

Bibliographie

Nous avons consulté les ouvrages suivants, au milieu d'une abondante littérature :

- Jean AMÉRY, *Über das Altern: Revolte und Resignation*, Stuttgart, 2016 ;
- Ivica RAGUŽ, «Uvod u teologiju životnih doba» (Introduction à la théologie du grand âge), in *Teološki fragmenti (Fragments théologiques)*, I, Đakovo, 2016, p. 72-75 ;
- *Id.*, *Razgovori s prijateljima. Montaigne-Nietzsche (Amicales conversations avec Montaigne et Nietzsche)*,
- Panni, Đakovo, 2016, p. 50-52 ;
- Medard KEHL, «Altern in Würde», in *Geist und Leben* 90 (2017), 1, p. 6-15 ;
- Norberto BOBBIO, *De senectute e altri scritti autobiografici*, Rome, 2006 ;
- Odo MARQUARD, «Theoriefähigkeit des Alters», in *Philosophie des Städtessen*, Stuttgart, 2000, p. 135-139 ;
- *Id.*, «Zum Lebensabschnitt der Zukunftsminderung», in *Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung. Jahrbuch 2006*, Darmstadt, 2007, p. 116-119 ;
- Robert REDEKER, *Bienheureuse vieillesse*, Monaco, 2015 ;
- Paul K. LIESSMANN, *Schandmaulkompetenz. Eine kleine Philosophie des Alters*

Ivica
Raguž

Comment dire la personne d'Alzheimer ?



Grégory
Solari

« Comment dire » la personne atteinte d'Alzheimer ? Ou bien plutôt : « comment la personne atteinte d'Alzheimer se dit-elle ? » Derrière ces questions se trouve un même souci dans le monde du soin : comment rejoindre la personne qui fait inexorablement récession sur elle-même et se retrouve progressivement enfermée dans le silence ? Pour celui qui, comme moi ici, a recours à la théorie de l'identité narrative de la personne pour valider sa capacité à valoriser, c'est-à-dire exprimer des choix, prendre des décisions, ce souci s'apparente davantage à une inquiétude, voire une angoisse : ce silence qui attend le malade d'Alzheimer ne rend-il pas caduque une théorie de la personnalisation basée sur la parole (narration, récit, etc.) ? La question présuppose une identification : celle de la parole avec le dire – le logos. C'est cette présupposition que je voudrais interroger dans ces pages.

Rappelons rapidement les éléments essentiels de la théorie de l'identité narrative. La personnalité se donne une figure à travers une histoire ; cette histoire est formée par un tissu narratif ; ce tissu narratif ouvre des possibilités d'existence à travers les *impressions* qu'il suscite ; de ces impressions naissent des images, lesquelles, à leur tour, motivent une action qui va constituer la personnalité. C'est le moment dit de la « configuration » dans la théorie de Ricoeur. La personnalité a donc partie liée avec le langage (narrativité) et avec l'imagination (moyen de mettre « en œuvre » en se l'appropriant ce qui est raconté). Pourtant, dans le fait de la rencontre de l'autre, c'est-à-dire d'être auprès de lui, attentif à sa présence en personne, en dépit du rôle joué par le langage dans la constitution de sa personnalité – et donc du sens, du logos –, la personnalité excède d'une certaine manière ce qui peut être dit d'elle. Elle demeure « in-signifiable ». Mais imaginable. Dans la composition langage/imagination qui constitue les éléments premiers de l'identité narrative, l'imagination excède ce que le langage peut dire. Mais les images dépendent des impressions ressenties : d'un moment « pathique », sans lequel ni l'imagination, ni donc la personnalisation ne seraient possibles.

C'est ce qu'illustrent les exemples avancés par ceux qui défendent la capacité de valorisation du malade d'Alzheimer : le choix d'une valeur procède non pas d'un discours (logos) mais de l'effet (pathos) produit

sur eux par les activités proposées par le centre de soin. Ce qui caractérise cette capacité de valoriser, c'est la spontanéité du choix. Le malade d'Alzheimer reconnaît quelque chose de lui – se reconnaît à travers quelque chose qu'il *sent* bon pour lui, spontanément, sans évaluation antécédente. C'est-à-dire *sans logos*. Ni mots pour le dire donc. Un « non dit » est à l'œuvre dans la capacité de valoriser, comme il est à l'œuvre dans le moment de la configuration. Notre question initiale revient donc à ceci : *comment dire ce « non dit » ?*

Mais faut-il d'ailleurs seulement chercher à le dire ? Sur la catégorie du non énonçable, le philosophe Wittgenstein nous a appris que « sur ce dont on ne peut parler, il faut le taire¹ ».

C'est le paradoxe de cet intervalle entre la personne comme donnée et sa personnalité à constituer : le *dit* et le *dire* jouent un rôle majeur dans le moment de la configuration de l'identité narrative, pourtant, à défaut de « garder le silence », on ne peut que « lire entre les lignes » l'histoire qui s'écrit alors. C'est-à-dire *pressentir* ce qui advient.

« Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence ». On peut ajouter ici : auprès de ceux qui ne peuvent parler, il faut garder le silence. Non pas un silence gêné devant la souffrance, ni même un silence de respect. Mais comme la résonance, de notre côté, de ce qui s'éprouve dans la progressive récession de la personne atteinte d'Alzheimer – de sa figure familière à une *configuration « inversée »* : celle que lui inflige la maladie, à rebours. En d'autres termes, il faut faire droit au silence comme ce moment où la parole (le logos) de la personne malade reflue vers la dimension pathique de son être. Le *silence comme empathie* : expression de sa valeur à nos yeux. Communion ?

Le philosophe allemand Viktor von Weizsäcker fait remarquer que la présence (de l'autre) est atteinte là où elle est à l'épreuve : dans sa dimension pathique². Le pathique « est personnel », en ce sens que son mode d'être n'est pas celui des choses (des étants). Le psychiatre et philosophe allemand Erwin Straus exprime la chose autrement : le pathique « ne concerne pas le "quoi" mais le "comment" d'une donation ou d'une rencontre, c'est-à-dire le style de notre communication avec le monde et en premier lieu avec autrui³ ». Disons à cette lumière que si le logos sourd du pathos (comme la configuration procède de la préfiguration, et la personnalité de la personne donnée), dans le cas de la maladie d'Alzheimer, il nous faut alors apprendre avant tout comment

1 *Tractatus logico-philosophicus*, avant propos, Paris, Gallimard, p. 11.

2 *Anonyma*, Bern, A. Francke, 1946, p. 19.

3 Erwin STRAUS, « Geschehnis und Erlebnis », *Ausgewählte Vorträge und Aufsätze*, II, Bern, Franck, 1955, p. 147-153.

ne pas dire, ou plutôt : *autrement que dire* avec des mots, « ce dont on ne peut parler ». La personne – d'une manière générale, pas seulement dans le cas d'Alzheimer – se tient hors de l'emprise, (conceptuelle, au sens de « *Be-griff* » en allemand), des mots.

Selon le linguiste français Gustave Guillaume, il faut en effet distinguer dans les « langues à mots » : la « *parole de langue* », c'est-à-dire la parole « fixée » en langue comme on « fixe » une image, et la « *parole de discours* », la parole vivante. Toute prise de paroles est précédée et en même temps motivée par un « à dire », que la personne anticipe ou pressent, sans l'articuler ne serait-ce qu'en pensée. Le langage opère la mutation de cet indicible en dicible selon un processus qui s'étalonne à partir d'une indicibilité extra-langagière vers une dicibilité d'abord mentale puis vers une dicibilité orale ou scripturale⁴. Les mots, dès lors, tiennent lieu de choses : ils désignent, visent, décrivent, bref : objectivent. Dans les langues à mots, la part de la « parole de langue » est très large ; dans la parole de discours, la proportion de parole fixée en langue est au contraire minimale. Pour pouvoir se dire, la parole de discours doit passer par la langue instituée ; il se produit alors une thématization du « dire » dans l'objectivité (le dit, le mot). Conditionnés par un système de prédicats préétablis et de relations préformées, nous nous rapportons à la langue comme à un objet. En d'autres termes : nous la considérons comme une entité logique et ontique (et avec elle les objets que les mots « recouvrent »), et nous nous empêchons, par cette objectivisation dans laquelle nous installent les langues à mots, de faire droit à la dimension « pathique » du langage. On trouve un exemple de cette objectivisation dans la confusion du *corpus* (organisme de la langue) et du *lexique* (dictionnaire des mots constitués) qui est à l'œuvre dans les jeux de formation de mots. Le corpus n'est plus un corps animé, signifiant (un « corps-propre : un « *Leib* », au sens du philosophe allemand Husserl), mais un corps-objet (un « *Körper* »), pour lequel, par exemple, la personne-souffrant-d'Alzheimer se présente comme un « patient » ; c'est-à-dire comme un objet et comme un concept.

Grégory
Solari

Comment dire la personne – *a fortiori* la personne vulnérable, avec une « langue objet », laquelle, de surcroît, objectivise ce qu'elle désigne ? La difficulté vient de l'oblitération de la dimension « pathique » du langage (la langue de discours), de la réduction du langage à sa fonctionnalité logique et ontique, et non d'une impossibilité de principe à communier de manière signifiante avec l'autre dans son altérité (même quand celle-ci se voit comme redoublée par la maladie). Il s'agit donc de *dire autrement* qu'avec des mots la personne « sans qualité » (Musil) ; de

4 Voir Gustave GUILLAUME, *Leçons de linguistique*, 1956-1957, Presses universitaires de Lille/Presses universitaires de Laval, Québec, 1982, p. 24.

renverser le mouvement « transcendant » de la langue, comme on remonterait son cours : partir des mots constitués en direction de leur source. En d'autres termes, il nous faut suspendre le moment « logique » qui constitue le cadre habituel à l'intérieur duquel nous rencontrons l'autre et sommes poussés d'emblée, de manière réflexive, à le catégoriser, et faire droit à ce que Erwin Straus appelle le « moment pathique » : « La communication immédiate que nous avons avec les choses sur le fond et au ras de leur mode de donation sensible [...]. Le pathique appartient à l'état le plus originel du vécu (*ursprünglichtes Erlebnis*⁵). »

En ce sens, le silence se présente comme le « moment pathique » de la langue : le Je et le Tu s'y disent, autrement qu'avec la langue des mots, dans un discours dont l'essence consiste à se tenir au plus près de la personne vulnérable, comme « fondus » ensemble dans le silence. « Ce dont on ne peut pas parler, il faut le taire ». Ici, le silence constitue moins la capitulation du sens devant le retrait d'un objet qui ne peut pas se laisser prendre aux mots que l'expression d'une communion « tacite » (à savoir : que l'on tait précisément) avec l'autre. Ce « moment pathique » sourd non du *logos* mais de l'*eros* ; il peut se comprendre comme la strate la plus profonde du langage : sa raison d'être en même temps que son dynamisme le plus originaire. Car que rend possible la langue au fond, avant de désigner ou de définir comme elle le fait quand la langue de discours passe à travers le prisme des institutions du sens (langues constituées) et devient langue de mots – que permet la langue sinon que nous puissions être auprès des êtres et des choses ? Ou bien que nous puissions conserver cette proximité quand ceux-ci sont à distance, ou ont disparu. Ce silence « pathique », qui est aussi de « compassion » devant la souffrance de l'autre, se situe hors de la langue des mots ; ou plutôt : dans les « marges du lexique ». Il dit pourtant un mot, mais autrement, par la présence, l'attention, un regard ou un geste : l'amour. Le seul mot finalement adéquat devant la personne que la maladie d'Alzheimer place « dans les marges de l'agir ». Il dit la valeur que la simple présence de la personne revêt à nos yeux, même quand son existence est réduite à la seule possibilité d' « être là ».

« L'amitié et l'amour, écrit le philosophe Henri Maldiney, sont faits d'appels silencieux dans un espace déjà ouvert par l'accueil. De l'autre il ne force pas le secret⁶ ». Les personnes communi (qu) ent moins face à

5 Erwin STRAUS, *Die Formen des Räumlichen*, Springer, 1960, p. 34.

6 Henri MALDINEY, *Penser l'homme et la folie*, Grenoble, Jérôme Million, 1991, p. 404. Cette opacité, cette résistance, marque de l'altérité, est aussi marque de la réalité de l'autre. Dans l'amitié ou

l'amour, où la surprise d'être est la même que celle de la rencontre, l'être de chacun est comme confirmé en lui par l'accueil de l'autre. Cette capacité d'accueil de l'autre signale que l'ouverture marque et *en même temps* constitue la personne.

Thème

face, « les yeux dans les yeux », que dans l'éclair d'une échappée latérale : dans la zone marginale des présentations, ou rien ne se présente encore, sinon les possibilités dont est grosse la rencontre de l'autre. En ce sens, le marginal est ce qui nous place au plus proche voisinage de l'être de l'autre. Parce que comme une « échappée belle », il s'étend jusqu'à l'horizon toujours ouvert. Le silence est marginal en ce sens, et en même temps essentiel : il continue à dire la personnalité quand l'horizon de ses possibilités se réduit. Respecter « les marges de l'agir » de la personne vulnérable demande de faire droit à une autre parole – « parole d'attente, silencieuse peut-être, mais qui ne laisse pas à part silence et dire et qui fait du silence déjà un dire » (Maurice Blanchot⁷). En ce sens, le silence est le dernier mot de l'identité narrative. Un mot comme « au bout de la langue » pour reprendre un titre de Pascal Quignard, et que la personne vulnérable attend de nous que nous puissions le prononcer avec elle. Ou pour elle quand elle en est empêchée ou que la mort l'a emportée. « L'être perdu qui lance un appel dans l'espace vide en appelle à une présence à partir de laquelle, là-bas, s'ouvre un nouvel espace qui lui confère un site⁸. » Cette manière d'être là, simplement présent auprès de l'autre alors que sa présence s'estompe, c'est maintenir entre lui et nous cet « espace vide » ; c'est permettre qu'y résonne *encore* mais *autrement* l'appel à être dont l'écoute lance la personne sur le chemin de sa personnalisation. La constitution de cet espace de silence n'obéit cependant plus ici à l'intention de rendre possible un acte de valorisation. Il ne veut plus solliciter l'imagination. Il dit silencieusement que la personne qui s'éteint auprès de nous a une valeur infinie à nos yeux.

Grégory Solari, né en 1965, est directeur éditorial des éditions Ad Solem et collaborateur de l'Institut interdisciplinaire d'éthique et des droits de l'homme de l'Université de Fribourg (Suisse). Il a soutenu une thèse sur la notion de conscience dans la philosophie de John Henry Newman (*Le cogito newmanien*) et est l'auteur notamment de *Le temps découvert. L'idée de développement et l'intuition de la durée chez Newman et Bergson*, Paris, Éditions du Cerf, 2014.

7 Maurice BLANCHOT, *L'Écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, p. 98.

8 Henri MALDINEY, *Penser l'homme et la folie*, op. cit., p. 294.

Sur l'architecture des maisons de retraite françaises



Didier
Laroque

Le vieillissement croissant de la population nationale entraîne un développement inédit des maisons de retraite. Nous vivons désormais dans une société qui favorise l'allongement de la vie, mais qui ne semble pas fournir à cela un motif : *pour quoi* devrait-on vivre longtemps ? S'agit-il de goûter jusqu'à la lie ce qu'est l'existence ? Dans un état diminué ne trouve-t-on qu'une condition humaine abrégée ? Y aurait-il au contraire dans le grand âge une sorte de chance à saisir ? L'objet du présent article est d'examiner succinctement ce que révèlent les programmes, le fonctionnement et l'architecture en somme des établissements destinés aux vieillards.

Les maisons de retraite récemment bâties — quels que soient les nombreux acronymes qui les désignent — ont une apparence neutre qui ne semble pas l'effet d'une science de l'homme approfondie. Ce sont des lieux dont l'organisation est généralement prosaïque et qui ne paraissent qu'adaptés à leurs usages triviaux et thérapeutiques, mais ils ne se présentent pas distinctement, comme autrefois l'hôpital, le lycée ou la prison ; ils n'ont pas de forme singulière : ce sont des manières d'hôtels dotés de quelques aménagements pour la circulation commode des fauteuils roulants et des civières, et pour qu'y soient réalisés divers soins médicaux ou physiothérapeutiques. Il y a d'emblée peu à commenter du point de vue architectural, la neutralité atrophie le propos. Au second regard, on peut observer que l'édifice, en son abstention d'architecture et en sa simplicité « fonctionnelle », ne représente la vieillesse humaine que comme impotence. Par la configuration des bâtiments et par leur usage, à l'évidence, il apparaît que le pensionnaire d'une maison de retraite est d'abord et exclusivement l'objet de soins ; sa vie selon l'institution se résume aux bienfaits qu'il reçoit ou attend de recevoir. Un assisté : telle est la définition de l'homme à cet endroit, ce qui, pour une part, répand une ombre affreuse sur la vie ; et, pour une autre, fait humblement songer que nous sommes voués à l'altérité. Ainsi donc la chance à saisir serait celle d'une connaissance : nos aînés mal-en-point nous permettraient d'accéder à une dimension surnaturelle de la réalité qui transcende infiniment le monde. Comme mille autres aspects de l'existence, le grand âge pourrait être l'occasion d'un rappel à l'amour « jusqu'au mépris de soi ».

Il ne serait pas conforme à la vérité de dissimuler ou de diminuer l'importance du véritable effroi que le visiteur éprouve devant la population de

pensionnaires. La solidarité intergénérationnelle, le lien familial, la charité et la foi chrétienne sont mis à rude épreuve. Il voit des vieillards achevant de vivre d'une façon que personne n'enviera. (Bien sûr, ce mauvais jugement est celui de qui n'a pas encore l'âge ou l'état convenable pour habiter l'une de ces maisons. Selon le point de vue du pensionnaire, c'est probable, les choses peuvent être appréciées autrement.) En ses habitants humiliés et aussi en ses espaces, la maison de retraite est un des lieux où la mort attend le plus manifestement. Elle se voit pour ainsi dire à chaque instant parmi la déchéance des corps et des esprits (l'expression d'une extrême lassitude de vivre ici-bas, quoiqu'elle s'accompagne d'une secrète résistance biologique, obstinée, extérieurement absurde), dans les signes d'une indifférence architecturale. Le visiteur est impressionné par les aspects d'êtres humains à peu près défigurés. Il appréhende son propre avenir : « Je ne croyais tout de même pas qu'on en arrivait à ce point-là ! Plutôt mourir que de finir ainsi ! » Certes, il n'ignorait nullement ce destin, mais il l'avait appris par des idées poncées, ne le connaissait pas *per carnem*. À présent, ce que perçoivent ses sens prend d'assaut sa conscience : non seulement le corps se destine *vraiment* au dégoût, à la douleur et à l'impotence, mais une identique ruine menace l'esprit ; la retraite finale ne favorisera pas l'étude, ni, on le dirait, la prière. Se voient des hommes abandonnés à un long Samedi saint.

Thème

Nous sommes, chrétiens, habitués à renverser les apparences et à fréquenter les régions amères de l'existence mondaine. Mais la dégradation des corps et des esprits produit l'effet d'une hypercorporéité et d'une aspi-ritualité qui menace de transir notre agilité de renversement, par laquelle le pire peut être regardé en souverain bien. La vie apparaît désordonnée, triste et désespérée. Une fois encore cette constatation doit être faite : nous n'éprouvons en ce monde que servitude et misère, il n'est pas notre lieu.

Décrivons plus modérément et précisément les choses.

Il existe à présent en France cinq types de maisons de retraite publiques :

1. EHPAD.

L'Établissement d'Hébergement pour Personnes Agées Dépendantes est un type de résidence médicalisée, de 50 à 120 lits, où la facturation est établie selon le degré d'aide qu'il faut aux pensionnaires (grille nationale AGGIR, mesurant les degrés d'une « perte d'autonomie »). Remarquons que l'ambiance délétère des maisons de retraites facilite une régression de la faculté d'accomplir seul les principaux actes de la vie quotidienne. Il y a environ 7 750 EHPAD en France.

2. Résidences services.

Elles sont constituées d'appartements individuels de 1 à 4 pièces, parfois de petits pavillons. Ce type de logement s'adresse à des personnes

autonomes, valides ou semi-valides, dont les moyens financiers sont supérieurs à la moyenne nationale. Les Résidences services offrent des salles communes : salle de jeux, de sport, de télévision, de restaurant, bar, bibliothèque... De nombreuses « animations » sont organisées dans le but d'y rendre l'habitation agréable et même joyeuse. Un service de surveillance de la santé des résidents est organisé, il comprend souvent une antenne paramédicale et une infirmière de permanence ; et des services annexes, adaptés aux besoins et aux attentes des vieillards, tels que la restauration en salle ou à domicile, le service d'entretien du logement, le pressing. Les divers loisirs sont payants.

3. Foyers logements

Ils sont destinés à des personnes âgées autonomes ou légèrement dépendantes, capables de vivre dans des logements indépendants, loués (ou vendus) vides, de type F1 ou F2. Certains services, facturés en supplément, sont parfois proposés : restauration, blanchisserie, coiffure, animations... Les résidents sont soumis au respect d'un règlement intérieur. Le montant du loyer en Foyers logements est généralement compris entre 450 et 1000€ par mois. C'est une formule intermédiaire entre le domicile et la maison de retraite permettant une vie indépendante. Dans ces Foyers, en cas de faibles ressources, les vieillards peuvent bénéficier de différentes aides financières. Les dépenses croissantes liées à la perte d'autonomie sont financées par le Conseil Général au titre de l'Allocation Personnalisée d'Autonomie, et les frais de séjour par le Conseil Général au titre de l'Aide Sociale, lorsque la résidence est habilitée. Les frais de loyer sont pris en charge par la Caisse d'Allocations Familiales, au titre de l'Allocation Logement ou de l'Aide Personnalisée au Logement.

*Didier
Laroque*

4. MAPA

La Maison d'Accueil pour Personnes Agées en Perte d'Autonomie concerne les vieillards qui sont incapables de vivre seuls à leur domicile, mais dont l'état de santé ne nécessite pas de prise en charge médicale. Dans les MAPA, le mode de vie est collectif. Elles se définissent selon le plan d'une manière de cloître. Leur implantation est située à proximité des centres ville afin que les résidents conservent une vie sociale normale.

5. MARPA

La Maison d'Accueil Rurale pour Personnes Agées est un établissement géré par des mutuelles sociales agricoles. Les résidents sont généralement autonomes ou en légère perte d'autonomie, ils appartiennent au même milieu social et géographique. La Maison regroupe une vingtaine de personnes âgées dans de petits appartements indépendants, loués vides ; elle dispose d'espaces de vie communautaire. Chaque pensionnaire est associé à la vie matérielle de la communauté : chacun peut participer à la préparation des repas, accomplir des tâches ménagères

et prendre ses repas avec les autres. Nécessitant peu de personnel pour assurer son fonctionnement, la Maison demande des loyers mensuels modérés. D'après ses ressources, le locataire peut prétendre à l'Allocation Logement ou une Aide Personnalisée au Logement ainsi qu'à l'Allocation Personnalisée d'Autonomie du Conseil Général, selon son degré de dépendance.

En ces différents établissements se trouvent parfois une UPAD (Unité pour Personnes Agées Désorientées). Il s'agit d'une structure autonome accueillant les personnes atteintes des troubles sévères propres à la maladie d'Alzheimer. L'USLD (Unité de Soins de Longue Durée), autrefois nommée « hospice », puis « centre de long séjour », relève aujourd'hui du secteur hospitalier. Elle est réservée au vieillard n'ayant plus d'autonomie de vie et dont l'état de santé nécessite une surveillance médicale permanente. La Sécurité sociale y prend en charge les dépenses de soins mais ne rembourse pas l'hébergement ni les repas. Toutefois, ces frais peuvent, dans certaines conditions, être pris en charge partiellement ou totalement par l'Aide sociale, sous réserve de l'habilitation de l'établissement à l'aide sociale.

Thème

La population professionnelle de ces établissements est ordonnée en sept catégories : le personnel administratif et de direction ; le personnel des « services généraux (hors ménage) », incluant les fonctions de cuisine, de diététique et d'entretien des bâtiments ; le personnel éducatif, social et d'animation (hors aides médicopsychologiques) ; le personnel médical et paramédical (hors infirmiers) ; le personnel infirmier ; les aides-soignants et aides médico-psychologiques (AMP) qui exercent une fonction d'accompagnement et d'assistance dans la vie quotidienne ; les agents de service et agents d'entretien (linge, nettoyage des locaux et distribution des repas).

À ces établissements publics s'ajoutent des lieux privés qui proposent des formules plus confortables ou luxueuses. Une volonté de développement économique y prédomine souvent car ces lieux appartiennent à des sociétés d'investissement internationales ; elle implique le constant souci d'une rentabilité des soins. Il y a matière à se révolter contre ce monde balzacien qui exploite à son profit la misère humaine, où règnent souvent de peu hippocratiques médecins, des affairistes, qui n'affrontent pas de pathologies compliquées et les difficultés inhérentes d'un diagnostic. Des journalistes et des spécialistes de ce domaine (voir l'orientation bibliographique à la fin du présent article) mettent en évidence l'absence de scrupule des médecins directeurs, des cas nombreux de maltraitance, une dégradation des soins... Des défauts unanimes sont constatés, qui ne sont suivis d'aucun changement.

Ce qui est insuffisant et devrait être amélioré

Dans ces établissements publics et privés, la vie est anodine, comme la mort : la disparition d'un pensionnaire est discrète ou même cachée, on dirait un fait de propreté. Cette mort effacée va fréquemment de pair avec une simplification des obsèques et une crémation.

Sans doute faudrait-il davantage de moyens, un personnel soignant plus nombreux (et une augmentation générale des effectifs), mieux qualifié et stable, des édifices exactement adaptés au grand âge, à sa fragilité, à sa désorientation. Selon des études sociologiques, les pensionnaires interrogés veulent banalement se sentir en sécurité, ne pas être seul (et faire des rencontres), être convenablement soignés, être traités avec égards, bénéficier d'un lieu d'habitation aussi agréable que possible. Ainsi, le confort, la bonne adaptation des espaces aux actions qui s'y déroulent, puis la compétence et la bienveillance du personnel sont-ils essentiels. Il convient de mesurer combien la population des maisons de retraite est vulnérable et, particulièrement, de considérer le sort des personnes affectées par des maladies neurodégénératives. Les études consultées préconisent ces solutions : un développement de l'hébergement temporaire, de l'aide à domicile, des accompagnements et transports adaptés. À quoi il faut ajouter des contacts physiques chaleureux, car le toucher est attesté comme un mode de relation primordial dans le grand âge, surtout pour les pathologies cérébrales.

*Didier
Laroque*

Le secours architectural

L'architecture des maisons de retraite reste à définir. N'existent actuellement que des formes bâties qui sont littéralement issues de programmes : des organigrammes construits. Au mieux, on constate des efforts attentifs d'organisation, tels ceux, récemment tentés, qui adaptent le modèle corrézien du « cantou » : il s'agit d'une petite unité communautaire destinée aux personnes atteintes de symptômes de démence sénile ou de la maladie d'Alzheimer. Cette unité, d'allure familiale, prétend aider le patient à affronter ses maux principaux : angoisse, désorientation, embarras variés du comportement.

L'architecture, fidèle à elle-même — à son origine grecque, à son essor cistercien et à l'héritage palladien —, pourrait soutenir le dernier séjour humain ; infusant un bon rythme, une paix, un ordre évident qui sécurise. Les habitants, évoluant entre ses murs, par la sensation harmonieuse d'une absence de sensation, en éprouveraient le bienfait. Une intelligente simplicité, qui est sans doute un des caractères éminents de la beauté, serait de bon aloi. Les exemples d'une telle influence salutaire sont donnés par l'EHPAD Lasserre à Issy les Moulineaux

(achevé en 2008¹), des architectes Élizabeth Naud et Luc Poux, et par l'établissement dessiné par Peter Zumthor à Masans (Suisse, réalisé en 1993²). L'œuvre de Naud et Poux est un édifice scrupuleusement dessiné et réalisé. La pierre de Vals qui revêt ses façades urbaines lui confère une élégance et une dignité rarement vues dans les maisons de retraite. Le plan, orienté sur un jardin intérieur longiligne, est d'une limpidité louable qui favorise le discernement de la position dans l'espace; il vise en outre à ce que les logements soient tous bien exposés au jour et aient une vue de nature. L'ensemble est arrangé fermement et clairement. Le bâtiment de Zumthor présente les qualités signalées dans le précédent à un très haut degré. Ses justes proportions, son ordonnance compréhensible et tranquille, un véritable zèle constructif tendu vers la claire articulation des matières et des forces qui y sont en jeu paraissent, avec grand bénéfice pour les habitants, exprimer l'antique *sôphrosunè*, une sagesse composée de modestie et d'ordre.

L'architecture authentique – qui passe les devoirs contractuels, use foncièrement de *symmetria* et vise l'*harmonia* – est nécessaire dans les maisons de retraite, ainsi qu'un *ordo amoris*, une charité répandue sur l'édifice. Soit un travail d'architecte aujourd'hui (quand règne la pensée calculante) surérogatoire, où la recherche d'harmonie est développée jusqu'au soin extrême : jusqu'au dépôt d'affection.

Thème

L'architecture peut assurément être secourable, si elle transmet le sens des jours et celui d'une communauté; selon une telle ambition, il serait salutaire de conférer aux maisons de retraite une qualité monumentale, un ordre spirituel. La forme du béguinage pourrait être adaptée avec profit : une disposition tout ensemble collective et individualisée, centrée sur un jardin autant que sur un endroit qui accueille et manifeste la vie intérieure. La composition d'un tel lieu définit l'antique raison d'être de l'architecture, car elle est d'abord *architectonia*, assemblage d'*archè* et de *technè*, soit production du Principe : présence de l'infini dans le fini. L'établissement d'une sorte de nouveau *naos*, une pièce *exclusivement* vouée au *verbum mentis*, quelles que fussent ses dimensions, suffirait à conférer un ordre noble aux différentes formules spatiales de la nécessité corporelle. En sorte qu'une maison de retraite serait d'emblée bien autre chose qu'un mouiroir : le site où s'appréhenderait, plus nettement qu'ailleurs, la signification transcendante de notre tribulation : parce que l'infini y transparaîtrait au sein de la matière et du vide éloquent d'une manière d'oratoire, vers lequel convergeraient les lignes de forces des différents édifices d'habitation et de services ; puis selon l'eurythmie générale, qui serait issue de ce centre moral comme d'une puissance morphogénétique, comme des ondes se diffusent à partir d'un point d'impact.

Manière de conclusion

D'après le phénomène observé, une dette mal élucidée et embarrassante lie les générations actives à celles qui le furent. Elle s'extériorise par des établissements qui entendent administrer le plus économiquement possible l'inutilité sociale des vieillards. Pourquoi faut-il donc s'occuper d'eux ? Telle est la question pendante exprimée par l'architecture des maisons de retraite, qui déclare un vouloir et un non vouloir simultanés. Cette hésitation montrant la vieillesse comme un état indéterminé paraît laisser le soin à chaque personne âgée de se trouver une raison de vivre encore. Prétendant encourager à s'attarder ici-bas, les « animations » proposées ne peuvent être que des divertissements — et l'on dirait qu'elles agissent en faveur d'une dépression morale. L'incapacité patente à concevoir ce qu'est le grand âge semble signaler une ignorance de la dignité humaine.

Didier Laroque, professeur de théorie et pratique de la conception architecturale à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris – Val-de-Seine, est membre du comité de rédaction de Communio. Dernière publication: Le Sublime. Poétique, esthétique, philosophie (dir. avec C. Flécheux et P.-H. Frangne), Rennes, PUR, 2018.

Orientation bibliographique:

- C. BADEY-RODRIGUEZ, *La Vie en maison de retraite*, Paris, Albin Michel, 2003 ;
- Vincent CARADEC. 2001, *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*, Paris, Nathan, 2001 ;
- Pascal CHAMPVERT, « Le grand âge n'est plus gérable par la famille », in *Vie Nouvelle*, n°13, juin/juillet 2007 ;
- Pascal CHAMPVERT, « Chaque Français aime ses vieux, mais la France n'aime pas ses vieux », *Le Monde* du 12/02/10 ;
- Philippe DEHAN, *L'Habitat des personnes âgées*, Paris, *Le Moniteur*, Paris, 1997 ; rééd. 2007 ;
- Delphine DUPRE-LEVEQUE, *Une ethnologue en maison de retraite. Le guide de la qualité de vie*, Paris, Éd. Archives contemporaines, 2001 ;
- Bernard ENNUYER *Les Malentendus de la dépendance: de l'incapacité au lien social*, Paris, Dunod, 2002 ;
- Pascale KREMER, « Des crèches et des maisons de retraite bousculent les frontières entre générations », *Le Monde* du 24 janvier 2001 ;
- Mathilde ROSSIGNEUX-MEHEUST, *Vies d'hospice*, Ceyzérieux, Champ Vallon, 2018.

Les béguinages, lieux mystiques ?

Gilles
Fumey

Dans le temps long de l'histoire des âges de la vie tels qu'ils sont vécus par l'humanité, la période contemporaine est marquée par une démographie vieillissante des pays riches qui ne laisse pas la biologie, les sciences cognitives et la psychosociologie muettes. Au contraire, les recherches se multiplient pour accompagner notamment les évolutions rapides dans les relations intergénérationnelles. Car les classes d'âge d'avant les années 1960 explosent en nombre, modifiant de nombreux équilibres sociaux. Du coup, les connaissances en gériatrie sont telles que certaines populations âgées sont à même d'anticiper la troisième étape de leur vie, une fois retirées du travail contraint. Dans ce nouvel âge lié au recul de la mort¹, où l'on distingue la phase active de celle marquée par des formes de dépendance, ceux qui sont « en retraite » manifestent, notamment, une demande de sécurité – liée aux pertes et aux deuils – qui pousse certains à l'anticiper. En se souvenant qu'en Europe du Nord, au mitan du XII^e siècle, des formes de vie collective avaient émergé en marge des couvents, portées par la mystique rhénane dont Hildegarde de Bingen est l'un des phares avec, plus tard, Marie d'Oignies ou Ida de Nivelles et bien d'autres. De ces *begijnhof* dont l'étymologie porte l'idée de « dévotion minutieuse et affectée », il reste des lieux dans l'aire culturelle flamande, la mieux pourvue en institutions, et le souvenir qu'une forme de vie collective, voire communautaire, pourrait inspirer de nouvelles sociabilités pour les personnes âgées d'aujourd'hui.

La géographie des béguinages médiévaux s'est-elle développée sur des aires bien définies de pratiques familiales telles qu'Emmanuel Todd les a analysées dans *L'origine des systèmes familiaux*² différenciant des systèmes où la place des individus est régulée par une anthropologie sociale locale très prégnante ? C'est possible. C'est pourquoi on ne cherchera pas ces collectifs indépendants comme les béguinages en Italie où, encore aujourd'hui, les personnes âgées sont prises en charge par les familles, alors qu'en Europe du Nord et en France, la solidarité s'exerce largement avec l'aide de l'État et des collectivités territoriales. Actuellement, vingt-sept bâtiments béguinaux – sur plus de quatre-

1 Paul YONNET, *Le recul de la mort*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 2006.

2 Emmanuel TODD, *L'origine des systèmes familiaux*, t.1, Paris, Gallimard, 2011.

vingts qui ont existé en Belgique – témoignent de ce passé partagé avec les Pays-Bas, le nord de la France, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Autriche.

Dans le contexte de croissance urbaine tout à fait exceptionnelle des XII^e et XIII^e siècles, l'une des particularités du béguinisme à sa naissance dans les Pays-Bas méridionaux à Liège, Nivelles et Oignies était de rassembler des femmes jeunes, âgées ou veuves dans des maisons communautaires alentour des hôpitaux, des couvents et des églises mais sans qu'il soit créé les lieux dédiés qui leur furent consacrés par la suite et qu'on appellera béguinage. Par manque de place dans les couvents, mais aussi par esprit libre pour celles qui souhaitaient garder une certaine autonomie par la mendicité ou par un travail indépendant, les béguines – il n'y a pas d'hommes – vivaient la frugalité, y compris les béguines fortunées exerçant des travaux de tissage, de couture ou de blanchissage. Avec une vie apostolique et contemplative, sans vœux définitifs. Pour leur vie spirituelle, elles étaient inspirées par des mystiques comme Hadewijch d'Anvers, responsable d'un groupe de béguines engagées dans une action caritative avec une spiritualité eucharistique, poétesse reconnue par maître Eckhart et redécouverte au XIX^e siècle. Les visions qu'a eue la mystique ont pour constante une quête de la Face de Dieu qui inspirera Eckhart montrant qu' « *en explorant le miroir de son âme, l'homme découvre son visage éternel: ce qu'il est en Dieu*³ ».

Thème

Comme les communautés monastiques depuis le XI^e siècle, les béguines vont rapidement s'organiser en réseaux, certaines femmes étant issues des sociétés marchandes très mobiles dont les époux partis en mer pour des voyages incertains au très long cours s'assuraient de l'avenir de leur épouse, d'autres plaçant les jeunes filles de leur sociabilité nombreuse qui n'avaient pas trouvé de place au couvent. Leur succès fut tel que l'Église catholique manifestait à leur égard une suspicion d'hérésie, au point que dans le reste de l'Europe, les béguines qui ne voulaient se soumettre aux injonctions des pères du concile de Latran de 1215 durent entrer dans les ordres cistercien ou franciscain. Mais dans les Pays-Bas méridionaux, la vie errante des béguines a pu limiter leur institutionnalisation communautaire qui devait passer par des élections, des règles approuvées par les évêques. En somme, des instruments de contrôle qui se caractérisèrent, progressivement, par des quartiers dédiés au cœur des villes, cernés par des murs d'enceinte, faisant figure de paroisses souvent créées par les dominicains avec des revenus propres. De fait, parvinrent à Rome au pape Jean XXII après le concile de Vienne de 1312 des notes élogieuses sur la foi dans les béguinages.

3 J. B. M. PORION, Introduction aux *Lettres spirituelles*, Genève, Ad Solem, 1971.

Ainsi, dans les villes du Nord, ces cités-béguinages furent dotées d'une église et d'une infirmerie destinée à soigner les plus nécessiteuses. Leur accès était très limité, notamment pour les hommes. Dans les villes à forte croissance démographique, les béguinages étaient situés hors les murs et furent parfois des cibles privilégiées en cas de guerre. La grande peste de 1348 et son recul démographique contribuèrent à les affaiblir, tout comme la Guerre de Cent Ans et l'effondrement de l'économie drapière, voire les soupçons d'hérésie jusqu'au renouveau du xv^e siècle au cours duquel les syndics les exonèrent d'impôts et encouragent les legs en échange de certains services de charité. Les guerres de religion au xvi^e siècle stoppèrent le béguinisme dans le Nord. Ne subsistèrent que quelques établissements mieux protégés à Amsterdam ou Breda. Dans le Sud, notamment à Diest, la vie reprit au sein des clôtures, dans un plus grand dépouillement exigé par les évêques qui inspirèrent bien des diocèses avec la Contre-Réforme, ses legs et donations à l'origine d'un nouvel âge d'or.

Les régimes fonciers furent déterminants dans la continuité du mouvement béguinal. La Révolution française abolit ceux qui furent considérés comme communauté religieuse mais ceux où des laïques exerçaient des fonctions caritatives purent subsister en cédant leurs droits de propriété aux Hospices civils jusqu'à la reprise du culte dans les églises et le développement des fonctions hospitalières et d'accueil de vieillards dans les infirmeries. À Gand, la municipalité transféra les lieux aux nécessiteux.

Gilles
Fumey

Au début du xxi^e siècle, le mouvement béguinal prend d'autres formes avec l'émancipation financière des femmes moins vulnérables en cas de veuvage ou de divorce. Les anciens locaux peuvent être affectés à des fonctions muséales, voire résidentielles (pour les étudiants ou les personnes âgées). Un nouveau développement voit le jour sous des formes plus laïques, reprenant l'idéal collectif d'entraide pour les couples ou personnes seules âgées. Toutes les constitutions juridiques sont attestées, de la propriété à la location. Certains établissements exploitent d'anciens bâtiments conventuels au cœur des villes (Perpignan, Valence, en France), d'autres, toujours centraux, ont bâti du neuf sur des parcelles en rénovation (Vannes). Les pratiques collectives se limitent à celles d'autres institutions de retraite et de santé, rares étant celles qui instaurent des offices religieux collectifs. Il est trop tôt pour dire si ce mouvement des néo-béguinages est durable et s'oriente vers des communautés ecclésiales.

Comme dans les premières communautés chrétiennes, s'y pose avec acuité la question de l'autorité. Elle peut s'exercer auprès d'un maître, voire d'un chef plus charismatique. Le mode électif étant peu dévelop-

pé dans le catholicisme laïque, l'autorité dévolue par un vote comme cela se fait dans les paroisses protestantes reste assez rare. C'est un point d'achoppement pour nombre de groupes qui peinent encore à trouver leurs marques. Parmi les candidats aux néo-béguinages, beaucoup sont issus des communautés nouvelles qui ont fleuri dans les années 1970. Avec les crises qui les ont touchées à de rares exceptions près, leurs membres n'ont pas perdu cet idéal apostolique qu'un Jacques Loew avait si bien décrit dans *Comme s'il voyait l'invisible*⁴ ou un René Voillaume à l'origine des Petits Frères et Petites Sœurs de Jésus⁵. À la différence de communautés jeunes plus enthousiastes, les béguinages se constituent non sans une certaine appréhension, nécessitant parfois des périodes probatoires avant des formes d'engagement plus définitif. Le mouvement est en train de se structurer à des échelles encore locales. Et si nul ne sait quel est son avenir, il attend son prophète, tel un Jean Vanier qui a renouvelé le regard et la vie des personnes atteintes de handicaps physiques ou mentaux. Mais, pour l'instant, l'intérêt est partagé, y compris dans les sphères dirigeantes de l'Église catholique que l'on a vu dans plusieurs diocèses encourager les béguinages. En tout cas, il renouvelle le regard des personnes âgées sur elles-mêmes et leur place dans la Cité.

Thème

Gilles Fumey, né en 1957, est professeur des universités en géographie culturelle de l'alimentation à Sorbonne Université. Dernières publications : *Géopolitique de l'alimentation*³, préface de Juliette Helson, Paris, Éditions Sciences humaines, 2018, 168 p. ; *Atlas de l'alimentation*, Paris, CNRS-Éditions, 2018, 296 p. (traductions en cours : japonais, turc).

4 Paris, 1964.

5 Avec *Au cœur des masses*, Paris, Cerf, 1952 ; *À la suite de Jésus*, *ibid.*, 1965 et

La Contemplation aujourd'hui, *ibid.*, coll. « Foi vivante », 1971.

Méditation sur la perte d'autonomie et l'abandon



Ysabel
de Andia

Le vieillissement s'accompagne souvent d'une perte d'autonomie et d'une maladie non immédiatement mortelle marque une étape qui peut être accueillie à la fois comme une épreuve et une grâce. Cette expérience – car il s'agit bien ici d'expérience plus que d'un discours théologique – se fonde dans la foi au Christ et ne peut être comprise en dehors de cette foi vive, mais le visage du Christ se tourne vers tous.

La perte d'autonomie

Il y a un avant et un après la perte d'autonomie. Avant, l'homme est maître de soi comme de l'univers. Il est en « pleine possession » de ses moyens, après, il est dépossédé de lui-même ou plutôt, il est dépossédé de la possession de soi. Il ne peut plus faire ce qu'il faisait auparavant « tout seul » : manger, marcher. Il a « besoin » d'une aide pour tout faire et cette « nécessité » apparaît parfois comme une perte de la liberté, un esclavage. Il dépend des autres pour tout. Les autres sont ses jambes, ses mains, ses yeux. Il dépend du « bon vouloir » des autres qui peuvent être attentionnés ou non. S'ils ne font pas attention à lui, s'ils ne comprennent pas ce qu'il souffre, il se sent délaissé. Mais peut-on « comprendre » la souffrance sans la ressentir ? Oui, l'amour le peut et cela s'appelle la compassion : pleurer avec ceux qui pleurent, se réjouir avec ceux qui sont dans la joie...

Le monde se rétrécit à l'espace où ses pieds peuvent le porter, au temps improbable de son épreuve. Le passé emporte avec lui les grands espaces de la terre et de la mer, les voyages et les paysages. La « vue » se restreint à une chambre d'hôpital ou d'EHPAD avec une fenêtre qui ouvre sur le ciel au loin, au-dessus des toits de la ville. Le langage lui-même est affecté. La conversation se réduit aux questions-réponses des soignants ou des quelques visiteurs. Finis les débats intellectuels, les conférences ou les enseignements. Le champ de la parole est aussi limité. La parole balbutie, bégaye, se reprend... La mémoire aussi est atteinte... un brouillard s'étend sur le passé.

Perte de la volonté ou de la liberté, perte de la mémoire, perte de l'intelligence qui ne « fonctionne » plus comme avant. Reste le regard, l'étreinte des mains qui expriment l'affection, la reconnaissance.

Et puis il y a l'angoisse d'être enfermé dans un piège dont on ne peut plus sortir, l'angoisse de mourir ; derrière la perte de l'autonomie, c'est la perte de la vie qui se profile. Être seul avec sa souffrance, muré dans sa souffrance.

L'abandon de Dieu et l'abandon à Dieu

« *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?* » Ces paroles de Jésus en croix, rapportées par Matthieu (27,46) et Marc (15,34), sont le début du psaume 22, proche du passage d'Isaïe (53) sur le serviteur souffrant.

Le Christ a connu l'agonie, terme qui veut dire « lutte » (*agôn*), à Gethsémani, la lutte pour accepter la volonté de Dieu, pour boire le « calice amer » de la passion et subir le supplice atroce et infamant de la croix. Il a demandé à son Père « *d'écarter de lui cette coupe* » mais, à la fin, il s'en remet totalement à sa volonté : « *Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux* » (Matthieu 26,39 et Marc 14,36).

De même, celui qui est « au creux de la souffrance », lutte pour l'accepter et il ne faut pas trop vite oublier ce moment d'agonie propre à toute souffrance. Pour un chrétien, cette acceptation est portée par le « oui » de Jésus à son Père. *Non pas ce que je veux*, la santé, le bonheur, *mais ce que tu veux*, la réalité de cette souffrance qui n'est pas voulue par Dieu, mais permise par Lui, car il en fait la source d'un plus grand bien.

Le Christ a souffert avant nous et pour nous et nous souffrons avec lui et en lui. Toute souffrance est une com-passion avec le Christ, un pâtir avec la passion du Christ, dans la passion du Christ, et l'ange qui l'a réconforté nous apporte silencieusement son réconfort.

C'est dans son épreuve de l'abandon du Père que nous pouvons supporter les nuits obscures dans lesquelles nous sommes plongés et c'est dans son abandon au Père que nous pouvons nous abandonner nous-mêmes. L'abandon de Dieu est l'épreuve de son absence, alors que l'abandon à Dieu s'appuie sur sa présence constante et aimante.

Impuissance de la faiblesse et puissance dans la faiblesse

Cependant la faiblesse humaine peut être voulue par Dieu pour faire éclater sa puissance.

Paul « par trois fois a prié le Seigneur d'écarter l'ange de Satan chargé de le frapper » et le Seigneur lui a répondu : « *Ma grâce te suffit: car*

Thème

ma puissance se déploie dans la faiblesse. C'est donc de grand cœur que je me glorifierai surtout de mes faiblesses, afin que repose sur moi la puissance du Christ» (2 Corinthiens 12,9, trad. TOB).

Dieu ne supprime pas la lutte de Paul contre Satan, mais il l'assure de sa grâce qui triomphe du mal, bien plus il le maintient dans sa faiblesse pour qu'éclate sa puissance.

Lorsque l'on ne « peut » plus rien faire, il n'y a plus rien à « faire » qu'à s'abandonner entre les mains paternelles, à vouloir que « *sa volonté se fasse sur la terre comme au ciel* ».

Alors se découvrent des profondeurs insoupçonnées : se perdre soi-même pour s'en remettre à Dieu nous révèle que nous ne sommes plus « seuls », mais que Dieu est avec nous et en nous. Le moi autonome n'avait pas besoin de Dieu, du moins le croyait-il en marchant apparemment sans lui, et voici qu'il est comme un enfant qui ne lâche plus la main du Père, il est devenu un enfant de Dieu. Il est fils dans le Fils.

Comme le Christ, il est « livré » aux mains des hommes qui peuvent faire de lui ce qu'ils veulent et cet abandon entre les mains de Dieu et entre les mains des hommes le remplit de reconnaissance pour l'amour reçu. L'abandon de soi lui fait découvrir le don de l'autre, la grâce. Tout est grâce et la grâce divine « suffit ».

Ysabel
de Andia

Voici que, dans sa « faiblesse », il expérimente la « puissance » de Dieu et que, avec saint Paul, il « se glorifie » de sa faiblesse. La faiblesse de Paul est celle de son impuissance devant les « forces du mal », la force de Paul, c'est de savoir que c'est Dieu qui agit avec lui et en lui.

La faiblesse du Christ est son « anéantissement » sur la croix et sa « force », son « exaltation » par le Père. La croix est le signe de la victoire divine sur le péché et sur la mort.

Dans notre abandon entre les mains du Père nous découvrons que le Père agit en nous avec puissance pour notre salut et le salut du monde. Notre faiblesse, notre souffrance, est rédemptrice. C'est un mystère, une espérance folle, qui ne se découvre qu'aux yeux de la foi. Ce qui « n'a pas de sens » devient riche d'un sens infini. Passer de la perte d'autonomie à l'abandon à Dieu, de la faiblesse physique à la faiblesse comme dénuement spirituel ne peut se faire que dans la foi, l'espérance et la charité. *Ave crux spes unica*, disait Édith Stein en partant pour Auschwitz.

L'abandon comme dessaisissement de soi entre les mains du Père et de sa « douce volonté » engendre une paix profonde, cette « *paix de*

Dieu qui surpasse toute intelligence et garde vos cœurs et vos pensées en Jésus-Christ» (Philippiens 2,7). Il n'y a plus de lutte, de déchirement entre la chair et l'esprit, mais l'unification de tout l'être, autrefois cherchée à un niveau moins profond, celui de l'intelligence et de la liberté humaines, maintenant réalisée dans la paix «*qui surpasse toute intelligence*».

Le «soi» lui-même qui semblait «perdu» dans la «perte d'autonomie» du soi, découvre, dans l'abandon à Dieu, qu'il est tout relatif à Dieu. Qu'est-ce qui est «perdu»? Ce que nous devons abandonner dans la mort, l'«homme ancien» ou l'«homme extérieur». Qu'est-ce qui est sauvé? L'«homme nouveau» ou «homme intérieur» qui est déjà passé, avec le Christ, de la mort à la vie.

La détresse du temps présent et le poids de gloire éternelle

C'est pourquoi nous ne perdons pas courage et même si, en nous, l'homme extérieur va vers sa ruine, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Car nos détresses d'un moment sont légères par rapport au poids de gloire éternelle qu'elles nous préparent. Notre objectif n'est pas ce qui se voit, mais ce qui ne se voit pas : ce qui se voit est provisoire, mais ce qui ne se voit pas est éternel (2 Corinthiens 4, 16-18).

Thème

Saint Paul procède par oppositions : l'homme extérieur et l'homme intérieur, la détresse et la gloire, le léger et le pesant, le visible et l'invisible, le provisoire et l'éternel. Ce sont l'envers et l'endroit d'une même réalité vue du point de vue humain ou du point de vue divin.

Nous pensons facilement que ce sont nos actions remarquables qui nous apportent la gloire, mais cette gloire est une gloire humaine, elle passe comme ce monde passe, seul l'amour demeure. Ce sont nos «détresses», ce qui nous semble le moins «glorieux», le plus destructeur de nous-mêmes, qui, unies au Christ, portent un «poids de gloire éternelle». Car, dans l'abandon à Dieu, nous passons déjà du temps à l'éternité, de notre temps provisoire à son éternité bienheureuse et nous ne pouvons plus juger nos détresses selon nous, mais selon Lui.

La croix fait éclater nos mesures humaines, notre sagesse humaine, pour nous ouvrir à l'immensité de Dieu, à la sagesse de Dieu qui scandalise la sagesse humaine.

Nous expérimentons ainsi ce que signifie s'abandonner à Dieu. La «détresse» de l'agonie, l'écartèlement de la croix apparaissent alors

comme le chemin le plus sûr pour permettre l'irruption de la gloire divine dans notre pauvre humanité.

L'abandon à Dieu consiste à abandonner ce que nous sommes et ce à quoi nous tenons, nos pensées et nos désirs, nos souffrances et nos rêves, pour s'abandonner à Dieu, à Celui qui est au-delà de tout et au cœur de tout, comme l'Amour qui transforme tout en amour.

Ysabel de Andia, agrégée de philosophie, docteur en philosophie (Sorbonne) et en théologie (PUG Rome) a fait sa carrière dans l'enseignement secondaire, supérieur et au CNRS. Elle a publié récemment deux volumes de Sources chrétiennes sur Les Noms divins. La Théologie mystique I et II, de Denys l'Aréopagite (SC 578 et 579), La Voie et le voyageur, Paris, Éditions du Cerf, 2012, et Mystère de Dieu. Mystère du Christ. Introduction à la mystagogie et à la mystique est sous presse chez Lessius.



Nous sommes habitués à entendre qu'*ici-bas*, nous vivons dans l'entre-deux d'un « déjà-là » et d'un « pas-encore » du Royaume des Cieux¹. Le « pas-encore » nous est assez facile à appréhender. « Lui, vous l'aimez sans l'avoir vu » reconnaît Pierre (1 Pierre 1, 8), et Paul déclare: « Certes, je ne suis pas encore arrivé, je ne suis pas encore au bout, [...] mais je cours vers le but » (Philippiens 3, 12-14). Avec la création tout entière nous attendons « ardemment la révélation des fils de Dieu » (Romains 8, 19), lorsque le « dernier ennemi vaincu, la mort » sera sous les pieds du Seigneur, et qu'il pourra enfin se manifester « tout en tous » (1 Corinthiens 15, 25-28). Pour l'heure, nous vivons avant tout dans les cris, les larmes et le sang. Va pour le

« pas-encore », qui se donne dans l'évidence d'une plaie béante. Mais le « déjà-là », qu'est-ce à dire ? Peut-on anticiper le Ciel depuis le monde qui pourtant « gît tout entier au pouvoir du Mauvais » (1 Jean 5, 19) ? Au regard de tous les drames qui nous entourent et dans lesquels nous sommes pris, ne serait-ce pas plutôt l'Enfer, au lieu du Ciel, que nous éprouvons parfois comme « déjà là » ? S'agit-il d'ailleurs du même « là » ? Rien n'est moins sûr. Comment alors sommes-nous en mesure d'éprouver à l'avance l'eschatologie ? Peut-on faire une *pré-expérience* de l'au-delà ? Sous la forme de quel avant-goût ? Une lecture attentive des occurrences du verbe « goûter » dans la Bible devrait nous éclairer.

« Goûter le don du Ciel » (Hébreux 6, 4)

On ne *goûte* pas beaucoup la nourriture dans la Bible, on goûte plutôt la tranquillité, le repos, la paix, le bonheur². Ce verbe n'est donc pas d'abord associé au repas, à l'exception toutefois de trois mets, dont la signification hau-

tement symbolique importe au plus haut point : le miel, le pain et le vin³. Le miel, en effet, est l'aliment de la Terre Promise, avec le lait qui y coule à profusion (Nombres 13, 27). Le pain est celui du quotidien et de la providence divine

1 Cette polarité vient de l'expression « Déjà-Pas-encore », forgée par le théologien luthérien O. CULLMANN (1902-1999). Voir par exemple *Le Salut dans l'histoire. L'Existence chrétienne selon le Nouveau Testament*, Paris/Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1966.

2 Certaines traductions introduisent par le verbe *goûter* les mentions de repos, de bonheur ou de paix, de tranquillité : ainsi la Bible de Jérusalem, édition de 1998, en 2 Maccabées 12, 2 ; 14, 10 ; 14, 25.

3 1 Samuel 14, 29 : « Voyez comme brillent mes yeux pour avoir goûté un peu de ce miel » et 43 : « J'ai goûté un peu de miel » ; 2 Samuel 3, 35 : « Que Dieu me fasse ceci ou encore cela si avant le coucher du soleil, si je goûte du pain » ; Daniel 5, 2 : « Durant la dégustation du vin... ». Dans le *Livre de Daniel*, il apparaît *a contrario* comme un goûter perversi : le cœur qui s'est élevé contre la royauté de Dieu est ravalé au rang des animaux en devant « goûter de l'herbe » (Daniel 4, 22 ; 4, 29 ; 5, 21), au lieu du miel, du pain ou du vin. Ce verbe hébreu (*thā'am*) est donc rare et, à notre connaissance, n'est pas présent tel quel dans la Torah (Pentateuque). Cet usage plus tardif est peut-être à déchiffrer à l'instar de l'espérance de la résurrection qui n'apparaît pas d'emblée dans les premiers livres bibliques, mais se fait jour peu à peu.

qui le donne gratuitement au désert. Le vin « qui réjouit le cœur de l'homme » (*Psaume* 103 (104), 15) fait référence à la vigne d'Israël, au peuple de l'Alliance duquel Dieu tire sa joie. L'Ancien Testament associe donc au sens du goût une connotation que l'on peut qualifier de sabbatique (repos, alliance, paix...), d'eschatologique (miel, douceur, abondance) et même déjà quasi d'eucharistique (pain et vin). « Goûtez et voyez comme est bon le Seigneur ! » (*Psaume* 34, 9). Nous comprenons que ce verbe a quelque secret à nous livrer au sujet des fins dernières. De surcroît, dans les Évangiles, le lien entre le goût et l'eschatologique arrive à son comble – qui est aussi son paradoxe – car il y a chez eux une seule chose que l'on goûte : la mort. Ainsi dans les synoptiques nous trouvons : « Il en est de présents qui ne goûteront pas la mort avant que cela n'arrive⁴ » ; et en Jean : « Si quelqu'un reste fidèle à ma parole, il ne goûtera jamais la mort » (*Jean* 8, 52). Nous avons bien, il est vrai, l'épisode de Cana où le maître du repas goûta l'eau changée en vin (*Jean* 2, 9). Mais ce vin est l'annonce du sang versé. La Passion selon saint Matthieu s'en fait l'écho saisissant lorsqu'il est précisé que Jésus goûta le vin mêlé de fiel au moment d'être mis en croix (*Matthieu* 27, 34). Apparemment nous sommes loin du miel.

La Lettre aux Hébreux se fait plus précise encore : « Au bénéfice de tout homme, il goûta la mort » (*Hébreux* 2, 9). Ainsi, continue-t-elle, Jésus a-t-il permis aux hommes de « recevoir la lumière, de goûter au don du Ciel, de participer à l'Esprit Saint, de goûter à la parole merveilleuse de Dieu et aux puissances du monde à venir » (*Hébreux* 6, 4-5). Il y

a donc bien un étrange goûter de mort d'où jaillirait un autre goûter, céleste celui-là, puisque la vie de l'Esprit Saint n'est autre que la vie divine elle-même. Or, il nous a été offert par la Pâque du Verbe de Dieu, cette « Parole merveilleuse » à laquelle il nous faut communier, afin de « recevoir la lumière ». Qu'est-ce à dire sinon qu'il s'agit alors de sentir sur nous, en nous et entre nous, la chaleur du regard (re) créateur du Père, révélée dans le don total du Christ crucifié et ressuscité, qui fait éclore un monde filial et fraternel dont la dynamique (les « puissances du monde à venir ») s'en trouve dès lors ? Mais le texte continue sur un ton devenu sévère : si les hommes qui ont « goûté une fois » à tout ceci viennent à retomber dans le mal, alors ils « crucifient de nouveau pour leur compte et bafouent le Fils de Dieu » (*Hébreux* 6, 6). L'enjeu est donc lourd. La mort du Christ en croix, mais aussi sans doute la mort à nous-mêmes pour demeurer fidèles et garder en bouche le goût du Don (du Ciel), devraient nous dégoûter du mal. Nous aurions pu croire que la vue ou le toucher auraient été les sens les plus eschatologiques, mais il semble que le goût, expérimenté parmi tous les sacrements seulement dans l'eucharistie, ait la primeur. Dans le Mémorial pascal, il n'y a rien à voir et assez peu à palper. Il y a sans doute à entendre, mais pas vraiment à sentir. Il y a par contre à goûter, à mâcher, à boire et à manger. C'est une question vitale. Reste à creuser ce que peut signifier un « goût » du Ciel, *ici-bas*. Nous partirons donc d'en-bas, de notre expérience commune d'humanité *au-monde*. C'est la raison pour laquelle nous choisirons de convoquer quelques philosophes, de nos contemporains, pour

Signets

nous aider à penser cet « entre-deux » de notre condition humaine. Car si l'eschatologique est une dimension éminemment théologique de l'existence, elle est sans nul doute aussi fondamentalement

ontologique, comme le met en exergue toute l'œuvre de Jean-Yves Lacoste qui rappelle que nous ne sommes *au-monde* que parce que déjà *vers-Dieu*⁵.

Un arrière-goût de l'immonde

L'eschatologique peut-il être appréhendé ici-bas ? Peut-on anticiper le Royaume ? Cela paraît à première vue improbable, si ce n'est totalement impossible puisque nous sommes marqués par la finitude de notre temporalité, cependant que l'*eschaton* se déploie dans l'éternité. De surcroît, toutes les tragédies, les atrocités, les horreurs dont nous sommes la mémoire traumatisée, les témoins déroutés, ou les collaborateurs inavoués, semblent acquiescer cyniquement à une sorte de pressentiment non pas du Ciel mais plutôt de l'Enfer, nous l'avons dit. Au point que le mal en actes, la douleur de l'innocent, l'énormité de la cruauté, le chaos de la perversité et notre « musée-des-horreur-intimes » (Clandel) sont souvent qualifiés d'enfer dans le langage courant. Ce que l'on éprouve *impardnable* par trop-plein de souffrance et d'injustice, nous le qualifions donc comme d'une sorte d'anticipation temporelle, finie mais non-achevée, d'une réalité dernière éternelle. Le premier « pressentiment eschatologique », si l'on ose parler ainsi, de notre expérience mondaine serait-il plutôt infernal que céleste ? Non qu'il y aurait une limite à la miséricorde divine, mais en ce que l'excès du mal manifesterait dès ici-bas la possibilité du refus de se

rendre à elle et d'en vivre. Goûterait-on alors, *la mort dans l'âme*, quelque chose de cette mort de l'âme que l'on nomme damnation ? Nous ne pouvons éluder la question, même si elle peut nous indisposer. N'y a-t-il pas, de surcroît, certaines vies qui s'éprouvent comme cernées par cette « seconde mort » (*Apocalypse* 20, 14), innocemment marquées au fer rouge de l'impardnable dans toutes les dimensions de leur temporalité (passé, présent, futur) ? Jankélévitch ou Levinas ont décrit cette vie de survivant, non seulement à la mort, mais à l'horreur, prise en otage par le mal qui l'enserme de toutes parts et la défait peu à peu, sans pour autant, en apparence, sembler y toucher. De quoi s'agit-il au juste ?

Jankélévitch montre que ce n'est pas l'impardnable comme tel, avec toute sa démesure, qui donne à certains ce goût d'amertume, mais au contraire le *non-pardon*, c'est-à-dire le rejet déclaré de contrer l'impardnable par quelque rémission que ce soit⁶. En effet, pour Jankélévitch, la seule réponse possible face à l'impardnable, à l'immensité de l'horreur, c'est le refus de pardonner. Certes, il s'agit d'une mauvaise réponse mais il ne peut assurément y en avoir de bonne, car

Marie-Aimée
Manchon

5 Voir notamment Jean-Yves LACOSTE, *Note sur le temps, essai sur les raisons de la mémoire et de l'espérance*, PUF, 1990 et *Expérience et Absolu*, PUF, 1994.

6 Voir Vladimir JANKÉLÉVITCH, *Le Pardon*, éditions Montaigne, 1967 et *L'Imprescriptible*, Seuil, 1986 (compilation du texte « Pardonner ? » paru en 1971 et « Dans l'honneur et la dignité » paru en 1948).

personne ne peut endosser la responsabilité de pardonner au nom de ceux qui sont morts. Ainsi chez cet auteur, ce n'est pas tant la mort, même la mort de l'innocent, impardonnable car inexorable, qui gâte la saveur de la vie, que ce qu'engendre cet impardonnable : la mort du pardon lui-même. La démesure des actes pervers qualifiés aujourd'hui de « crimes contre l'humanité » fait mourir la possibilité même de pardonner. « Le pardon est mort dans les camps de la mort » déplore-t-il⁷. Pardonner, en effet, serait pour lui tricher, faire croire que l'on peut oublier, effacer, recommencer à neuf comme si de rien n'était. Pardonner serait, en ce sens, inhumain. « Lorsqu'un acte nie l'essence de l'homme en tant qu'homme, la prescription qui tendrait à l'absoudre au nom de la morale contredit elle-même la morale. N'est-il pas contradictoire et même absurde d'invoquer ici le pardon ? Oublier ce crime gigantesque contre l'humanité serait un nouveau crime contre le genre humain⁸ ». L'impardonnable pour Jankélévitch, c'est « l'irréparable, l'ineffaçable, l'irré-médiable, l'irréversible, l'inoubliable, l'irrévocable, l'inexpiable⁹ ». En un mot : c'est la faute éternelle – derechef le non-pardon éternel. Afin de ne pas la laisser sombrer dans l'oubli du passé, on la prolonge indéfiniment dans le futur. Engluée dans la faute impardonnable, la vie, comme en sursis, a désormais un goût inexorable de mort. Son horizon est oblitéré par l'horreur de la faute, indéfiniment remémorée et revécue. Rien de ce que la vie présente n'a plus de saveur ;

au contraire tout a un goût écoeurant, au sens littéral de ce qui nous fait perdre cœur. Cet arrière-goût est bien *immonde*, c'est-à-dire pas de ce monde-ci.

Arrière-goût, faut-il dire, plutôt *qu'avant-goût*, puisque l'espérance n'est plus. Cette espèce de pressentiment eschatologique, s'il y en a un, de ce que l'on imaginerait être l'Enfer, ne s'éprouverait paradoxalement que comme un non-avenir. Il n'offre évidemment aucune promesse, mais plutôt l'obsession d'un passé qui ne peut passer, dans lequel sombre le présent hagard, tout en annihilant tout futur. « Horreur de l'il y a » dirait Levinas. Insomnie d'une nuit interminable ou cauchemar en boucle, l'inférieur se situe ici dans l'absence totale et éternelle d'aurore et de commencement. C'est pourquoi, reconnaît Jankélévitch, le non-pardon de l'impardonnable qui seul ne nierait pas notre humanité, tout en étant paradoxalement cet inhumain – puisque l'humain est précisément « le pouvoir de commencer », selon ce que nous a appris Arendt –, relève d'une logique qui n'est ni humaine, ni divine, ni mondaine, ni céleste. « L'homme de temps, créature finie, n'est pas taillé pour une peine éternelle ni pour une impérissable rancune : car cette éternité-là est plutôt l'enfer des damnés ; car cette éternité inconcevable serait plutôt pour nous l'invivable désespoir. » ; « Cet impardonnable, s'il demeurerait, en se pétrifiant, ultime et définitif, ne serait rien d'autre que l'Enfer : l'Enfer du désespoir. L'idée d'un mal irrémédiable et

Signets

7 Vladimir JANKÉLÉVITCH, *L'Imprescriptible*, op. cit, p. 50.

8 Vladimir JANKÉLÉVITCH, *L'Imprescriptible*, op. cit, p. 22.

9 Liste établie par Jacques Derrida commentant les analyses de Jankélévitch sur le pardon dans *Pardonner, l'impardonnable et l'imprescriptible* (Paris, Galilée, 2012 p.31), conférence de 1997, éditée tout d'abord dans le *Cahier de L'Herne Jacques Derrida* en 2004.

qui aurait le dernier mot, n'est-ce pas à la lettre une "supposition impossible"¹⁰ ? ». Si notre refus demeure une possibilité de notre responsabilité à la limite de l'impossible, la miséricorde de Dieu, elle, ne semble se résoudre à aucun impardonnable. La Croix en est la preuve folle et scandaleuse (*1 Corinthiens* 1, 23). Comprendons bien ici que le non-pardon, aux confins du désespoir (vis-à-vis du monde) et de la désespérance (envers Dieu), ne se caractérise pas tant par le sentiment de l'impossibilité comme telle de pardonner, puisque la situation est reconnue impardonnable, que par le consentement ou l'approbation délibérés à l'impossibilité éternelle du pardon, qu'il soit à donner ou à recevoir. Refuser le pardon – d'être pardonné ou de pardonner, les deux vont de pair, en ce qu'ils

dénient à Dieu de pardonner – redouble en réalité la victoire du mal au lieu de faire justice. Aussi cette «supposition impossible» semble-t-elle être pour Jankélévitch, à la fois le plus humain, ce qui fait droit à «l'honneur et à la dignité» de l'humanité blessée, écrasée, opprimée dont aucune douleur ne saurait être oubliée ni édulcorée; et le plus inhumain, puisque de l'ordre de «l'enfer des damnés» qui fait le jeu du Mal. Avec cet impossible qui accule au désespoir, nous restons sur notre faim/fin, c'est le cas de le dire, avec un relent de mort en bouche qui tente de nous refuser toute saveur céleste. Celle-ci pourtant s'offre à nous dès que nous osons croire par «l'espérance contre toute espérance» (*Romains* 4, 18) qu'à l'Amour, même blessé, bafoué, crucifié, rien n'est impossible.

Un avant-goût de l'impossible

Marie-Aimée
Manchon

Le pardon meurt avec l'impardonnable, affirmait Jankélévitch. Tout porterait à s'arrêter là, mais nous sentons confusément que la mort du pardon ne saurait être le dernier mot de l'existence. Jankélévitch lui-même n'a pas pu s'empêcher d'écrire: «Heureusement rien n'a jamais le dernier mot! Le dernier mot est toujours l'avant-dernier...¹¹». Nous sommes dans les *avant-derniers* temps, aimait à préciser Bonhoeffer, et rien n'est joué. L'arrière-goût amer peut encore se muer en un avant-goût nouveau, inattendu. La pénultième est le temps de toutes les patiences car elle est celui de tous les pâtirs, mais elle l'est aussi de toutes les espérances car elle est celui de tout le désir. Ce, tout spécialement du désir de l'im-

possible, du don au-delà de tout don. En un mot, du *par-don*. N'est-ce pas précisément cela la «bienheureuse espérance»? Croire en l'inespéré d'un don impossible par-dessus toute possibilité de don? Derrida l'affirme d'une certaine manière, lorsqu'il tient, contre Jankélévitch, que c'est précisément là où il y a de l'impardonnable que le pardon commence: «Il n'y a de pardon, s'il y en a, que de l'impardonnable. Donc le pardon, s'il y en a, n'est pas possible, il n'existe pas comme possible, il n'existe qu'en s'exceptant de la loi du possible, qu'en s'im-possibilisant, si je puis dire, et dans l'endurance infinie de l'im-possible comme impossible; et c'est là ce qu'il aurait en commun avec le don¹².» Le pardon s'excepte du pos-

10 Vladimir JANKÉLÉVITCH, *Le Pardon*, op. cit. pp. 36 et 210-211.

11 *Ibid.*, p. 211.

12 Jacques DERRIDA, *Pardonnez, l'impardonnable et l'imprescriptible*, op. cit. p. 68.

sible – en ce sens il est toujours inespéré – et endure l'impossible, à la manière du don qu'il est par excellence: «On est voué à toujours pardonner (abusivement, donc¹³)». Derrida voit, dans cet abus, la raison d'être du pardon. En effet, en tant que don, le *par-don* doit avoir le caractère excessif de tout don, être le comble du don. «Désirer donner l'impossible, c'est évidemment la folie¹⁴», mais le pardon exige pour être donné cet affolement de la raison, tout comme il requiert une transgression de la justice. Car il déborde de toute part le possible, le raisonnable, le mesuré, le juste, le requis, le circonscrit. Il est la surabondance du don, telle que l'a décrite saint Paul: «Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé» (*Romains* 5, 20). À l'arrière-goût mortifère, Dieu oppose donc une saveur nouvelle. Ne trouverait-on pas là en miroir l'avant-goût du Ciel que nous cherchons? Dans ce qu'il conviendrait d'appeler dès lors la *miséricorde*? Si le refus de pardonner l'impardonnable sourd de la prise de conscience qu'on ne saurait effacer le mal d'un revers de main sans porter atteinte à ses victimes, la miséricorde déjoue tout parallèle entre le pardon et l'oubli. Celle-ci en effet ne saurait oublier la faute ni faire qu'elle n'ait pas eu lieu, mais se propose de *passer* sur elle. *Passer* au sens pascal n'est pas sauter à pieds joints par-dessus elle comme si de rien n'était, ni la piétiner pour la réduire avec condescendance. C'est plutôt tracer un sentier au sein même de ses eaux noirâtres étendues à perte de vue. C'est traverser on ne sait trop comment, mais à pieds secs, là où son immensité obstruait toute possibilité d'issue. Elle est donc de l'ordre du miracle et de la grâce, elle vient

d'ailleurs. Où donc ce phénomène de don par-delà même le don, de «*Don du Ciel*», apparaît-il dans le monde? Comment pouvons-nous y goûter pour le savourer et en vivre? Dans la réconciliation des peuples? Celle des personnes? Dans l'absolution sacramentelle? Sans nul doute. Mais plus encore, dans le Mémorial du Mystère pascal du Christ lui-même qui en est la source. Ceci d'une manière à la fois grossie, de par la faute démesurée, et étrangement ténue, parce qu'exténuée. À la manière de l'humble prière du Persécuté exsangue sur la Croix qui ose dire en un souffle au larron repent: «Aujourd'hui tu seras avec moi en Paradis» (*Luc* 23, 43).

S'il y a un *summum* de l'impardonnable, en effet, c'est bien dans le meurtre du Fils de Dieu, dans sa mise à mort par l'homme. La créature a cherché à se défaire de son Créateur. «Dieu est mort! [...] Ce que le monde possédait jusqu'alors de plus saint et de plus puissant, nos couteaux l'ont vidé de son sang – qui nous lavera de ce sang? [...] La grandeur de cet acte n'est-elle pas trop grande pour nous¹⁵?» L'évidence de l'impardonnable – nous avons «crucifié le Seigneur de la gloire» (*1 Corinthiens* 2, 8) – se heurte ici à la proclamation d'un pardon inimaginable: «Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font» (*Luc* 23, 34). Là où l'on attendrait le non-pardon, l'irréparable, voici que l'humanité, défigurée à force de défigurer son Dieu, s'ouvre étrangement en sa faille à de l'inespéré. Elle était abîme du mal, souffrance sans fond, fin de tout horizon, mais la voici qui donne le jour à un commencement qui n'aura plus de

13 *Ibid.*, p. 72.

14 Jacques DERRIDA, *Donner le temps*, t. I, Paris, Galilée, 1991, p. 54. S.

15 Friedrich NIETZSCHE, *Le gai savoir* [1887], livre III, §125, Paris, GF, p. 177.

fin. Les plaies béantes du crucifié qui auraient dû être la marque de la plus grande confusion de l'homme devant Dieu deviennent, au contraire, le signe de la plus grande affection de Dieu pour l'homme: « Le secret de son cœur paraît à nu dans les plaies de son corps. [...] Les entrailles de miséricorde de notre Dieu paraissent à nu¹⁶ ». Toute espérance est par là rendue aux pécheurs que nous sommes. D'où vient ce renversement, sinon de ce comble du don qu'est le pardon, pardon absolu parce que divin, impossible à envisager pour nous, mais possible pour Dieu, car *en-visagé* en Jésus? Le pardon s'est fait, de fait, visage; la miséricorde s'est faite chair. Crucifiée et ressuscitée, elle a enduré l'impardonnable pour pouvoir y répondre par la réponse que nous ne pouvions pas donner, la réponse inhumaine parce que surhumaine et néanmoins la seule réponse vraiment humaine parce que réellement divine. Depuis Pâques, nous sommes devenus cohéritiers de ce pardon.

Dieu ne nous a pas seulement pardonné l'impossible à la Croix, il nous a fait participants de sa possibilité de pardonner l'impardonnable. En mourant dans l'amour là où il n'y avait plus d'amour, il a rouvert l'homme à sa plus haute possibilité, qui n'est pas comme l'a prétendu Heidegger, son impossibilité (sa mort), mais l'impossible pardon par-delà tout péché. Aussi est-ce dans la communion

à son Mystère pascal que nous goûtons quelque chose de notre héritage futur, de ce Royaume dont l'accès est « impossible pour les hommes, mais pas pour Dieu, car tout est possible à Dieu » (*Matthieu* 19, 26). Comme l'a remarqué Jean-Luc Marion dans ses analyses sur le possible et l'impossible: « L'impossible pour l'homme se nomme Dieu, mais Dieu en tant que tel – en tant que celui qui seul fait ce que l'homme ne peut même pas envisager: pardonner les fautes faites par l'homme à l'encontre de Dieu. Ici se trouve le pli de l' [im] possible, ici se joue la véritable puissance¹⁷ ». Il souligne que Dieu ne met pas en œuvre des possibles, impossibles pour nous mais possibles logiquement. Il met en œuvre des impossibles sous tous les rapports, rendus possibles seulement parce que c'est Lui. Cela, pour la seule raison qui ne soit jamais raisonnable: l'amour. Car « la mesure de l'amour, c'est d'aimer sans mesure¹⁸ », c'est-à-dire de façon complètement démesurée, impossible, impensable, insoutenable. Lacordaire dirait: « jusqu'à une sublime extravagance¹⁹ ». Que l'on ne s'y trompe pas: ce pardon n'est pas de l'ordre d'une indulgence facile et molle. Comme le note Ricœur: « Cette disproportion entre la profondeur de la faute et la hauteur du pardon sera notre tourment jusqu'à la fin²⁰ », le nôtre et peut-être aussi celui de Dieu qui, en Jésus si l'on en croit Pascal, demeure « en agone jusqu'à la fin du monde »,

Marie-Aimée
Manchon

16 « *Patet arcanum cordis per foramina corporis, [...] patent viscera misericordiae Dei nostri...* », saint BERNARD, *Sermons sur le Cantique*, t. IV, Sermon LXI, Paris, Cerf, 2003, « Sources chrétiennes » n° 472, p. 251. Traduction modifiée.

17 Jean-Luc MARION, *Certitudes négatives*, Paris, Grasset, 2010, p. 137.

18 Expression de saint Augustin (Lettre 109) reprise et popularisée par saint BERNARD DE CLAIRVAUX dans son *Traité de l'Amour de Dieu*, chapitre I, § 1, Desclée de Brouwer, 1929, p. [15].

19 « *La sainteté, c'est l'amour de Dieu et des hommes poussé jusqu'à une sublime extravagance* », Henri-Dominique LACORDAIRE, 28^e conférence à Notre-Dame de Paris, 1844.

20 Paul RICŒUR, « Le pardon difficile » in *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, 2000, p. 606.

rongé de l'ardent désir (*Luc 22, 15*) que tous soient sauvés en sa miséricorde inépuisable²¹. Le vrai *Mémorial* de cette démesure d'amour, plus grande encore que celle du mal, est précisément l'eucharistie. «*Goûter le Don du Ciel*» sera donc avant tout participer à la liturgie eucharistique, afin de nous nourrir de ce par-

don, de le recevoir, d'en vivre, de le partager, et ainsi d'être quelque peu associés dès ici-bas à la béatitude de ceux qui, rescapés de la grande épreuve, rachetés et lavés dans le sang du Christ, chantent sur l'autre rive le Cantique de l'Agneau (*Apocalypse 7, 14; 14, 3 et 15, 2-3*).

Une saveur céleste partagée

En quoi la liturgie eucharistique aurait-elle un goût de pardon? Cette dimension de miséricorde n'est-elle pas réservée au sacrement de réconciliation qui en porte le nom? Mais celui-ci ne conduit-il pas précisément à la célébration commune, de par la *communio* ainsi restaurée? Communion ecclésiale et communion eucharistique, l'une ne va pas sans l'autre. C'est que la liturgie est un véritable lieu de miséricorde et de charité effectives. Elle suppose la réconciliation pour pouvoir être vécue (voir *Matthieu 5, 24*) et ne s'offre qu'à des «frères et sœurs», et non à des «autres», seraient-ils des «prochains». Jean-Yves Lacoste souligne que le commandement du Visage d'autrui en régime liturgique n'est plus le «Tu ne (me) tueras pas», dont Levinas avait décrit l'épiphanie, mais bien plutôt le «Tu aimeras». «Autrui, chez Levinas, m'apparaît comme la possible victime d'une violence, et m'apparaît en sollicitant de moi le respect et la paix. Mais à l'intérieur de l'espace liturgique, cette sollicitation est inutile et serait redondante. Si nous prions ensemble, c'est en ayant préalablement réglé tout différend, ou en l'y mettant entre parenthèses. Si nous nous rassem-

blons face à l'Absolu, c'est en mimant ici et maintenant la paix définitive dont le Royaume de Dieu est le chiffre convenu : paix entre Dieu et les hommes, paix des hommes entre eux²²». Voici donc une manière singulière de vivre le «déjà-là» dans le «pas encore».

Dans la liturgie, nous sommes sur le registre eschatologique des enfants de Dieu plus encore que sur celui mondain d'une humanité partagée. Nous figurons le Royaume à travers le pardon reçu et donné, tout autant qu'à travers la parole ou le pain. Car la Parole est de Salut, et le Pain comme le Vin sont de «rémission des péchés» (*Matthieu 26, 28*). Ce que Dieu a fait pour nous en sa Pâque, nous voici rendus capables de le vivre à notre tour les uns les autres. L'avant-goût du Ciel n'est pas tant un sentiment intime de béatitude, une solennelle atmosphère de sacré ou une beauté esthétique un peu éthérée, que cet évanouissement du conflictuel dont la liturgie offre gracieusement l'espace. Ainsi le mal s'enlise au lieu de proliférer, son arrière-goût s'étiole au profit d'une douceur qui n'est pas de ce monde. «Le pardon efface l'identité d'ennemi. [...]

Signets

21 Blaise PASCAL, Fragment hors Copies n°6F (*Le mystère de Jésus*) in *Pensées*, 717 dans l'édition de Michel Le Guern, Gallimard, 1977, p. 459.

22 Jean-Yves LACOSTE, *Présence et Parousie*, Ad Solem, 2006, p. 53.

Sa qualité de prochain n'était que celle de celui qui me manifestait sa malveillance, c'est désormais celle de celui à qui j'ai manifesté ma bienveillance (en pardonnant), et à qui je suis tenu de manifester encore et encore ma bienveillance – puisqu'il n'est plus désormais que mon frère. L'amour se prouve dans le pardon, il se prouve aussi après le pardon²³ ». Nous communions ainsi au Corps du Christ, à son Don, à son Pardon, à sa Présence pour, ce faisant, devenir ensemble ce que nous recevons. Un Corps de bienveillance mutuelle fondé sur la miséricorde, nourri du Christ crucifié et ressuscité: l'Église. Plus encore que de « mimer » le Royaume et sa paix (Jean-Yves Lacoste), comme si la liturgie en était une sorte de décalque à distance, une réplique lointaine au travers de quelques gestes cérémonieusement exécutés tant bien que mal, nous le *goûtons* réellement; autrement dit, nous entrons dans la Geste pascale, elle pénètre en nous et nous assimile à elle, nous en savourons à l'avance la grâce miséricordieuse et la force lumineuse, nous

découvrant mutuellement en l'état de graciés. Certes, il faut toujours tenir le « pas encore » dans le « déjà-là » puisque « nous avons été sauvés, mais c'est en espérance » (Romains 8, 24). Goûter n'est pas être rassasié. Nous n'en sommes qu'aux arrhes et cette paix reste fragile. Nous ne vivons pas encore gorgés de Salut, comblés de toute grâce à la manière de Marie ou des saints du Ciel. Mais il y a bien tout de même, nous le comprenons désormais, un « déjà-là » au sein du « pas encore », puisque, comme l'écrivait si bien Rosenzweig: « Les figures de la liturgie [...] anticipent; c'est d'une réalité à venir qu'elles font un aujourd'hui. [...] Elles sont la lumière par laquelle nous voyons la lumière, l'anticipation silencieuse d'un monde qui brille dans le silence de l'avenir²⁴ ». En cet avant-goût du Royaume, il nous est dès lors devenu impossible de dissocier le liturgique de l'éthique, le Pain du Pardon, le Ciel de la terre des hommes. Et là est peut-être le plus délectable de cette saveur d'éternité, que nous appelons du beau mot de *communio*.

Marie-Aimée
Manchon

« Dans ma bouche il fut doux comme le miel » (Ezéchiel 3, 3)

La miséricorde nous est donnée en nourriture à chaque messe. Elle nous offre ainsi à goûter la communion du Ciel qui nous fait Corps du Christ, participants du Don de Dieu. Elle défait de la sorte toute amertume, tout ressentiment et tout désespoir. Par elle nous découvrons la saveur de l'impossible amour qui s'est révélé par là-même invincible. Seul ce goût de « Pain des anges » chassera le relent infernal qui n'est autre,

en définitive, que l'arrière-goût du péché originel qui nous habite encore: ce goût mauvais du fruit défendu, qui avait l'air si savoureux pourtant (Genèse 3, 6). Y croquer, c'était précisément choisir de goûter la Mort éternelle plutôt que le Ciel. C'était refuser le don (donc le pardon) pour affirmer indûment le dû. Or la mort ne se goûte qu'en y succombant. C'est pourquoi retrouver la possibilité de goûter le Ciel comme un don, passe pour

23 Jean-Yves LACOSTE, *L'intuition sacramentelle*, Ad Solem, 2015, p. 206.

24 FRANZ ROSENZWEIG, *L'Étoile de la Rédemption*, Paris, Seuil, 1982, p. 348.

nous par *une autre mort* à goûter, celle du Christ qui, elle, est source de Vie. Le *Livre des Juges* l'a comme prophétisé en images lorsque Samson découvre dans le lion mort du miel (*Juges* 14, 8). « De celui qui mange est sorti ce qui se mange, et du fort est sorti le doux » (*Juges* 14, 14). Le « *Lion de la tribu de Juda* » (*Apocalypse* 5, 5) qui se relèvera vivant après s'être couché dans la mort est une figure du Christ Ressuscité; en sa mort d'amour, nous découvrons le miel du Ciel, la douceur d'une vie redevenue éternelle. Y goûter c'est, non plus succomber, mais communier. L'arrière-goût bien trop amer nous est alors ôté, et il laisse place à un avant-goût du Ciel où nous pouvons « savourer la douceur du Seigneur » (*Psaume* 27, 4), dans « le savoureux pain du mystère » (*Proverbes* 9, 17). Voici les prémisses de résurrection, de joie, de repos et de bonheur que nous annonçait si bien l'Ancien Testament: « Quoi de plus doux que le miel? Quoi de plus fort que le lion? » (*Juges* 14, 18).

La Bible nous apprend ainsi que c'est par la communion liturgique, sacramentelle, eucharistique, au mourir du Christ que nous pouvons nous défaire de l'arrière-goût de la Chute, et goûter les prémisses du Royaume. Le petit livre dont il est question dans l'Apocalypse (*Apocalypse* 10, 9-10), avait à la fois un goût de miel et d'amertume²⁵.

Qu'est-ce à dire sinon que le Verbe communifié nous emplit de sa vie divine, lors même qu'il nous unit aux épreuves de sa Passion. S'en nourrir n'est pas anodin: il fait mourir en nous ce qui ne peut s'incorporer à lui et à sa miséricorde. Il nous donne simultanément d'expérimenter déjà quelque chose de ce Royaume de Résurrection. « Voici comment nous avons reconnu l'amour: lui, Jésus, a donné sa vie pour nous. Nous aussi nous devons donner notre vie pour nos frères » (*1 Jean* 3, 16). Donner, donc par-donner. À nous il revient de nous offrir à ce goûter, et de choisir d'y *demeurer*. De demeurer dans ce par-don eucharistique, dans ce regard liturgique qui fait de tout homme, fût-ce mon pire ennemi, un frère, au moins par le biais de la prière²⁶. Garder en bouche la saveur du Royaume, s'y abîmer « jusqu'à l'extrême » (*Jean* 13, 1), pour offrir à d'autres d'y goûter, là est bien l'enjeu, et comme le dit E. Falque « *la grande affaire* »: « tout faire pour "demeurer", non pas seulement dans ce monde tel qu'il est, ou tel qu'il devrait être, mais dans ce monde en tant qu'il est eucharistiquement incorporé en Dieu, voilà donc la grande affaire de la communion à l'Église et au pain consacré²⁷ ». La *manence*, ce « demeurer en commun » dans la Présence eucharistique, peut alors se faire *per-manence* de phénoménalité du Royaume, certes précaire mais réelle,

Signets

25 L'amertume semble toujours reliée à l'espérance dans la Bible: le petit livre à avaler de l'Apocalypse, tout comme le rouleau d'Ezéchiel à manger, inscrit au recto et au verso de « Lamentations, douleurs et plaintes » (*Ezéchiel* 3, 3), utilisent pour ce faire l'image du miel, mais nous trouvons aussi en *Lamentations* 3, 15 et 19 l'amertume de l'homme des douleurs, suivie d'emblée du renouvellement de l'espérance en 3, 21 sq.; ou bien en *Isaïe* 38, 17 les deux motifs en une seule phrase: « *mon amertume amère* [nous soulignons la redondance] *s'est changée en salut* (bien-être, douceur) ».

26 Voir Jean-Yves LACOSTE, « Exister sans ennemi » in *L'intuition sacramentelle*, op. cit. pp. 190 sq.

27 E. FALQUE, *Triduum philosophique*, Paris, Cerf, 2015, p. 665. « *Manence* » et « *Per-manence* » occupent les pages suivantes.

c'est-à-dire fidélité au Don de Dieu à travers l'entre-deux et l'enchevêtrement du « déjà-là » et du « pas encore ». Permanence de charité, de miséricorde et de paix, plus encore que fulgurances eschatologiques éphémères. Non par une performance individuelle, mais par une union sacramentelle. Non par une vie d'émois, mortelle, croquée à pleines dents, mais par une mort en Croix, Vie éternelle, communiée la bouche pleine. Là nous est donnée la possibilité de faire de ce Pain qui n'est plus du pain et de ce Vin qui n'est plus du vin, notre Miel.

« Tes lèvres, ô Fiancée, distillent le miel vierge.
Le miel et le lait sont sous ta langue »
(Cantique 4, 11)

Sœur Marie-Aimée Manchon, Fraternités monastiques de Jérusalem, doctorante, chargée d'enseignement à la faculté de philosophie de l'Institut catholique de Paris et au Collège des Bernardins. Son premier livre vient de paraître aux éditions Ad Solem sous le titre: Alentour du verset, petite phénoménologie des Mystères.

François
Terré



Tempête sur la famille – Entretien

[Une nouvelle édition du Manuel Dalloz sur la famille prend acte des grands changements de ces dernières années. Un entretien avec son principal rédacteur.]

François Terré, vous venez de publier la 9^e édition de votre *Précis Dalloz sur le droit de la famille*¹. Quoi de neuf, que s'est-il passé depuis les dernières éditions ?

La famille (quelle que soit sa composition) a toujours été le ciment des sociétés (famille, contrat, propriété sont les trois piliers de l'ordre juridique) ; or on assiste depuis quelques décennies à une revalorisation de l'individu, et c'est un problème de funiculaire : plus la protection de la personne, prise comme individu, augmente, plus celle de la famille comme noyau social diminue !

Prenez le mariage, jadis perçu comme une union stable entre personnes de sexe différent en vue d'une progéniture : *fides, proles, sacramentum*. La *fides* a explosé avec la dépénalisation de l'adultère, au point que le contrat de courtage matrimonial est tenu pour licite même pour une personne mariée² ! Du reste, le divorce peut aujourd'hui être demandé par le conjoint adultère. Ce qui n'empêche pas l'art. 212 du Code civil d'affirmer sans rire : « Les époux se doivent mutuellement respect, fidélité, secours, assistance ». La *proles* : on ne peut pas rêver de plus grande confusion, on en

reparlera. Quant au *sacramentum*, qui est serment autant que le sacrement, il est plutôt mis à mal.

Votre manuel, de manière classique, comprend deux parties inégales : le couple (300 pages) et l'enfant (900 pages).

Cette inégalité de traitement reflète la réalité juridique : si l'état du couple n'a revêtu que quelques changements, majeurs, celui de la filiation a connu des bouleversements considérables.

Le mariage et la filiation se sont peu à peu atomisés, notamment depuis que les célibataires peuvent adopter un enfant, devenant de ce seul fait enfant légitime. Mais, comme il a été souligné, avec la dissociation entre statut du couple et filiation, le mariage perd son sens social. L'idée selon laquelle le mariage supposerait l'altérité des sexes devient socialement inaudible, puisqu'il est coupé de la filiation. Or le rapport de filiation ne peut pas être considéré comme de nature strictement privée, en raison de ses nombreuses incidences sociales et juridiques. Car si la famille n'est pas une *institution* dans le Code civil, elle consiste dans un *réseau de relations* qui sont d'ordre public (mariage, reconnaissance d'enfant naturel, adoption, déclarations à l'état civil lors de la naissance, actions en justice, etc.). Les règles qui les gouvernent sont d'ordre public comme la plupart des effets,

1 F. TERRÉ, Ch. GOLDIE-GENICON, D. FENOUILLET, *La famille*, Précis Dalloz, 9^e éd., 2018, 1256 p.

2 Le courtage matrimonial est une activité rémunérée qui consiste à mettre deux personnes en relation en vue d'un mariage ou d'une union stable ; il était jadis interdit aux personnes mariées de souscrire un tel contrat.

Signets

droits et obligations mutuels qui en découlent entre les membres ou à l'égard de la société.

Alors qu'en est-il du mariage aujourd'hui ?

Le premier changement est la dépenalisation de l'adultère³ – ce qui semble contradictoire avec l'art. 212 du Code civil, toujours en vigueur : « Les époux se doivent mutuellement respect⁴, fidélité, secours, assistance ». Le deuxième est en 2013 l'extension du mariage à deux personnes de même sexe (art. 143 du Code civil), mettant fin à une tradition millénaire. En janvier 2013, l'Académie des sciences morales et politiques avait sagement proposé de transformer le PACS en union civile comportant pour les partenaires les mêmes droits et obligations que ceux nés entre conjoints dans le mariage : cette solution aurait préservé le droit des couples hétérosexuels à demeurer mari et femme. L'Académie n'a pas été écoutée.

La bigamie (ou la polygamie) reste interdite et constitue un délit. Mais l'évolution du droit international privé français a manifesté des atteintes indirectes et constantes à cette interdiction (des ressortissants d'anciens territoires français, régulièrement polygames, ont été admis à se faire reconnaître la nationalité française tout en restant polygames, et d'autre part, la jurisprudence reconnaît de plus en plus des effets pécuniaires et même personnels

à des unions polygames régulièrement contractées à l'étranger).

Le Pacte civil de solidarité (le PACS) n'était-il pas un effort de normalisation des couples homosexuels ?

En réalité, là encore, les choses se sont mal engagées : du reste, le PACS est entré dans le Code civil, non pas dans le titre consacré au droit des personnes et de la famille, mais dans le droit des contrats ! Et si ce n'était pas un mariage, pourquoi le limiter à deux personnes, voire interdire l'inceste ? Or les modifications que le Conseil constitutionnel (outrageant ses droits !) a apportées au texte du législateur ont bel et bien rapproché le PACS du mariage traditionnel. Il demeurait d'ailleurs un certain nombre d'incohérences, qui ne pouvaient que conduire à sa transformation en mariage...

François
Terré

Vous disiez que c'est la filiation qui a été le plus affectée par les changements récents.

Mais oui, la question du mariage des couples homosexuels est autrement plus complexe que ce qu'en donne à voir la rhétorique schématique des droits fondamentaux, se résumant à la liberté du mariage et à l'interdiction des discriminations. Et l'art. 8-1 de la Convention européenne des droits de l'homme⁵ connaît un usage extensif (par exemple pour les personnes transsexuelles) qui fragilise la jurisprudence française.

3 La Cour (Civ. 1^{re} 15 décembre 2015) a statué que l'adultère ne pouvait pas être considéré comme une atteinte au devoir de fidélité.

4 Le « respect » a été introduit en 2006.

5 « Toute personne a droit au respect de sa vie privée et familiale, de son domicile et de sa correspondance ».

Les modifications les plus importantes sont donc celles du droit de l'enfant ?

Du droit de l'enfant, oui, mais aussi du droit à l'enfant ! D'une part l'avènement des droits fondamentaux (droit à la vie privée et familiale, droit à l'égalité) s'est traduit par un réajustement de la filiation sur le lien biologique, affectif ou volontaire et par une mutation progressive de la condition juridique du mineur, la préoccupation fondamentale étant de satisfaire son aspiration à l'autonomie et ses droits fondamentaux. Progressivement les règles de droit objectif s'effacent au profit d'une pesée des intérêts en cause. On assiste alors à la fragilisation de la fonction normative traditionnelle du droit de l'enfance : que reste-t-il de la direction des comportements par la filiation et l'autorité parentale, lorsque la référence ultime devient le droit de l'un ou le droit de l'autre ? En fait, soyons clairs : une chose est de dire que le droit de la famille doit, autant que possible, permettre la protection de l'enfant, et pas seulement par humanité, mais aussi par utilitarisme (les enfants d'aujourd'hui étant les adultes de demain ...), et autre chose est de réduire le droit de la famille à n'être que cela ...

En 1923, le souci de venir en aide aux orphelins de la Guerre conduisit à réintroduire en droit français l'adoption des mineurs, qui avait connu dans le Code Napoléon (art. 343 à 370) de nombreuses restrictions : on distingua donc la filiation « selon la nature » et la filiation « artificielle » (par adoption). Aujourd'hui, cette réglementation n'a plus pour objet de donner une famille à un enfant, mais de donner un enfant à une famille. Et deux facteurs nouveaux ont

totalemment rebattu la donne : l'homoparentalité d'une part et les techniques de fécondation artificielle de l'autre.

L'homoparentalité est une conséquence du mariage homosexuel ?

Sans doute, mais il est étrange, après avoir dissocié le mariage de la procréation en acceptant l'union de deux personnes de même sexe, d'y raccrocher la filiation par adoption. C'est le modèle de la filiation charnelle qui a prévalu, alors qu'on aurait pu mettre l'accent sur le projet parental. De plus, en ouvrant l'adoption, et notamment celle de l'enfant du conjoint aux couples de même sexe, la loi du 17 mai 2013 n'a pas abordé la question de la conception de ces enfants.

En quoi les techniques de fécondation artificielle modifient-elles le statut de la filiation ?

La procréation médicalement assistée soulève trois questions : celle de la filiation de l'enfant, celle de la licéité des diverses assistances et enfin la question législative préalable.

Le problème principal est la fécondation par donneur extérieur (insémination artificielle avec tiers donneur, implantation d'un embryon conçu avec les gamètes d'un, voire de deux, tiers). Du côté de la mère – la gestation pour autrui étant actuellement interdite en France –, la grossesse et l'accouchement retrouvent une structure classique de filiation. Mais il en va autrement du père, où la volonté d'accueil est exclusive de toute parenté biologique. Sans doute, le législateur a-t-il pris en compte le désir puissant des géniteurs « assistés » de constituer une famille « comme les autres » : mais aligner

les effets de la procréation assistée par donneur sur ceux de la filiation «selon la nature» a entraîné, dans une matière complexe, de nouveaux risques d'incohérence. Sans doute aurait-il mieux valu aligner les effets de la parenté assistée par un tiers donneur sur ceux de l'adoption (ce qui est en partie le cas, puisque la volonté d'enfant et l'engagement à l'égard de l'enfant à naître sont demandés).

Le deuxième problème est celui de la licéité des différentes assistances: par exemple, la licéité de l'insémination artificielle *post mortem*, ou la pratique de la maternité pour autrui.

Enfin, on a pu se demander si, dans le fond, il y avait lieu de légiférer; le grand juriste Jean Carbonnier regrettait que «le législateur ait l'air de valoriser les filiations marginales et risque, à l'inverse, de décourager la masse qui se satisfait des modes traditionnels⁶».

Le droit constate-t-il l'évolution des mœurs, qu'il entérine, ou bien promeut-il des changements?

Nous dirons que le droit vacille devant les mutations rapides de la société, mais s'il ne les provoque pas, il les conforte, il renforce certaines tendances: le primat du confort de l'individu (l'argument de convenance), l'énoncé de droits fondamentaux, de «valeurs» (dignité, respect...). La loi de juillet 2011 a autorisé la ratification de la Convention d'Oviedo, a introduit dans le Code de la santé publique l'exigence d'un débat public sous

forme d'états généraux pour tout projet de réforme en matière de bioéthique et a aussi prévu, hélas! son réexamen dans les sept ans de son entrée en vigueur. Autrement dit, nous assistons d'une part à une instabilité législative, désolante dans des matières comme celles-ci, qui exigent au contraire un enracinement temporel, et d'autre part à une remise en question des interdits, qui entame leur portée symbolique et permet à des groupes de pression d'agir sur leur réception sociale et de pratiquer une politique de l'avancée à petits pas très efficace.

Notez, par rapport à ce que je vous disais il y a un instant, qu'un avis du Comité consultatif nationale d'éthique, le 15 juin 2017, laisse présager de nouvelles évolutions, notamment l'accès des couples de femmes à la PMA.

Comment voyez-vous l'avenir?

François
Terré

J'ai vu tellement de changements dans les deux dernières décennies que je me garderai bien d'être prophète! Je constate cependant que l'idéologie néolibérale tend à encadrer les décisions judiciaires, en laissant aux juges une faible marge d'appréciation: or, pour citer encore Jean Carbonnier, «le jugement est un doute qui décide⁷», et la jurisprudence s'adapte mieux que la loi aux mutations de la société, parce qu'elle le fait avec plus de gradualisme et de nuances. Or le législateur a entrepris de répondre, au coup par coup, à des demandes sous-catégorielles, mal contrôlées par une société globale prompte à s'attendrir⁸.

6 J. CARBONNIER, Rapport de synthèse, colloque *Génétique, procréation et droit*, Actes Sud, 1985;

7 J. CARBONNIER, *Sociologie juridique*, PUF, coll. Thémis, 1978, p. 194.

8 Edwige RUDE-ANTOINE «Jean Carbonnier et la famille. Transformations sociales et droit civil», *L'Année sociologique*, 57, 2, 2007, pp. 527-543.

La chaîne traditionnelle « mariage-filiation-autorité » a cédé dans son premier maillon : le mariage n'est plus le passage obligé pour établir une filiation. Le deuxième maillon est perturbé : l'autonomie de l'enfant entraîne une remise en question du contrôle parental. Et surtout la notion de vie familiale ne recoupe plus le lien de filiation : on a créé à ce propos le terme, ambigu, de « parentalité⁹ » : la doctrine l'emploie pour désigner le rôle de tiers auprès de l'enfant, ce qui fragilise le troisième maillon. Des tiers veulent accéder à une autorité parentale dont les parents ne sont plus les seuls dépositaires légitimes. D'où la question-clé de

l'avenir : l'autorité parentale, nécessaire pour l'apprentissage de l'autonomie, doit-elle procéder du lien biologique, de la réalité sociologique ou de la volonté subjective ? Et quelle fonction lui reconnaître : fonction sociale de fabrication des citoyens, ou fonction individuelle d'épanouissement personnel ?

J'ajoute, pour conclure notre entretien que, pour l'heure, dans le désordre actuel, se dessinent peut-être des figures de la filiation qui, relevant du contrat et non plus de l'institution, retrouveraient dans le droit des obligations les normes perdues du côté du droit des personnes.

Signets

François Terré est un juriste français, professeur émérite de l'Université Panthéon-Assas (Paris-II), membre de l'Académie des sciences morales et politiques. En parallèle de son activité universitaire, il a exercé la fonction de conseiller technique auprès de Jean Foyer, ministre de la Coopération de 1960 à 1962, garde des Sceaux de 1962 à 1967 et président de la Commission des lois de l'Assemblée nationale de 1968 à 1981. Il a dirigé plusieurs Précis Dalloz, dont celui sur La famille vient de connaître sa neuvième édition.

L'entretien a été réalisé en avril 2019 par Jean-Robert Armogathe.